

SOCIETY

QUINZOMADAIRE LIBRE ET INDÉPENDANT

**“UNE CASTE
INTERNATIONALE
DE PÉDOPHILES
ADORATEURS
DE SATAN CONTRÔLE
LE MONDE”**

**Dans la tête des complotistes de QAnon.
Enquête.**

DU 28 JANVIER AU 10 FÉVRIER 2021

L 13188 - 148 - F: 3,90 €





Abonnement

Offres d'abonnement page 76

Responsable abonnement

Vincent Ruellan
avec Louise Besse
et Ludivine Joseph

Contact:

abonnement@society-magazine.fr

15 rue du Ruisseau
75018 Paris

PROCHAIN NUMÉRO

En kiosque
le 11/02/2021

Téléchargez l'appli So Press.
Et plus vite que ça.

OURS

SOCIETY, édité par SO PRESS,
S.A.S au capital de 1 063 204 euros.
RCS n° 445391196.
15 rue du Ruisseau 75018 Paris
E-mail: prenom.nom@society-magazine.fr

RÉDACTION CONCEPTION

Directeur de la rédaction Franck Annese
Rédaction en chef Emmanuelle Andreani, Pierre Boisson, Thomas Pitrel & Stéphane Régy
Éditeur au large Marc Beaugé
Secrétaires de rédaction et rédacteurs en chef web Noémie Pennacino & Michaël Simsolo
Directeurs artistiques Laurent Burte, Peggy Cognet & Cynille Fourmy
Photo Renaud Bouchez
Icono scout Julien Langendorff
Webmasters Gilles François & Andy "Aina" Randrianarijaona
Comité de rédaction Thomas Andrei, Olivier Aumard, Joachim Barbier, Grégoire Belhoste, Pierre-Philippe Berson, Vincent Berthe, Thomas Bohbot, Ronan Boscher, Brice Bossavie, Ana Boyrie, Axel Cadieux, Arthur Cerf, Maxime Chamoux, Jean-Vic Chapus, Thomas Chatriot, Hélène Coutard, Simon Capelli-Welter, Lucas Duvermet-Coppola, Mathias Edwards, Valentine Faure, Nicolas Fresco, Christophe Gleizes, Alexandre Gonzalez, Sylvain Gouverneur, Marc Hervez, Arthur Jeanne, Marya Jureidini, Nicolas Kssis-Martov,

Victor Le Grand, Raphaël Malkin, Anthony Mansuy, Maxime Marchon, Pierre Maturana, Antoine Mestrès, Manon Michel, Lucas Minisini, Stéphane Morot, Margherita Nasi, Maktoum Nhari, Matthieu Pécot, Paul Piquard, Javier Prieto Santos, Anaïs Renevier, Vincent Riou, Vincent Ruellan, Léo Ruiz, Guillaume Vénétiay

Photographes Paul Arnaud, Rémy Artiges, Renaud Bouchez, Louis Canadas, Ignacio Coló, Frankie & Nikki, Michelle Groskopt, Naomi Harris, Samuel Kirszenbaum, Roger Kisby, Stéphane Lagoutte, Yohanne Lamoulère, Julien Lienard, Theo McInnes, Julien Mignot, Iorgis Matyassy, Théophile Trossat
Illustrateurs Simon Bailly, Ugo Bienvenu, Hector de la Vallée, Lucas Harari, Iris Hatzfeld, Pierre La Police, Paul Lacolley, Raphaëlle Macaron, Maxime Mouysset, Aline Zaïko

Stagiaires Charlotte Bouvier, Léa Chapiro, Juliette Louis, Alban Tamalet

ADMINISTRATION

Président et directeur de la publication Franck Annese
Actionnaires principaux Franck Annese, Guillaume Bonamy, Édouard Cissé, Vikash Dhorasoo, Patrice Haddad, Sylvain Hervé, Robin Leproux, Stéphane Régy, Serge Papin
Directeur général Éric Karnbauer
Directeur du développement Brieux Fèrot
Directeur administratif et financier Baptiste Lambert
Comptable Teddy Miatti, avec Down Anastase

PUBLICITÉ

H3 média
LA MAISON DE SO PRESS

15 rue du Ruisseau 75018 Paris
01 43 35 82 65
E-mail: prenom.nom@sopress.net
Directeur Guillaume Pontoire
Directeur de publicité Jean-Marie Blanc
Cheffe de publicité Christelle Semiglia
Cheffes de projet Olivia Boulnois & Angie Duchesne

DIFFUSION

BO CONSEIL
Analyse Media Etude
Le Moulin 72160 Duneau
09 67 32 09 34
Directeur Otto Borscha
oborscha@boconseilame.fr

COMMUNICATION

communication@sopress.net

SYNDICATION

publishing@sopress.net

Abonnés à vie Vincent Cambon, Arielle Castellan, Antoine Garrec, Yann Guérin, Christophe Kuhbier, Claude Leblanc, Erwan Maliverney, Yabon, Michel Werthenschlag

ISSN: 2426-5780
Commission paritaire n°CPPAP: 0425D92677
Imprimé par Léonce Deprez; Distribution MLP
Copyright SOCIETY.
Tous droits de reproduction réservés. L'envoi de tout texte, photo ou document implique l'acceptation par l'auteur de leur libre publication dans la revue. La rédaction ne peut pas être tenue responsable de la perte ou de la détérioration de textes ou photos qui lui sont adressés pour appréciation.
Origine du papier: Allemagne. Taux de fibres recyclées: 0%.
Certification: PEFC. «Eutrophisation» ou «Impact sur l'eau»:
P(tot): 0.011 kg/T (papier intérieur). P(tot): 0.01 kg/T (couverture).



Sommaire



Q, comme Qomplot

24. La vision d'un homme en peau de bête au milieu du Capitole, à Washington, a fini par convaincre tout le monde: le mouvement QAnon, autrefois une blague internet, est devenu le phénomène complotiste le plus flippant du moment. Et donc le plus urgent à raconter, et à décrypter.

Actupuncture

8. Zed Yun Pavarotti a réponse à tout.

Demain, la beuh légalisée?

10. C'est la question que se pose enfin la France, des décennies après tous les autres pays, via Caroline Janvier, députée LREM du Loiret.

Initiales PP

12. Comme Priti Patel, la ministre de l'Intérieur du Royaume-Uni, qui ferait presque passer Gérald Darmanin pour un laxiste.

Benoit Marchisio

14. Dans son premier roman, *Tous coupables!*, le jeune romancier français plonge la tête la première dans le monde de Deliveroo et Uber Eats. Des eaux où le scandale n'est jamais loin.

Les éoliennes tueuses

40. C'est un bout de terrain près de Nantes où le bétail s'est toujours trouvé bien. Jusqu'à ce qu'on y installe des éoliennes. Coïncidence, vraiment?



DEUX PARTITIONS ESPAGNOLES POUR UNE SYMPHONIE FAMILIALE



MANUEL VILAS
NOUS RÉCONCILIE AVEC LA VIE !

Sommaire

Les négociatrices

20. À la table des négociations qui sont censées ramener la paix en Afghanistan et qui réunissent actuellement une délégation de talibans et une autre issue du gouvernement, elles sont quatre. Quatre femmes bien décidées à ce que l'avenir de leur pays ne soit pas écrit uniquement par les hommes, pour les hommes.

Jean-Paul Rouve

46. Des Robins des Bois aux *Tuche* en passant par Bacri, Depardieu et la vie à Dunkerque, l'autre Jean-Paul, après Wojtyla et Ollivier, dit tout.

L'incendiaire

52. Un feu qui dévaste un bâtiment du XVIII^e arrondissement de Paris, huit victimes, et une question: et si le coupable se trouvait parmi les habitants de l'immeuble? L'affaire était jugée cet hiver.

Bobi Wine

58. Le chanteur-député avait une mission: "libérer l'Ouganda" de la mainmise de Yoweri Museveni, qui le dirige depuis 1986. Pas une tâche facile, comme en témoigne la campagne électorale, que l'on a suivie en sa compagnie, entre violence et coups tordus.

Des framboises contre un visa

68. C'est, peu ou prou, le deal que passent chaque année des milliers de Népalais et Indiens qui quittent leurs terres pour les champs de fruits du Portugal. Promesse ou chimère?



100 bonnes raisons...

82. ...de retrouver son mot de passe.

Luc De Christy

Memories
FIRST SINGLE OUT NOW

ALBUM TITLED 'FOCUS' DROPPING SOON



Available to Stream on all platforms including
TIDAL x Apple MUSIC x Spotify

Actupuncture

5 questions pointues
sur l'actu à...

Zed Yun Pavarotti

chanteur

1. Au zoo de Nashville, aux États-Unis, un girafon est mort après que sa mère lui a marché dessus. Vous aussi, vous êtes tête en l'air, Zed Yun Pavarotti? Ouais, je l'étais pas mal, mais c'est au-dessus des nuages qu'il fait le plus beau.

2. Le variant anglais du Covid-19 est désormais présent dans plus de 60 pays. La preuve que, tant qu'il ne s'agit pas de bouffe, ils sont capables de vraiment tout exporter? Les Anglais sont géniaux culturellement, ils auront éternellement un coup d'avance, un truc mieux fait, mieux pensé.

3. Le gouvernement l'a annoncé: les remontées mécaniques des stations de ski ne rouvriront probablement pas en février. Du coup, c'est quoi votre secret pour remonter la pente, Zed Yun Pavarotti? Faut accélérer dans la descente, on verra une fois arrivé.

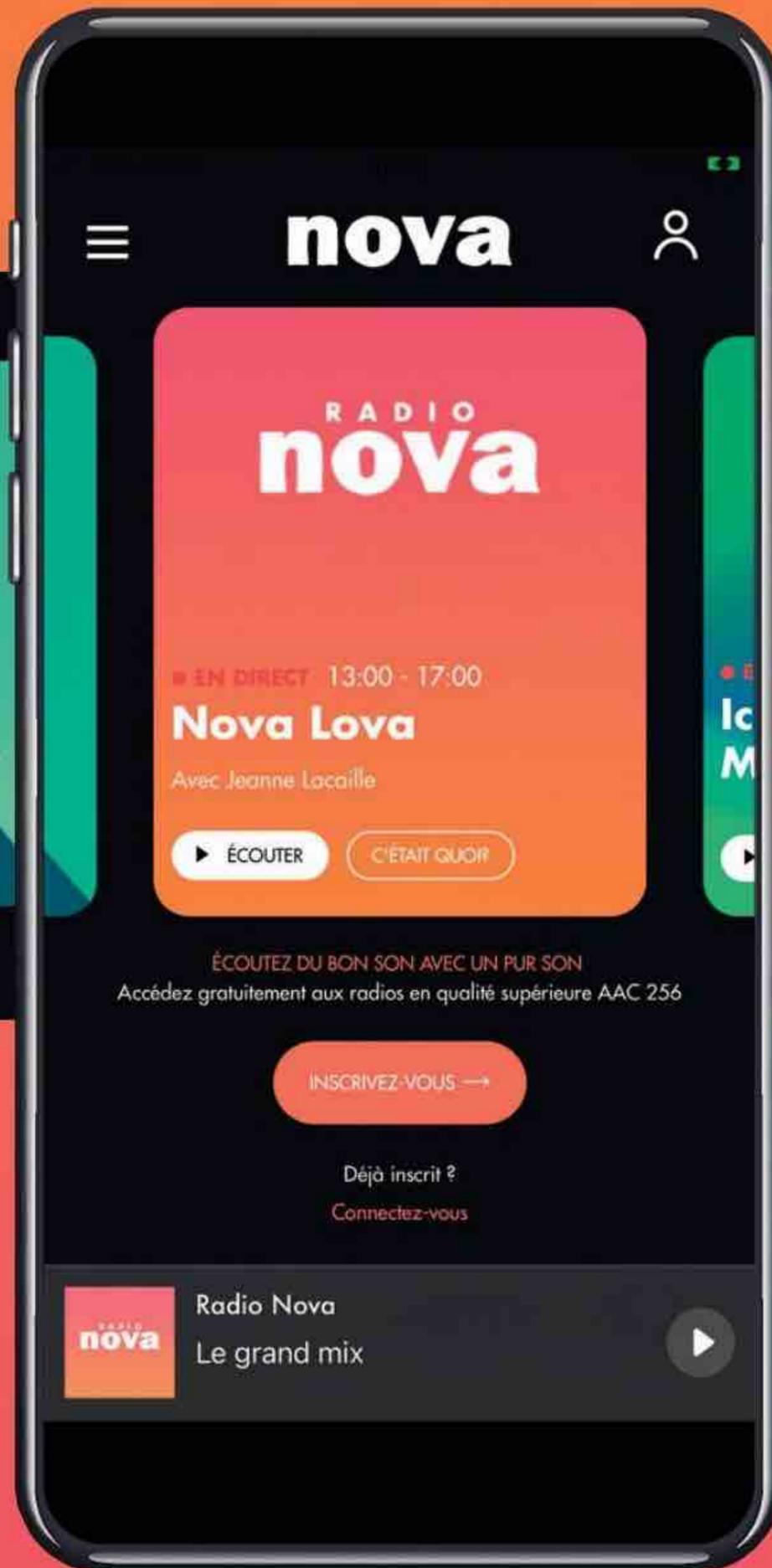
4. Interrogé sur la possibilité d'un RSA pour les 18-25 ans, Bruno Le Maire a expliqué à BFM-TV qu'il n'y en aurait pas car 'à 18 ans, ce qu'on veut, c'est un travail'. Alors, comment expliquer que quand on a un travail, ce qu'on veut, c'est avoir 18 ans? À 18 ans, d'où je viens, on voulait tous gratter un ticket gagnant.

5. Plusieurs victimes se sont fait pirater leur ceinture de chasteté connectée par un hacker leur demandant jusqu'à 750 dollars pour libérer leur pénis et les menaçant à coups de 'ta bite m'appartient, maintenant'. Mais peut-on vraiment faire confiance à un inconnu, qui plus est s'il est aussi vulgaire? Surtout s'il est vulgaire, monsieur l'arbitre! - NICOLAS FRESCO / PHOTOS: RENAUD BOUCHEZ POUR SOCIETY

Écouter: *Beauseigne* (Artside)

Télex. Si vous êtes Sagittaire, sachez que Vénus vous laissera seul(e) en tête à tête avec Pluton en février (Elle.fr). ... À Crossville, aux États-Unis, un cabinet d'avocats organise un jeu-concours pour la Saint-Valentin: le(a) gagnant(e) remportera un divorce gratuit.

NOUVELLE APPLICATION NOUVEAU SITE



RADIOS HD • PODCASTS • NOVA FAMILY

NOVA.FR

RADIO
nova



Allons à l'essentiel

“Une nouvelle génération de députés s'est émancipée des vieux tabous sur la drogue”

Après 50 ans de politique répressive sans résultat, une consultation publique vient d'être lancée pour réfléchir à une autre façon de légiférer sur le cannabis en France. Le point avec **Caroline Janvier**, députée LREM du Loiret et rapporteuse thématique de la mission d'information sur le sujet.

Dans un récent article du *Parisien*, 50% des maires d'Île-de-France se positionnaient pour une légalisation de la consommation de cannabis en France. L'approche du monde politique est-elle en train de changer? Il est certain que les mentalités bougent enfin. On l'a vu avec la prise de position d'Arnaud Robinet, le maire de Reims, lui aussi favorable, avec d'autres édiles qui ne sont pas en Île-de-France, à une évolution de la loi. L'échec de 50 ans de prohibition n'est plus à démontrer. Depuis le début, on a eu en France une approche morale et caricaturale. En partie liée au contexte de la loi de 1970, votée dans l'émotion après la mort par overdose d'une jeune fille, Martine, à Bandol. Depuis, chaque initiative qui osait remettre en cause cette loi, l'une des plus répressives d'Europe, était taxée de complaisance ou de laxisme. Avec cette consultation, on essaye d'avoir une approche moins morale et plus pragmatique. Parce que personne ne peut aujourd'hui nier que la prohibition n'a pas fait baisser la consommation en France, au contraire, et qu'elle se retrouve de plus en plus isolée au sein des pays occidentaux.

On a le sentiment que c'est longtemps resté, pour les élus, une question à éviter... Oui, un élu m'a d'ailleurs dit: *'Attention, c'est dangereux comme sujet et cela va nuire à ta réputation.'* Un autre, un maire, médecin de profession, plutôt favorable, m'a prévenue: *'C'est un sujet périlleux sur*

lequel tu n'as rien à gagner électoralement.' En gros, il n'y a que des balles à prendre. Certaines personnes ont d'ailleurs reproché à Benoît Hamon sa prise de position favorable à la légalisation avant l'élection présidentielle de 2017 et ont critiqué une erreur stratégique qui expliquerait son score de 6% au premier tour. Moi, je crois au contraire que si on sort de la caricature, on peut avoir un débat serein. Il y a aujourd'hui une nouvelle génération de députés qui s'est émancipée des vieux tabous sur la drogue. On nage en pleine hypocrisie depuis un demi-siècle. La politique actuelle sur le sujet coûte près d'un milliard d'euros à la police et à la justice par an, et on perd des recettes sur un marché de plus de 2,5 milliards d'euros. Je suis sûre que ce sera une vraie question pendant la campagne de 2022. Tous les partis vont devoir se positionner, pas seulement les écologistes ou la gauche.

En attendant, depuis septembre, le gouvernement a mis en place l'amende forfaitaire de 200 euros pour soi-disant 'responsabiliser les consommateurs'. Est-ce une nouvelle mesure qui va faire la preuve de l'échec de la politique en France? Oui, parce qu'elle ne se concentre que sur une partie de la question, le trouble à l'ordre public, sans s'attaquer au trafic et aux trafiquants. Pour moi, cette amende est le baroud d'honneur de la politique du tout répressif. Une mesure qui va, de plus, à l'encontre du sens de l'histoire. En France, on a déjà pris du retard sur le cannabis thérapeutique et sa production, ce qui nous oblige à en importer. Il ne faut pas se retrouver dans la même situation avec le cannabis récréatif, donc il faut créer un modèle à la française.

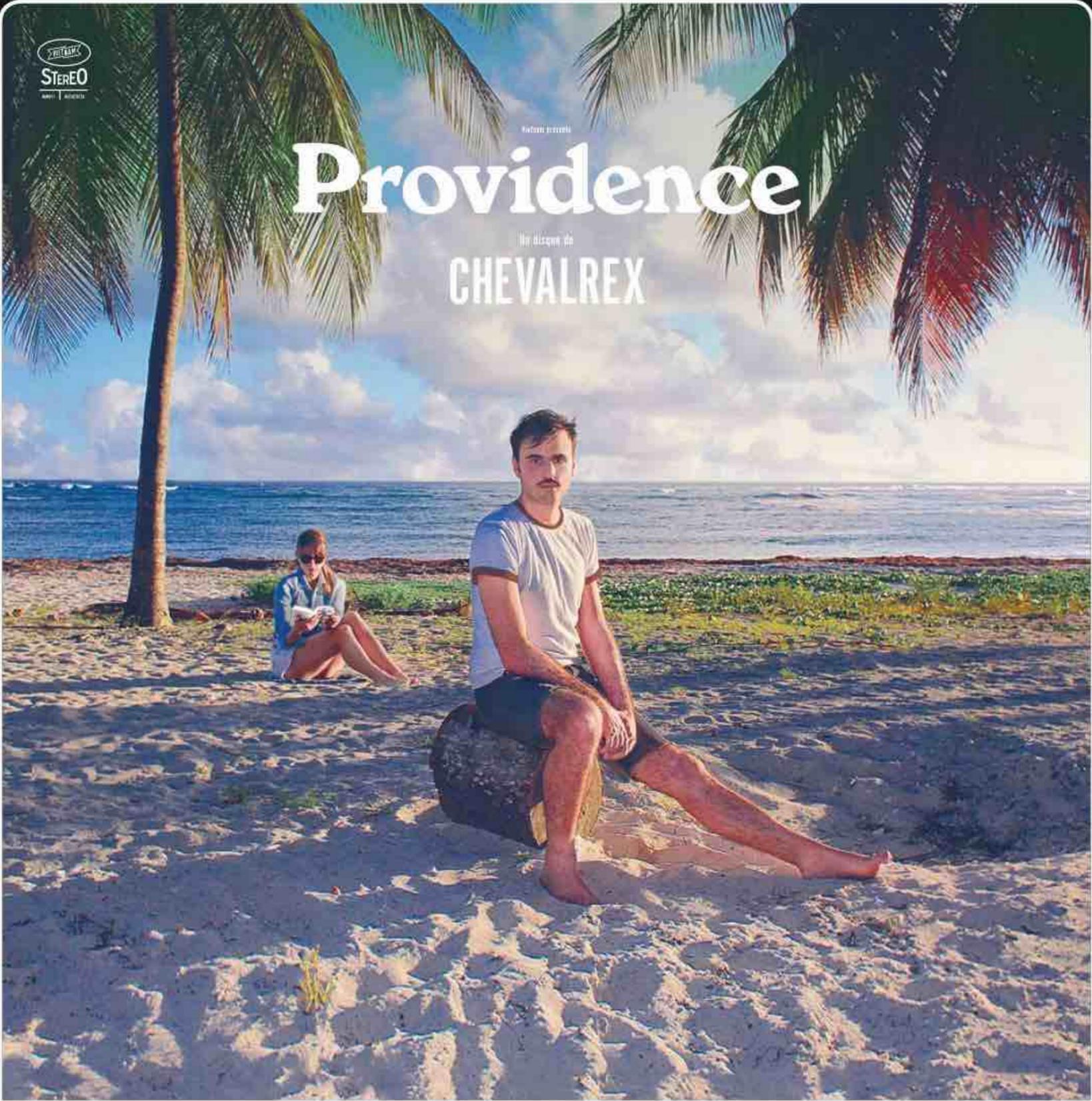
Quel pourrait être ce modèle? On va devoir trouver le bon équilibre, notamment sur la question de la protection des moins de 25 ans, et les risques comme le décrochage scolaire. Il va falloir se situer quelque part entre le modèle de l'Uruguay, où le niveau des taxes publiques et les réglementations poussent les consommateurs à rester fidèles au marché noir, et certains États américains, où le marketing des acteurs du marché est très agressif et où il n'existe aucun objectif de santé publique.

— JOACHIM BARBIER



Juillet 2019. Expérimentation de cannabis thérapeutique, dans la Creuse.

Télex. En fait, la densité de l'exoplanète WASP-107b est plus faible que ce que l'on pensait. ... Le site du *Parisien* confirme l'information selon laquelle avoir un poulailler, c'est tendance! ... Pour la troisième année consécutive, le berger australien reste en tête du classement des chiens préférés des Français, selon la Société centrale canine (SCC).



STEREO
with 1 track

Vietnam présente
Provvidence

Un disque de
CHEVALREX

Vietnam présente

CHEVALREX

Nouvel album disponible

En concert au

CAFE DE LA DANSE 1^{er} 15.04.21

& en tournée



www.chevalrex.net

Kaléidoscope

PP flingueuse

La France a Gérard Darmanin. Et le Royaume-Uni a **Priti Patel**, une ministre de l'Intérieur dont l'ascension, dans le monde post-Brexit, n'a d'égale que sa faculté à enchaîner les scandales. Faisons connaissance en cinq points.

“Thatcher sous stéroïdes”

Tory depuis ses 18 ans, Priti Patel a effectué, étudiante, un stage au QG du Parti conservateur, avant de le quitter un temps pour devenir chargée de communication du Referendum Party, une organisation dont le seul but était d'obtenir un référendum pour quitter l'Union européenne. Rapidement revenue chez les torys, elle publie en 2012 avec quatre autres députés *Britannia Unchained*, un livre que le *Guardian* qualifie alors de “Thatcher sous stéroïdes”. Les auteurs y proposent notamment des réductions d'impôts et une immense dérégulation économique. À l'époque, le Premier ministre s'appelait David Cameron et ces députés demeuraient à la marge du parti tory. Depuis, le Brexit est passé par là et les cinq occupent des postes ministériels. C'est Priti Patel qui a hérité de la fonction la plus prestigieuse, le ministère de l'Intérieur, là-même où Theresa May avait passé six ans avant de devenir Première ministre.

Objectif: barricader le Royaume-Uni

Depuis qu'elle est à l'Intérieur, Priti Patel mène une politique migratoire très dure. Alors qu'en juin 2016, selon un sondage, 48% des Britanniques désignaient l'immigration comme “le plus gros problème” du pays, Patel a mis en place un nouveau système à points visant à réduire l'immigration légale. Système qui aurait d'ailleurs, s'il avait été à l'œuvre à l'époque, interdit à ses parents, immigrés, d'entrer au Royaume-Uni. En ce qui concerne l'immigration illégale –en 2020, plus de 8 000 personnes ont traversé la Manche illégalement, soit quatre fois plus qu'en 2019–, Patel a fait part de ses réflexions à ses collaborateurs dans une réunion dont le contenu a fuité dans le *Financial Times*. Parmi ses idées: installer des machines à vagues pour renverser les canots et dissuader les migrants de prendre le large, constituer un barrage naval formé de bateaux reliés entre eux afin d'empêcher les Zodiac de passer ou encore créer un centre de détention de traitement de demandes d'asile sur l'île de l'Ascension, un caillou de 91 kilomètres carrés situé au milieu de l'Atlantique, à plus de 6 500 kilomètres de Londres. Aucune des idées n'a pour l'instant été mise en œuvre.

Télex. Peu de gens le savent, mais un dispositif de signalisation des angles morts doit être installé sur les véhicules de plus de 3,5 tonnes depuis le 1^{er} janvier dernier. ... Un Britannique de 42 ans vient d'avoir son code de la route à son 158^e essai. Une persévérance qui lui a coûté l'équivalent de 4 000 euros de droits d'examen.



Papa est candidat UKIP

Les parents de Priti Patel, Anjana et Sushil, originaires de l'État indien du Gujarat, ont fui l'Ouganda dans les années 60, quelques années avant qu'Idi Amin Dada n'y commence ses déportations massives d'immigrés asiatiques. Arrivés en Angleterre, ils ont créé une chaîne de *newsagents* (des tabacs-presses). Politiquement, Priti a été élevée dans l'admiration de Margaret Thatcher, elle aussi fille d'un commerçant, et dans un euroscepticisme profond. En 2013, son père a même été candidat à des élections municipales dans le Hertfordshire sous les couleurs jaune et mauve du UKIP (United Kingdom Independence Party), le parti d'extrême droite de Nigel Farage.

Commentaire d'Alf Dubs, politicien travailliste de 88 ans, sur la famille Patel et sa façon de voir la vie: *"Comme on dit, une fois qu'elle est arrivée dans le château, elle a refermé le pont-levis derrière elle."*

Scandale en Israël

En 2017, alors qu'elle occupe le poste de secrétaire d'État au Développement international, Priti Patel part en Israël pour *"des vacances familiales"*. Mais entre les baignades et les visites touristiques, elle effectue pas moins de douze rendez-vous avec des politiques israéliens, dont Benyamin Netanyahu. Et ceci alors que personne à Londres ou à l'ambassade en Israël n'est au courant. Convoquée par Theresa May, alors Première ministre, Priti Patel s'explique mais *"oublie"* de mentionner son passage sur le délicat plateau du Golan, dont l'annexion par Israël n'est pas reconnue par la communauté internationale, et ne dit pas non plus qu'elle a proposé de verser des fonds de l'aide au développement britannique à l'armée israélienne pour la soutenir dans ses actions sur ce plateau. Poussée à la démission, Patel s'exécute. Dans les couloirs de Westminster, les fonctionnaires se seraient alors mis à chanter, rapporte le *Guardian*: *"Ding dong, la sorcière n'est plus là."*

Une "atmosphère de peur"

Il est de notoriété publique que Priti Patel a des méthodes de management pour le moins extrêmes. Selon la BBC, la ministre aurait ainsi licencié une jeune fonctionnaire en octobre 2015 parce qu'elle *"n'aimait pas son visage"*. Laquelle a ensuite fait une tentative de suicide, avant de se voir verser 25 000 livres de compensation. L'an passé, c'était au tour de Sir Philip Rutnam, le fonctionnaire le plus haut placé du ministère de l'Intérieur, de déclencher la tempête via une conférence de presse dans laquelle il dénonçait une *"atmosphère de peur"* et annonçait sa démission, s'estimant victime *"d'une campagne de calomnie vicieuse et orchestrée. La ministre de l'Intérieur nie catégoriquement son implication dans cette campagne. Je regrette de ne pas pouvoir la croire"*. Face au scandale, une enquête interne gouvernementale est alors lancée. Son auteur, Sir Alex Allan, le conseiller en matière de comportement ministériel au Premier ministre, la conclura par ces mots: *"Il est de mon avis que la ministre de l'Intérieur n'a pas toujours satisfait aux attentes élevées du code ministériel. Son comportement à certaines occasions peut être assimilé à du harcèlement."* Une manière très alambiquée et *british* de dire que, oui, Priti Patel a harcelé ses fonctionnaires. Mais cela n'a abouti à aucune sanction, Boris Johnson s'étant contenté d'annoncer qu'il considérait *"l'affaire désormais close"*. En réponse, Sir Alex Allan a donné sa démission. Johnson a alors envoyé au groupe WhatsApp réunissant tous ses ministres ce message: *"Il est temps de former un carré autour du Prittster (le surnom de Priti Patel, ndlr)." Afin de lui préparer la place à Downing Street? La rumeur monte.*
— ANTON STOLPER

Télex. Une nouvelle espèce de chauve-souris à fourrure orange a été découverte dans les anciennes grottes minières des montagnes de Nimba, en Guinée. ... Solenn Martens, à Nantes, propose en exclusivité la première robe de mariée à base de masques usagés. ... Le terme "tomme des Pyrénées" est désormais protégé.

Ubérisation

Retournons à l'essentiel

“Tu trouveras toujours quelqu'un prêt à travailler pour moins cher que toi”

Dans son roman *Tous complices!*, Benoit Marchisio imagine un thriller dans le milieu des livreurs à domicile. Un métier qu'il a donc étudié à la loupe, et duquel il tire quelques enseignements sur la marche du monde.



À Paris, en 2016, le soir de la Saint-Valentin.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de vous intéresser à la livraison de repas à domicile? Je voulais écrire un thriller, et je suis parti d'un constat: alors qu'on est toujours prêts à se battre pour sanctuariser notre vie privée, on donne des informations très personnelles aux livreurs. Ils connaissent le nom/prénom de la personne, où elle habite, à quel étage, le digicode, son régime alimentaire, etc. Qu'est-ce qui se passerait s'ils utilisaient ces infos pour autre chose? Je ne suis donc pas parti des conditions de travail des livreurs, mais j'y suis forcément arrivé.

Et qu'avez-vous découvert? Il y a une rupture entre le début des applications et aujourd'hui. Vers 2016, c'était plutôt un moyen facile de se faire de l'argent rapidement. Petit à petit, la politique des applications s'est durcie, le tarif minimum de la course a été supprimé, les trajets se sont allongés, les scooters ont remplacé les vélos. Et le phénomène des loueurs de comptes est arrivé, ces personnes qui créent des microentreprises puis louent leurs comptes à des sans-papiers ou des mineurs en échange d'un pourcentage sur les courses effectuées. La concurrence a explosé avec eux.

À leur arrivée, ces plateformes de livraison faisaient miroiter la liberté, les horaires flexibles, un travail sans patron... C'est un échec, selon vous? La liberté que promettaient ces applications a beaucoup séduit et continue de séduire, mais tu te rends rapidement compte des contraintes qui pèsent sur toi. On arrive à un stade où l'application réfléchit pour toi, te note et évalue ton temps de livraison, bien souvent sous-estimé. Ce qui conduit à des drames

Télex. Afida Turner renonce à se porter candidate à la prochaine élection présidentielle française, de peur de se faire "voler" l'élection, comme c'est arrivé à son modèle, Donald Trump. ... Rare: le mois de février 2021 est composé de quatre semaines entières, du lundi au dimanche, tout pile.



#joyelectrified by 



THE 3 HYBRIDE RECHARGEABLE

DÉCOUVREZ LES 22 MODÈLES BMW HYBRIDES RECHARGEABLES SUR BMW.FR

Consommations en cycle mixte de la BMW Série 3 Berline Hybride Rechargeable : **1,3 à 1,7 l/100 km**. CO₂ : **30 à 38 g/km** selon la norme européenne WLTP. BMW France, S.A. au capital de 2 805 000 € - 722 000 965 RCS Versailles - 5 rue des Hérons, 78180 Montigny-le-Bretonneux.

comme celui de ce jeune livreur renversé par un camion pendant une course (Franck Page, 19 ans, mort en 2019, ndlr). Et il n'est pas une exception.

Dans votre livre, le personnage principal, Abel, croit d'ailleurs comprendre que les objectifs fixés par la plateforme pour toucher des primes sont inaccessibles. C'est vrai? J'ai lu des témoignages en ce sens. Pour beaucoup, il est très difficile de remporter les 'challenges' de l'application, qui permettent souvent de gagner dix ou douze euros de plus si on livre plus vite ou qu'on fait plus de courses. L'autre 'challenge', c'est le système de parrainage. Si un livreur parraine un nouveau livreur, il peut toucher une prime. C'est surtout très avantageux pour les plateformes. Elles débarquent dans une ville avec une campagne de publicité à bas prix, puis elles comptent sur leurs livreurs pour en recruter d'autres.

Vous introduisez dans votre roman un personnage unique dans le paysage des livreurs: une femme. Vous en avez rencontré? Non, jamais. J'en ai cherché mais je n'en ai pas trouvé, même si on m'a dit qu'il y en avait quelques-unes. Je trouvais intéressant d'introduire un personnage féminin dans ce milieu en grande majorité masculin pour le côté 'stratégie de com'. Dans mon roman, Jane, la seule femme livreuse, est désignée 'ambassadrice' et se retrouve en robe sur un plateau télé à défendre les intérêts de l'entreprise. Alors que dans le même temps, elle loue 17 de ses comptes. Elle est complètement retournée par l'application qui veut redorer son image, de façon très cynique.

Justement, ce qui frappe, c'est cette exploitation des plus précaires par d'autres précaires. Comment en est-on arrivé là? Simplement parce que quelqu'un a réalisé qu'il pouvait se faire 50% de ce qu'il aurait gagné en travaillant mais sans bouger de chez lui, et qu'il trouverait toujours preneur dans cette masse de personnes qui n'ont pas accès au statut d'autoentrepreneur car sans-papiers, mineurs, anciens livreurs radiés de la plateforme, mais qui ont besoin de travailler. Ce n'est pas propre

“Le marché s'est durci avec l'évolution de la demande. On a atteint des excès, comme ces commandes à moins de 100 mètres du lieu d'habitation, ou d'autres effectuées pour une seule glace ou un Fanta”

aux plateformes de livraison; c'est un marché économique comme un autre. Tu trouveras toujours quelqu'un prêt à travailler pour moins cher que toi.

Vous décrivez combien les livreurs sont isolés, en compétition les uns avec les autres. Pourtant, à la fin de votre roman, ils finissent par se réunir et se rebeller. Vous pensez cela possible? L'actualité va dans ce sens: à Saint-Étienne, des livreurs ont obtenu en décembre dernier des garanties d'Uber Eats après une forte mobilisation. Ils ont réussi à conserver les avantages du statut d'indépendant tout en travaillant de façon plus décente. Et cette mobilisation essaime dans d'autres villes, pour d'autres plateformes. Même s'il y a aussi des livreurs qui ne veulent pas se réunir, se syndiquer ni être considérés comme salariés, parce qu'ils tiennent à cette liberté offerte par les plateformes –bien que cette liberté ait un coût.

Requalifier le statut des travailleurs en salariés, cela vous paraît une bonne idée? Oui, d'autant que le statut de microentrepreneur est déjà utilisé de façon détournée et ressemble aujourd'hui à du salariat déguisé. Si on regarde attentivement le fonctionnement des plateformes de livraison, on est bien dans du salariat. C'est ce qu'a démontré M^c Kevin Mention, qui défendait d'anciens livreurs de Take Eat Easy en juin 2019 (le conseil de prud'hommes de Paris les a

reconnus salariés de la plateforme, ndlr). L'enjeu est important: l'accès à une protection en cas de chute, à un salaire décent, etc.

Le titre de votre livre est tiré du slogan tagué par les livreurs en colère sur les murs de Paris. Selon vous, on est vraiment 'tous complices'? J'avais d'abord pensé à *Entrouvertes*, en référence aux portes que l'on entrouvre pour récupérer sa commande. Mais mon éditeur m'a suggéré *Tous complices*, qui s'est imposé comme une phrase clé: c'est mettre le doigt dans cet engrenage entre les plateformes, les restaurateurs, les clients et les livreurs. On n'est jamais parfaitement innocents, on a tous une part de responsabilité. En tout cas, il faut reconnaître que le marché s'est durci avec l'évolution de la demande. On a atteint des excès, comme ces commandes à moins de 100 mètres du lieu d'habitation, ou d'autres effectuées pour une glace ou un Fanta. Aujourd'hui, émerge aussi un nouveau phénomène, qui est de signaler que tu n'as pas reçu ta commande –alors que si–, pour être remboursé(e). La conséquence est terrible pour les livreurs: ils se prennent un *strike* ('avertissement', ndlr) par l'appli. Au bout de quatre, leur compte est définitivement désactivé et ils ne peuvent plus travailler.

Ce serait quoi, la solution? Le boycott des plateformes? C'est une arme intéressante, mais j'ignore s'il faut fermer les applications. C'est utile pour des personnes malades ou qui ne peuvent pas se déplacer. En fait, ces plateformes ont créé une demande. Il y a cinq ans, personne ne se faisait livrer, ou très peu. Aujourd'hui, certains restaurants ne font que des livraisons, ils n'ont pas de clients en salle. Et parfois, on peut lire cette petite pancarte devant leur vitrine, 'Nos amis les livreurs sont priés d'attendre dehors', ce qui est d'un cynisme terrible. Selon moi, ces entreprises en sont arrivées au point où, comme Nike, elles ne te vendent pas un produit, mais un *lifestyle*. Celui du service à tout prix, symptomatique de notre société, dans laquelle tout nous est dû, tout doit être simple et rapide. – CHARLOTTE BOUVIER

Lire: *Tous complices!* (Les Arènes)

Télex. À Moscou, un restaurant qui venait d'ouvrir, nommé Stalin Shawarma et dont le logo représentait le visage de l'ancien leader soviétique, a dû fermer pour cause de "provocation". ... En Angleterre, un groupe d'adolescents positionnés à l'entrée d'un supermarché de Bradford a proposé du gel hydroalcoolique aux clients, qui s'est révélé être de la glu.



#joyelectrified by 



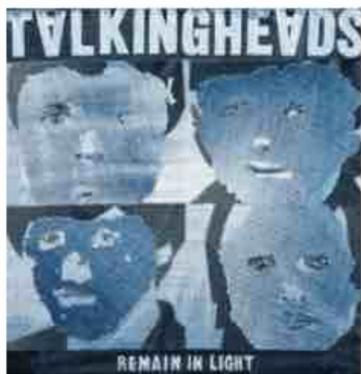
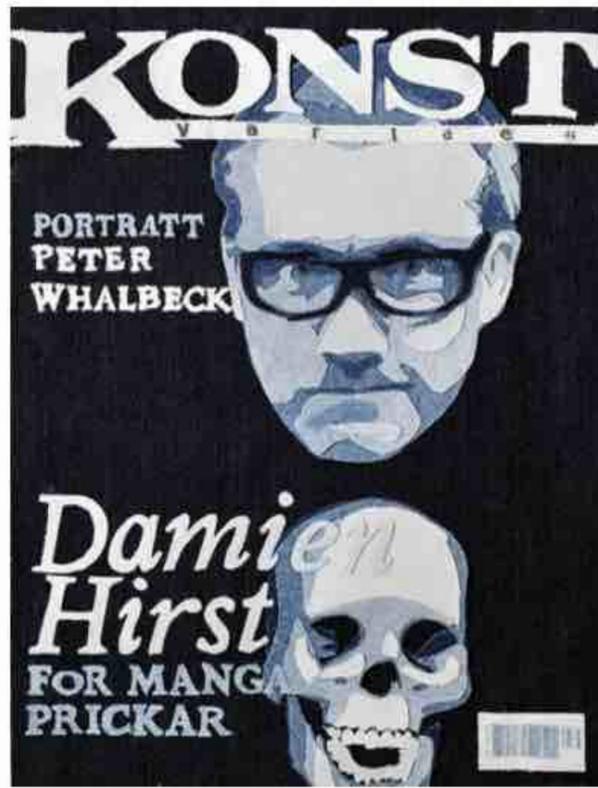
THE X1

HYBRIDE
RECHARGEABLE

DÉCOUVREZ LES 22 MODÈLES BMW HYBRIDES RECHARGEABLES
SUR BMW.FR

Consommations en cycle mixte de la BMW X1 Hybride Rechargeable : 1,7 à 2,1 l/100 km. CO₂ : 40 à 47 g/km selon la norme européenne WLTP.
BMW France, S.A. au capital de 2 805 000 € - 722 000 965 RCS-Versailles - 5 rue des Hérons, 78180 Montigny-le-Bretonneux.

Extravaganza



LE JEAN GÉNIE

“Si je connaissais l’industrie alimentaire comme celle du denim, je ne mangerais plus”, explique l’artiste anglais **Ian Berry**, dont le rapport ambivalent au jean ne l’empêche pas d’en posséder “environ 2 000 ou 3 000, peut-être plus”. Meticuleusement classés et disposés en gammes de teintes et textures au sein de son atelier, ces kilos de pantalons, récupérés auprès de friperies, amis ou voisins (“Je trouve même des lots déposés sur mon palier, désormais”), constituent en effet l’unique palette de son art. À la croisée de l’Arts & Crafts et de l’ultraréalisme, les patchworks de Berry déploient une série de motifs qui semblent émergés des rêveries nostalgiques d’un slacker récalcitrant: pochettes d’albums punk des années 70, piscines californiennes à la Hockney ou encore installations en volume des havres adolescents que pouvaient constituer, dans une autre vie, un magasin de disques, un kiosque à journaux ou même une laverie automatique. Autant dire que les visions de Ian Berry semblent aujourd’hui autant en perdition que leur matériau de représentation, désormais supplanté par les ventes de pantalons de survêtement et autres leggings. “Je crois que les jeans seront toujours là, même si je souhaiterais que les jeunes les achètent plutôt en friperie ou au Secours populaire que chez des enseignes sans la moindre éthique de fabrication, conclut le rebelle londonien, en guerre avec l’époque. Ça doit être l’âge, mais je ne supporte ni la musique actuelle ni cette société qui verse dans le capitalisme humain et fait des idiots du village la nouvelle royauté.” C’est dit. – JULIEN LANGENDORFF



Télex. La présence des mouches à fruits dans votre cuisine est toujours embêtante. C'est ce que rappelle lechodelatouque.com. ... La maison de retraite médicalisée Le Séquoia, à Illzach, fait le buzz sur Facebook avec sa vidéo *Les Bronzés à l'Ehpad*. En tenue de ski, ses résidents dansent sur la musique du film culte.

#joyelectrified by 



THE X3

HYBRIDE
RECHARGEABLE

DÉCOUVREZ LES 22 MODÈLES BMW HYBRIDES RECHARGEABLES
SUR [BMW.FR](https://www.bmw.fr)

Consommations en cycle mixte de la BMW X3 Hybride Rechargeable : **1,9 à 2,5 l/100 km**. CO₂ : **43 à 58 g/km** selon la norme européenne WLTP.
BMW France, S.A. au capital de 2 805 000 € - 722 000 965 RCS Versailles - 5 rue des Hérons, 78180 Montigny-le-Bretonneux.

Les négo- cia- trices



Depuis cinq mois, l'avenir de l'**Afghanistan** se joue à Doha, au Qatar. Afin de préparer le départ annoncé des troupes américaines et tenter de mettre fin à plus de 20 ans de guerre civile, des délégués talibans discutent chaque jour avec une délégation constituée par le gouvernement. Parmi les participants, quatre femmes, bien décidées à faire comprendre que l'avenir du pays ne se jouera pas sans les Afghanes. PAR HÉLÈNE COUTARD



Le dimanche 17 janvier à l'aube, dans le quartier de Taimani, à Kaboul, des hommes sont passés à moto à toute vitesse, armes à la main. Masqués, ils ont tiré sur une voiture de la Cour suprême, tuant deux femmes juges, avant de disparaître d'un coup d'accélérateur au bout des grandes artères de ce quartier connu pour ses salles de mariage. En quelques secondes, il ne restait plus que du verre brisé et du sang sur le trottoir. La nouvelle a d'abord fait le tour du pays, puis elle a atteint le Qatar. Habiba Sarabi venait de placer

son voile autour de son visage rond et ses lunettes ovales sur son nez. Elle a soupiré. L'espoir d'une journée fructueuse venait de disparaître avant même l'heure du petit déjeuner. La politicienne afghane de 65 ans a pourtant dû ravalier sa colère, comme les 20 autres membres de la délégation envoyée à Doha par le gouvernement afghan, constituée également d'anciens hauts fonctionnaires et de personnalités de la société civile. Il a fallu, pour tous, se rendre, comme tous les jours ou presque depuis septembre, à la table des négociations,

s'asseoir en face des 21 hommes qui composent la délégation talibane. Et reprendre la conversation.

Après une pause en fin d'année dernière, les deux délégations se sont retrouvées début janvier à Doha pour un "second round". Le premier avait débuté le 12 septembre 2020 et duré trois mois. À 2 000 kilomètres de Kaboul, ces deux groupes que tout oppose sont censés se parler dans une bulle hermétique à la violence qui ravage leur pays depuis 30 ans,

à la corruption du gouvernement que personne ne nie et à leur histoire commune, parsemée de fausses promesses et de négociations avortées. Parmi les participants, quatre femmes. Habiba Sarabi, Fatima Gailani, Sharifa Zurmati et Fawzia Koofi viennent toutes d'horizons différents mais ont toutes des comptes à régler avec les talibans, qui ont dirigé une majorité du pays de 1996 à 2001. Et avec les soviétiques des années 80, voire aussi avec leurs ennemis, les résistants moudjahidines. Et enfin, avec ces Américains débarqués après le 11-Septembre. En somme, avec tous ces gens qui empêchent leur pays de vivre en paix depuis si longtemps.

Fatima Gailani avait 24 ans quand l'Afghanistan qu'elle avait toujours connu, celui des femmes découvertes qui prenaient des cafés avec des amis dans des rues arborées, qui avait permis aux femmes de voter dès 1964 et comptait des femmes ministres, a plongé dans la guerre. On est alors en 1979. Débarqués pour accompagner le coup d'État communiste, les Soviétiques font face à un mouvement de résistance, celui des moudjahidines, soutenu notamment par les États-Unis et le Pakistan. Cette guerre plonge le pays dans le chaos. *"J'étais étudiante à Téhéran. J'étais très inquiète pour mon père et mon frère, qui faisaient partie des moudjahidines. Du côté de ma mère, 27 personnes ont été exécutées en une journée."* Quelques mois plus tard, avec leur fille de 8 mois sous le bras, Fatima et son mari rejoignent l'Angleterre, où ils retrouvent leurs familles. À Londres, Fatima envisage de continuer ses études mais son père, responsable du Front islamique national d'Afghanistan, la ramène à son destin. *"J'étais prise à Cambridge pour faire un doctorat, mais mon père m'a dit: 'J'ai besoin de toi en politique.' Je ne comprenais pas, j'étudiais la littérature!"* Il lui explique que l'époque vient d'ouvrir une porte aux femmes en politique, et qu'il faut donner l'exemple avant que celle-ci ne se referme. Cet exemple doit être sa propre fille. *"Je suis désolé, je dois mettre ton pied dans la porte, même si ça risque de le casser"*, lui dit-il. Alors Fatima s'engage, elle tient des conférences, aide les réfugiés, donne des interviews sur la situation afghane.

Si la famille Gailani, très privilégiée, trouve refuge en Europe, beaucoup d'Afghans fuient plutôt vers le Pakistan. C'est là que va naître le mouvement taliban, pensé par des Afghans pachtoune dans des

séminaires religieux inspirés en partie du wahhabisme d'Arabie saoudite, qui les finance souvent. Dix ans plus tard, en 1989, quand les troupes soviétiques se retirent, les talibans sont de retour au pays pour y faire connaître leurs valeurs et répandre leurs promesses: celles d'un pays islamique sécuritaire, sans corruption, sans guerre. En 1996, ils renversent le président et prennent Kaboul; bientôt, ils dirigent 90% du pays. Fatima Gailani a alors 40 ans. *"J'ai décidé de reprendre des études en droit islamique. Les talibans n'arrêtaient pas de dire 'ça, c'est haram; ça, c'est pas haram', j'avais besoin d'apprendre ma religion par moi-même pour pouvoir leur dire qu'ils avaient tort."* Trop tard: les talibans ont déjà révoqué les droits acquis par les femmes. Elles doivent désormais porter la burqa, ne sont plus autorisées à travailler ni à aller à l'école. Elles ne peuvent plus sortir sans être accompagnées d'un homme de leur famille, n'ont plus le droit de parler en public. Dans les journaux ou à la télévision, elles disparaissent. Les fenêtres des habitations doivent être couvertes pour ne pas qu'elles soient visibles depuis la rue. Pour la moindre offense, les punitions et les exécutions publiques reprennent.

"Commencer une nouvelle vie"

Habiba Sarabi refuse de vivre dans un tel pays. *"Il était hors de question que ma fille n'ait pas d'éducation"*, dit-elle. En 1996, elle fuit avec ses deux enfants au Pakistan, laissant son mari derrière elle. De l'autre côté des montagnes, la jeune femme de 40 ans – qui travaillait jusque-là dans la santé – organise un réseau d'écoles clandestines dans plusieurs villes d'Afghanistan et, cachée sous sa burqa, fait des allers-retours secrets au pays. Sharifa Zurmati, qui n'a que 30 ans à l'époque, gère l'une de ces écoles underground, dans la province de Paktiya, au sud-est de l'Afghanistan. Avant l'arrivée des talibans, elle était journaliste pour l'Afghanistan National Television. Fawzia Koofi, enfin, la quatrième femme présente aux négociations de Doha, n'a pas non plus de raison de garder de bons souvenirs des dernières décennies: 1979 lui avait déjà pris son père, assassiné par les moudjahidines car fonctionnaire du gouvernement; 1996 lui prendra son mari, emprisonné par les talibans, et ses études de médecine, qu'elle devra abandonner. Parce qu'elle porte souvent du vernis, on la menace de lapidation.

Le 11 septembre 2001 marque à la fois l'apogée du pouvoir des talibans et leur imminente chute. Le régime refusant de livrer Ben Laden, installé en Afghanistan depuis 1996, l'armée américaine lance les premières opérations militaires en octobre. En moins de deux mois, le régime tombe. Après 22 ans d'exil, Fatima Gailani rentre chez elle. *"Je n'oublierai jamais. Il faisait froid. L'Afghanistan ne ressemblait plus*

"Les Afghans doivent décider pour eux-mêmes. Quand il y a 100 ans, en 1921, le roi a donné l'égalité aux femmes, il n'y avait pas d'étrangers chez nous. C'était une impulsion afghane. Personne d'autre que nous ne peut décider de notre futur"

Fatima Gailani, directrice du Croissant-Rouge en Afghanistan

en rien à ce que j'avais connu. Kaboul était dévastée." Habiba Sarabi quitte également le camp de réfugiés dans lequel elle vivait au Pakistan et revient à Kaboul, *"en essayant de commencer une nouvelle vie"*. En 2002, le gouvernement de transition la nomme ministre des Affaires féminines, puis en 2005, elle devient la première femme gouverneure du pays. Malgré l'instabilité, elle insiste pour préparer sa province de Bamyan à devenir un jour un centre touristique et s'intéresse également à l'écologie. La même année, Sharifa Zurmati et Fawzia Koofi, aux côtés de 68 autres femmes, sont élues députées. Koofi envisagera même de se présenter à l'élection présidentielle en 2014, pour défendre les droits des femmes. Pendant ce temps, Fatima Gailani participe à la rédaction de la nouvelle Constitution et fait le tour du pays.

“On faisait des consultations partout, même loin, à la campagne. À l’époque, on n’avait même pas de gardes du corps. On allait parler aux gens et ils nous racontaient leurs attentes.” En 2004, Fatima devient directrice du Croissant-Rouge en Afghanistan. Une façon de ne jamais vraiment entrer en politique. “J’ai vu la politique de près et cette obsession du ‘moi, moi, moi’, ça m’en a dégoûtée.” Si elle devait dater son renoncement, Gailani parlerait sûrement des accords de Bonn, qui actent la défaite des talibans en 2001, et auxquels elle est invitée. Si plusieurs factions afghanes sont présentes, les talibans, eux, sont exclus des accords. “J’étais heureuse qu’ils aient perdu la guerre, mais comment signer un accord et reconstruire un pays sans que toutes les parties de ce pays y participent?” interroge-t-elle. Quelques années après Bonn, les violences reprendront.

“Les talibans sont aussi des Afghans”

Le 14 août 2020, un mois avant l’ouverture des négociations à Doha, plusieurs hommes armés tirent sur Fawzia Koofi alors qu’elle descend de voiture avec sa sœur, sur la route qui relie Parwan à Kaboul. Depuis 2006, les talibans ont repris peu à peu du pouvoir, jusqu’à contrôler les deux tiers du pays. Selon Victoria Fontan, professeure à l’American University of Afghanistan, les raisons qui ont permis ce retour sont multiples: “Les promesses non tenues de la coalition internationale, la violence perpétuée par les troupes étrangères, la corruption du gouvernement.” Financés par l’argent de l’opium et des mines qu’ils contrôlent dans les campagnes, le racket et les dons d’organisations étrangères, les talibans disposent en outre de ressources nécessaires pour semer la terreur et multiplier les attaques. Ce n’est d’ailleurs pas la première fois, ce 14 août 2020, que l’on essaie de tuer Fawzia Koofi. En 2010, les talibans avaient déjà fusillé son convoi. Il en faudrait pourtant plus pour la décourager: à sa naissance, ses parents l’avaient abandonnée au soleil, la laissant pour morte, car ils étaient déçus d’avoir eu une fille.

Quand elle arrive à Doha un mois plus tard pour faire face aux hommes qui l’ont voulue morte, Fawzia Koofi a toujours le bras dans le plâtre. Sur place, d’autres difficultés l’attendent. À peine entamées, les négociations se heurtent à plusieurs obstacles. Le plus significatif étant que ce

“sommet” a été imposé à une partie des participants. Ce sont en effet les Américains qui, en février 2020, ont conclu, seuls avec les talibans, un accord qui dicte leur retrait progressif du territoire, censé être effectif au printemps 2021, en échange de l’ouverture de ces négociations de paix intra-afghane, entre autres conditions (dont certaines sont restées confidentielles). Par exemple, celle de la libération de 5 000 prisonniers talibans. À Doha, les talibans exigent que l’accord signé avec les Américains devienne la base des négociations. Un cadre difficile à avaler pour la délégation afghane. “Il faut que les talibans réalisent que le pays est entre les mains des Afghans, plus des Américains”, prévient Fatima Gailani. Bien sûr, d’autres désaccords font vite surface. Les deux délégations passent notamment plusieurs semaines à essayer de s’entendre sur quelle loi islamique doit régir les conversations – ce qui laisse entrevoir l’ampleur du débat religieux. “Ils sont incapables de dire clairement ce qu’ils veulent comme système islamique, s’irrite Habiba Sarabi. Notre pays s’appelle la République islamique d’Afghanistan, nous avons une Constitution qui dit que l’islam doit être respecté, et pourtant ils réclament encore un pays islamique. Mais que veulent-ils de plus?” La question de l’interprétation de cette loi revient notamment à décider d’exclure ou pas un certain nombre de minorités afghanes: les talibans voudraient imposer leur version du sunnisme alors que 20% des Afghans sont chiites, comme Sarabi, qui est née dans une région hazara (peuple parlant un dialecte proche du persan). Mais la grande question des négociations est d’abord celle de la violence: les talibans acceptent-ils un cessez-le-feu? Pour l’heure, les discussions à Doha n’ont rien arrêté du drame afghan. Le 2 novembre dernier, notamment, 35 personnes – dont trois terroristes – périssaient dans une fusillade à l’université de Kaboul. “Un moyen pour les talibans de maintenir la pression”, analyse Victoria Fontan. Pour Fatima Gailani, pourtant, sans cessez-le-feu, pas de négociations. “On essaie très, très fort de leur faire accepter cela. C’est important pour tout le monde. Eux, ils veulent pouvoir dire qu’ils ont fait libérer leurs pères et leurs frères emprisonnés, et nous, on veut pouvoir dire que l’on a fait cesser les meurtres d’innocents.” Dans les faits, le rapport de force entre les deux parties est suspendu à ce qui se passe aux États-Unis. Alors que l’accord

conclu avec l’administration Trump donnait jusqu’ici l’avantage aux talibans – “Ils savaient que cette administration n’avait qu’une envie: partir d’Afghanistan”, dit Fontan –, l’arrivée de Joe Biden pourrait rebattre les cartes. Jake Sullivan, le nouveau conseiller à la sécurité nationale de la Maison-Blanche, a en effet signifié le 22 janvier “l’intention des États-Unis de réexaminer l’accord de février 2020 entre les États-Unis et les talibans, et notamment d’évaluer si les talibans respectent leurs engagements de couper tout lien avec les groupes terroristes et de réduire la violence en Afghanistan”, selon sa porte-parole, Emily Horne.

Une certitude: les négociations seront longues. Pour Habiba Sarabi, “on arrive à peine au plat de résistance”. “C’est délicat car on ne doit surtout pas négocier dans la précipitation, mais on n’a pas de temps à perdre non plus”, pose Gailani. Pour elle, le vrai défi consiste à se concentrer sur ce qui réunit les deux camps. “On a deux choses en commun, dit-elle: la religion et l’Afghanistan. Les talibans sont aussi des Afghans, ils veulent vivre en Afghanistan, et nous aussi. Mon plus grand souhait, c’est que l’on devienne une seule nation.” Mais pour cela, l’Afghanistan doit tenir sur ses deux jambes, seul. “Ça fait très longtemps que je le répète: les Afghans doivent décider pour eux-mêmes. Quand il y a 100 ans, en 1921, le roi a donné l’égalité aux femmes, il n’y avait pas d’étrangers chez nous. C’était une impulsion afghane. Personne d’autre que nous ne peut décider de notre futur.” Et que veulent les Afghans aujourd’hui? Sur le plan des droits des femmes, d’après un sondage de l’organisation The Asia Foundation de 2019, 76% d’entre eux souhaitent que les femmes puissent travailler hors de chez elles, soit six points de plus que l’année précédente. Si Gailani note que les talibans sont “polis”, Sarabi sait bien qu’ils “n’aiment pas négocier avec des femmes”. “Mais ils sont obligés, sourit-elle. L’Afghanistan compte beaucoup de femmes importantes, en politique, dans le business... Les talibans vont devoir s’habituer à la jeune génération, familière de la technologie, des réseaux sociaux... Et on ne reculera pas sur les droits sociaux et culturels que l’on a gagnés.” En remettant son voile, Habiba Sarabi pose cependant ses mains un instant sur ses genoux: “Le plus gros problème, c’est la suite. Nous aurons besoin d’une longue réconciliation pour vivre tous ensemble. C’est long d’oublier le passé.” ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR HC

LA THÉORIE DU



OMPLOT

IL SE VOYAIT DÉJÀ DANS LES URNES, LE VOICI MAINTENANT DANS LA RUE. EN QUELQUES ANNÉES, LE COMPLICITISME A CESSÉ DE N'ÊTRE QUE L'EXPRESSION INOFFENSIVE D'UNE FRUSTRATION EN LIGNE POUR DEVENIR UNE IDÉOLOGIE PALPABLE, DONT LE DERNIER CLIMAX FUT L'ASSAUT DU CAPITOLE DE WASHINGTON. LE 6 JANVIER DERNIER, DEPUIS, LE MOUVEMENT QANON, L'UNE DES EXPRESSIONS LES PLUS EXTRÊMES ET FOUTRAQUES DE CES NOUVELLES CROYANCES, EST EN HAUT DE L'AFFICHE, ON LE MOQUE OU ON CRAINT SA DANGÉROSITÉ, ET ON LE REGARDE SE RÉPANDRE DANS LE MONDE ENTIER COMME UNE (AUTRE) PANDÉMIE. ET S'IL N'ÉTAIT EN FAIT QU'UNE PREMIÈRE VAGUELETTE?

BIENVENUE À QANONVILLE



C'est un coin perdu au nord-ouest d'Atlanta, caricature du fameux *Deep South* des États-Unis: le 14^e district congressionnel de l'État de Géorgie. En novembre dernier, ses électeurs ont élu Marjorie Taylor Greene, première républicaine à embrasser ouvertement les théories du mouvement QAnon, pour les représenter à Washington. Trois mois plus tard, après la défaite de Trump, le sac du Capitole et l'entrée en fonction de Joe Biden, que reste-t-il de tout ce bruit?

PAR RAPHAËL MALKIN, EN GÉORGIE / PHOTOS: JOHNATHON KELSO POUR SOCIETY



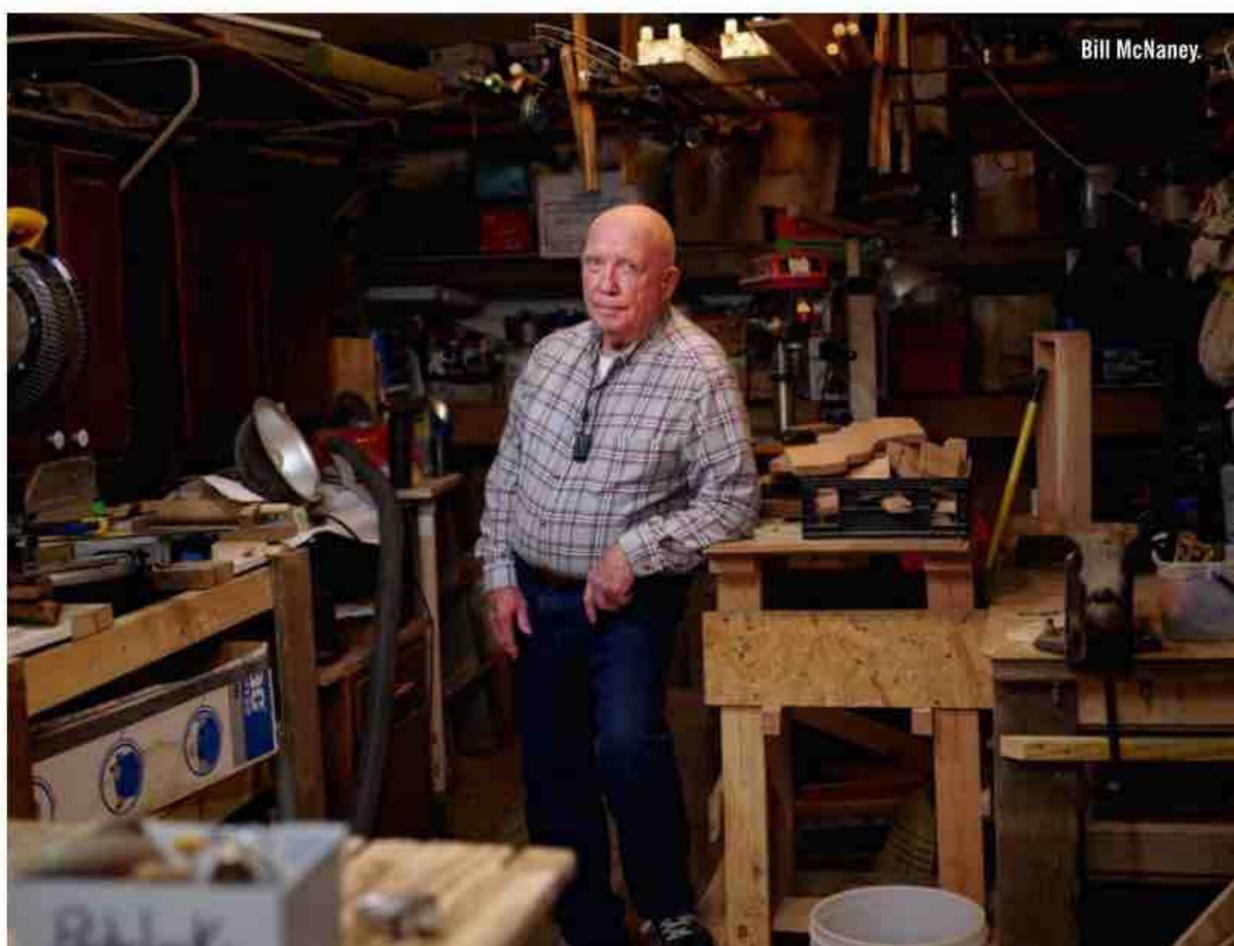
À l'arrière de la maison qu'il occupe depuis toujours, là où son jardin se termine par une pente de mauvaises herbes, le vieux Bill McNaney s'est aménagé ce qu'il appelle presque amoureusement sa "caverne". Une bicoque à l'intérieur de laquelle, plongé dans une forte odeur de vernis, il ponce, taille et scie des heures durant, à l'abri du

monde et de son fracas. Le 20 janvier dernier, tandis que l'Amérique suivait en direct à la télévision l'intronisation du nouveau président, Joe Biden, c'est là que s'est réfugié Bill McNaney. "Cette cérémonie, ça ne me disait rien. C'est la première fois de ma vie que je n'y ai pas prêté attention. Même Obama, je m'y suis intéressé. Mais là, c'était impossible", explique-t-il. Bill McNaney dit qu'il est "un républicain, un vrai

conservateur". Aujourd'hui, il fait partie des millions d'Américains qui pensent que les démocrates ont tout bonnement braqué les élections. Peu importent les innombrables preuves du contraire. "La victoire de Joe Biden, affirme-t-il, est la conséquence d'un coup d'État clandestin préparé de longue date." Au beau milieu de sa colère et de ses soupirs, Bill McNaney s'est pourtant trouvé ce qu'il appelle un "flambeau".

Une élue du Congrès qui dénonce contre vents et marées la réalité de l'élection présidentielle, s'enorgueillit d'avoir – déjà – officiellement lancé des démarches afin de destituer le président Biden et qui, en outre, le représente: Marjorie Taylor Greene, 46 ans, porte-voix de la droite américaine dans ce qu'elle a de plus écorché et, pour de nombreux observateurs, courroie la plus dangereuse, car la plus légale, des idées du magma conspirationniste QAnon.

Soutenue par des centaines de milliers d'électeurs au discours semblable à celui de Bill McNaney, Marjorie Taylor Greene a été élue en novembre dernier représentante du 14^e district congressionnel de l'État de Géorgie, un morceau de ce *Deep South* que le pays – et le monde avec lui – a toujours regardé avec fantasmes et suspicions. S'étendant sur les contreforts des Appalaches, le coin voit se succéder forêts sombres, collines en forme de terrils, ranchs isolés et stations-service désertes. Des églises, aussi. Des dizaines et des dizaines d'églises, reconnaissables à leurs toits à trois pans et leurs clochers aiguës. *“La parole de Dieu régit tous les aspects de notre vie, ici. C'est lui qui décide pour nous, et Jésus est la réponse à nos péchés”*, présente le pasteur Will Allen, partisan d'un retour express au temps de la prohibition et qui dirige la White Graves Baptist Church, une église perdue en rase campagne. Sur l'échiquier politique, le district penche organiquement à droite. En 2016, plus de 75% des électeurs y avaient voté pour Donald Trump. Quelques mois plus tard, quelque 6 200 personnes – ce qui n'est pas rien dans une région aussi peu densément peuplée – y avaient signé une pétition afin de conserver une statue de Nathan Bedford Forrest, figure de la guerre de Sécession et historiquement le premier “Grand Sorcier” du sinistre Ku Klux Klan. Le genre d'endroit aussi où, en temps de Covid, on refuse de porter le masque parce que celui-ci ne serait qu'un signe de soumission à l'establishment libéral et où l'on fusille du regard ceux qui osent s'afficher avec. *“Le district est très pauvre. Les gens vivent dans des cercles sociaux restreints et n'ont pas l'opportunité de s'ouvrir au monde”*, explique Ruth Demeter, présidente de la section démocrate du comté de Floyd, où vit également Bill McNaney. *On répète des schémas de pensée*



extrêmes de génération en génération.” Sur les cinq dernières élections régionales, les démocrates n'ont pu présenter que trois candidats, parce que personne ne voulait se lancer. L'un d'eux, médecin radié de l'ordre et directeur d'un camp naturiste, laissa éclater sa frustration en public: *“Je déteste être ici. J'ai prié Dieu pour qu'il maudisse cette région, et vous savez quoi? C'est arrivé.”*

Ici, les QAnon font désormais partie du paysage, de l'humeur. Il suffit de se promener sur la page Facebook dédiée aux supporters locaux de Marjorie Taylor Greene pour les voir fleurir. Depuis la ville de Dalton, quelqu'un a posté une photo de la nouvelle vice-présidente, Kamala Harris, en train de prêter serment sur la Bible sans toutefois toucher le livre avec la paume de sa main, ce qui lui a fait écrire: *“Les satanistes ne touchent jamais la Bible. Ces gens sont malades et ils ne se gênent pas sous nos yeux.”* À Douglasville, un autre explique que, désormais, les médias vont “apporter des réserves d'adrénochrome”, du nom de ce composant chimique que les élites extraient du sang des enfants qu'ils exploitent avant de se l'injecter pour gagner en tonus. “WWGIWGA”, conclut une abonnée de Bethléem, soit “Where We Go One, We Go All”, “Là où quelqu'un va, tout le monde va”, le cri de ralliement des QAnon. Quand ils ne sont pas vissés derrière leur clavier, on retrouve ces sympathisants de la cause “Q” noyés

parmi les foules de manifestations où fleurissent les bannières “Save the Children” et où l'on dénonce encore et encore le supposé trafic d'êtres humains mené par les “élites” démocrates du pays. L'été dernier, un rassemblement de ce genre s'est tenu sur le parking attendant à la rédaction du *Chatsworth Times*, un quotidien des environs, dont les bureaux voisinent avec une réserve de bottes de foin. Lorsque le rédacteur en chef, Jimmy Espy, a ouvert son calepin, la première personne dont il a voulu recueillir le témoignage lui a annoncé tout de go que la police s'apprêtait à arrêter Hillary Clinton pour des faits de pédophilie. *“Je lui ai répondu que c'était faux, et la femme m'a regardé comme si j'étais fou. C'était, en direct et en chair et en os, le signe de l'influence de QAnon.”*

LES ADORATEURS DE SATAN

Héritière d'une affaire prospère dans le bâtiment, propriétaire d'un club de fitness et habituée des raouts conservateurs endimanchés d'Atlanta, c'est peu dire que Marjorie Taylor Greene n'avait, au départ, pas grand-chose à voir avec le 14^e district de Géorgie. Après s'être fait remarquer dans un rôle de chroniqueuse à droite toute sur les réseaux sociaux, la businesswoman s'apprêtait à se présenter non loin de chez elle aux élections du Congrès lorsque l'élue républicain du 14^e annonça, contre toute attente, qu'il ne se représenterait pas.

D'OÙ VIENT LE NOM QANON?

Il est tiré du pseudo de "Q Clearance Patriot" (la lettre "Q" désigne l'habilitation à consulter des documents top secret dans les cercles du renseignement américain), à l'origine des "drops" sur les forums 4chan et 8chan.

Les drops désignent, eux, les messages cryptés de Q, souvent postés sous forme de questions et de "poésies HTML". Quant à la contraction "anon", sur ces forums, elle désigne quelqu'un qui poste de manière anonyme en le revendiquant, un peu à la manière des membres du mouvement Anonymous.

QUEL MESSAGE PORTENT LES QANON?

Les QAnon sont convaincus de l'existence d'un complot fomenté par un "État profond" pédophile et sataniste, impliquant des démocrates gravitant autour de la famille Clinton. Ils croient que Trump mène, en coulisses, une guerre contre ce "Deep State", qui aurait aussi infiltré les médias, ou encore Hollywood. D'après eux, Q, l'auteur anonyme des messages ayant "révélé" le complot en question, sait tout du plan ourdi par l'administration Trump pour débarrasser les États-Unis de cette conspiration, mais ne peut pas tout dire maintenant. Ses fans s'échinent ensuite à suivre ces messages, comme une traînée de cailloux, pour trouver la "vérité". En définitive, les drops servent de squelette à l'histoire, mais ce sont les anonymes, aussi appelés "soldats digitaux", qui lui donnent corps et développent des théories à coups de posts, de podcasts et de vidéos. Selon eux, la fin de l'État profond serait imminente – depuis plus de trois ans, en vérité –, et leur rôle est à la fois de répandre la bonne parole et de tout donner pour faire advenir le "monde d'après". D'où l'invasion du Capitole.

QUAND EST-CE QUE ÇA A ÉTÉ CRÉÉ?

Le premier drop a vu le jour en octobre 2017 sur 4chan, où une activité, le LARPing (pour *live action role-playing game*), consiste à se faire passer pour une personnalité en train de révéler des informations top secret. À l'époque, la pratique est monnaie courante, et si le sous-texte de ces posts ramène souvent vers le complotisme et l'antisémitisme, le LARPing n'est alors qu'un jeu. Sauf dans le cas de QAnon: trois théoriciens du complot et youtubeurs décident de prendre la balle au bond et de créer des vidéos et une communauté Reddit autour de la question. La mayonnaise prend.

QUI EST Q?

La réponse rapide: on ne sait pas.

Mais plusieurs théories existent.

La première mène à Ron et James Watkins, un père et un fils américains basés aux Philippines qui gèrent le forum 8chan, entre autres sites pornographiques et poubelles du Web. Ils sont suspectés car, outre leur soutien affiché à Donald Trump et aux thèses de Q sur les réseaux sociaux, ils ont surtout accès à tous les comptes utilisés pour poster sur le forum.

La deuxième théorie vise un ingénieur informatique sud-africain, Paul Furber, à l'époque modérateur du forum 4chan, où Q a posté ses premiers messages. Furber s'est aussi vanté, un moment, de pouvoir consulter les messages de Q à l'avance et montrait une capacité toute particulière pour interpréter ses messages. Fredrick Brennan, fondateur de 8chan, expliquait ainsi au podcast américain *Reply All*: "Je crois que Furber est certainement Q. Le premier Q." Ce qui nous amène à la troisième et dernière théorie: que Furber était le premier Q, et que le compte est ensuite devenu la propriété des Watkins, Q ayant décidé de migrer de 4chan à 8chan pour couper l'herbe sous le pied aux imitateurs puisque sur 8chan, il est possible d'authentifier le propriétaire des posts.

COMBIEN ILS PÈSENT?

Difficile à dire. Un sondage montrait, en septembre, que 47% des Américains avaient déjà entendu parler de QAnon, alors qu'ils n'étaient que 23% en mars. Un autre, publié fin décembre et mené par la radio publique NPR et l'institut Ipsos, indiquait lui que 17% des Américains pensaient que des élites "dévouées à Satan entretiennent un réseau pédophile et tentent de contrôler la politique et les médias", tandis que 37% ne se prononçaient pas. Mi-janvier, Twitter a supprimé 70 000 comptes liés à la mouvance. Des groupes Facebook, fermés tout au long de l'année dernière, comptaient plusieurs millions de fans à travers le monde. En France, la boucle Telegram la plus suivie, "Dis Sept", compte 12 650 personnes, alors que les vidéos de certaines chaînes YouTube francophones peuvent atteindre les 200 000 vues, sans compter celles de la plus permissive plateforme Odysee, très utilisée par la communauté Q en France afin d'éviter la "censure". ● ANTHONY MANSUY





Le pasteur Will Allen.



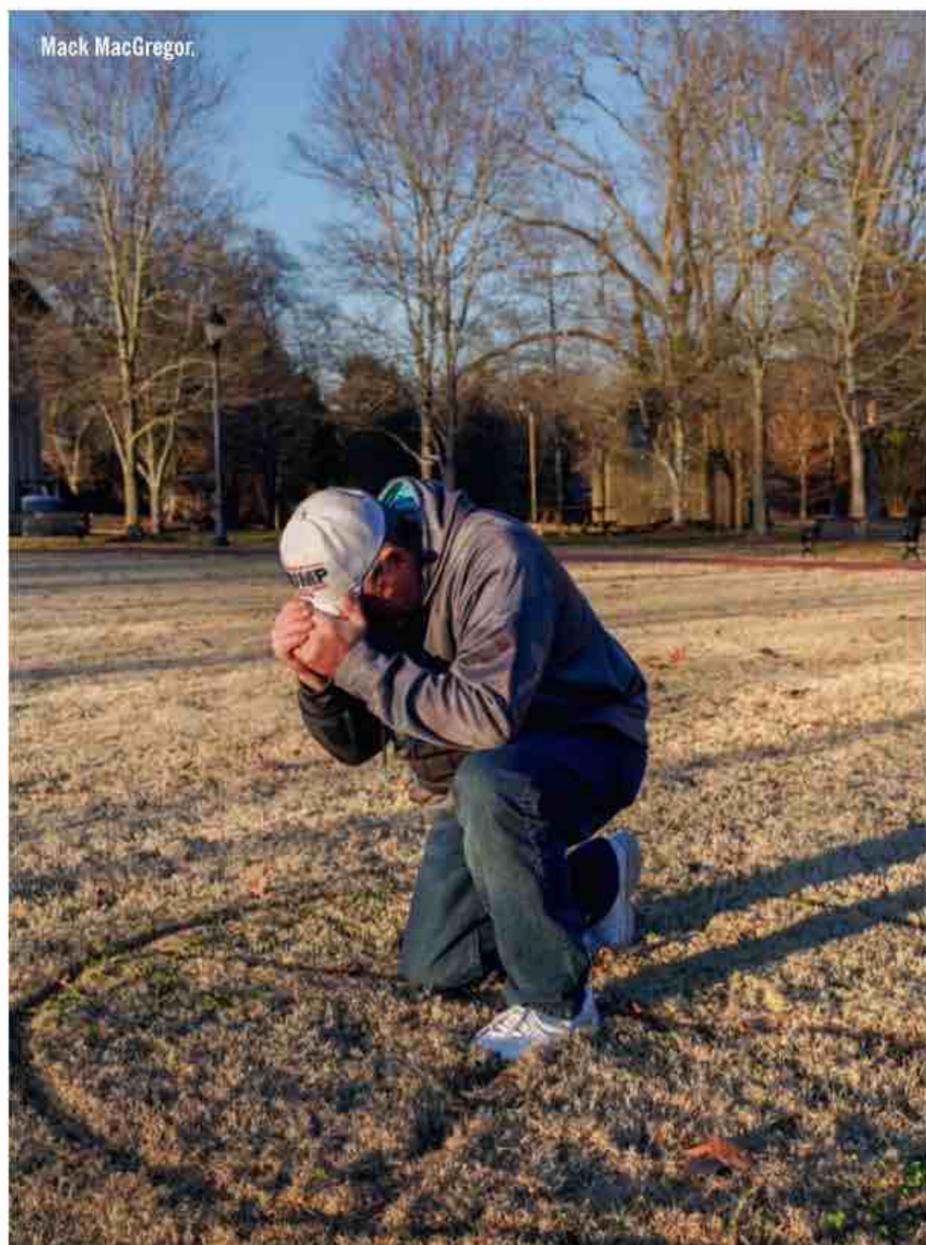
La fille de la ville sauta alors sur l'occasion: faire campagne là-haut, chez les fadas de Trump, c'était la garantie d'être élue. *"Du jour au lendemain, on a vu cette femme débarquer de nulle part, avec un énorme camion et des millions de dollars à dépenser, se souvient Jimmy Espy. On lui aurait donné une carte routière qu'elle n'aurait pas su où elle était, mais ce n'était pas grave. C'est une politique née: elle a su dire aux gens ce qu'ils voulaient entendre."* De Chatsworth à Rome en passant par Dalton, la vallée de Catoosa, celle de Chickamauga et tous ces autres endroits où flotte encore le drapeau confédéré, Marjorie Taylor Greene a servi à tort et à travers la liturgie trumpienne du *no more bullshit*. On l'a vue équipée d'un fusil d'assaut, on l'a écoutée promettre le pire aux *"socialistes qui veulent détruire notre pays"*, on l'a entendue louer les *"chrétiens conservateurs forts"*. On a lu, aussi, sur sa page Facebook, de longs et obscurs commentaires datant de 2017 dans lesquels Taylor Greene se plaît à embrasser la théorie QAnon et à complimenter le fameux Q, théoricien

anonyme du mouvement et pourfendeur d'une hiérarchie démocrate ramenée à une clique de pédophiles satanistes. *"Il aime son pays (...). C'est un patriote qui est sur la même ligne que nous."* Elle-même n'a pas hésité à dénoncer dans des vidéos la *"cabale mondiale de pédophiles adoreurs de Satan"*, *"l'agenda des élites"* ni à laisser entendre que le pouvoir, aux États-Unis, serait confisqué par un petit nombre de gens de gauche: le fameux *deep state*, cet *"État profond"* battu en brèche à longueur de forums par les QAnon. *"Bien sûr que le deep state existe, souffle Randy Smith, industriel local et figure du paysage républicain, qui a pris la parole lors d'un meeting de campagne de la candidate. On parle d'un système entier de gens qui ont toujours été là. C'est ce que l'on appelle 'le marais'. Et Joe Biden en est l'incarnation."* Il y a du dégoût dans sa voix, quelque chose de nerveux qui dit l'envie de tout purger au Kärcher. *"Ces types-là doivent être tenus pour responsables de ce qu'ils font, lui fait écho Bill McNaney. Qu'on les vire."* Pour autant, les deux compères conservateurs ne se réclament pas de la

philosophie QAnon. Ils n'en sont pas non plus très familiers. Le fameux *"Clinton Body Count"* et cette histoire d'assassinats d'employés démocrates supposément orchestrés par Hillary Clinton? Jamais entendu parler. L'épisode du *"Pizzagate"*, ce fait divers qui vit un homme de Caroline du Nord se rendre en 2016 dans une pizzeria de Washington avec un fusil d'assaut parce qu'il était persuadé que l'endroit abritait le quartier général d'un réseau de trafiquants d'enfants démocrates? Non plus. *"On ne comprend rien à tout ça, à QAnon, disent en chœur Bill McNaney et Randy Smith. Mais rien ne nous dérange. On est dans un pays libre. Les gens disent ce qu'ils veulent."*

"TU VAS MOURIR POUR ÇA"

Au volant de son Chevrolet, le dénommé Mack MacGregor sillonne la région et participe à chaque manifestation *"Save the Children"* que répertorie le bottin des événements locaux, comme d'autres vont de foire en foire. Ce vétéran de l'armée, aujourd'hui contremaître à l'usine, brûle de tout son corps pour



"LES PÉDOPHILES COMME BIDEN, IL FAUT LES PENDRE. POUR BATTRE LE DIABLE, IL FAUT DEVENIR LE DIABLE"

MACK MACGREGOR, VÉTÉRAN DE L'ARMÉE

ces moments qu'il vit à la manière d'une croisade. "Quand j'ai été démobilisé, que je suis rentré de l'armée, je pensais que je pourrais enfin me reposer, et je me suis rendu compte que les enfants étaient des victimes, dit-il. Il fallait que je fasse quelque chose." Il met au jour les méandres d'une conspiration comme seul le logiciel QAnon sait les tisser: l'administration locale toucherait le jackpot des subventions en plaçant le plus d'enfants possible dans des familles d'accueil, dans d'autres États et même à l'étranger, avec la complicité des juges et des procureurs. "Tout le monde est pourri par l'argent. Tout le monde. Mais je ne peux pas tout dévoiler encore", rumine-t-il. Et puis là, sous la pergola d'un parc à LaFayette, Géorgie, où il n'y a personne

toutes ces saletés sur son ordinateur, et il est encore libre. Je ne peux pas y croire, j'en pleure." Contrairement à Bill McNaney et Randy Smith, Mack MacGregor croit de toutes ses forces au récit du Pizzagate. D'après lui, "des choses horribles" se sont forcément passées dans l'arrière-salle de ce fichu restaurant. S'il adhère aux principaux complots dénoncés par le mouvement, l'ancien soldat n'achète pourtant pas tout QAnon en bloc. "Je ne crois pas à ce Q machin, comme je trouve que le 'Q Shaman' était une blague", balaye-t-il en référence à l'homme en peau de bête qui mena la récente invasion du Capitole au nom, entre autres, de l'idéal QAnon. Un folklore inutile, à ses yeux. Avec son pistolet à la ceinture et ses autocollants qui trahissent, sur sa voiture,

à part lui, l'homme finit tout de même par livrer l'un de ses terribles secrets: "Vous savez quoi? Le fils de Joe Biden, Hunter, c'est le plus grand de tous les pédophiles. Il a

son affiliation à la milice d'extrême droite des Three Percenters, il réclame des actes plus francs, et plus violents encore: "Ceux qui s'en prennent aux enfants doivent en subir les conséquences. Les pédophiles comme Biden, il faut les pendre. Pour battre le diable, il faut devenir le diable." Dans un clin d'œil, Mack MacGregor dit que ces jours-ci, il lit des choses à propos de la bataille d'Athens, dans l'État du Tennessee. L'histoire vraie de militaires qui, à leur retour de la guerre en 1946, s'en prirent, armes à la main, au shérif et à des élus de leur ville parce qu'ils étaient corrompus.

La violence et l'agressivité du camp anti-démocrates sont en tout cas devenues ici de plus en plus palpables. À Rome, lors de la campagne pour les élections au Congrès, les quelques rassemblements de militants démocrates brandissant fébrilement des pancartes aux feux rouges ont tous été perturbés par l'arrivée soudaine, de l'autre côté de la voie, d'une meute d'hommes venus pour en découdre. "Ils nous insultaient et nous crachaient dessus, raconte le responsable

SUR LA PISTE

Wu

Ming

Et si la folie QAnon
avait vraiment
commencé non pas
en 2017 sur d'obscurs
forums américains,
mais plus de 20 ans
plus tôt, sur la scène
littéraire d'avant-garde,
en Italie?

*

L'écrit transalpin Roberto Bui, plus connu sous le pseudonyme "Wu Ming 1" et membre du collectif littéraire italien du même nom, n'a jamais oublié le jour où il a découvert le phénomène QAnon. C'était il y a deux ans, après avoir reçu un mail d'un ami, qui évoquait d'"étranges coïncidences" avec son œuvre littéraire. "Je n'en avais jamais entendu parler, remet-il aujourd'hui. J'ai donc fait quelques recherches."

Il n'a pas été déçu.

Effectivement, le mouvement américain semble avoir pioché de nombreuses références dans *Q (L'Œil de Carafa, en français)*, un roman historique de 700 pages publié en 1999 par le groupe Wu Ming. En mandarin, l'expression signifie "sans nom" ou "cinq personnes", pour les cinq auteurs qui se cachent derrière ce pseudonyme, au motif de refuser la sacralisation de la figure de l'écrivain. *Q*, traduit en quatorze langues et vendu à plus de 400 000 exemplaires, se déroule dans l'Europe centrale du XVI^e siècle, au cœur de la réforme protestante. Il y est notamment question d'un informateur mystérieux surnommé "Q", prétendant avoir accès à des secrets d'État, et d'une communauté d'adeptes interprétant ses messages énigmatiques. "Mes compagnons et moi-même pensons que le 'Q' né sur 4Chan et auteur des premiers messages QAnon a sans doute lu notre roman, parce que les éléments de récit de la théorie QAnon présentent beaucoup de similitudes avec la structure narrative du livre, pose l'écrivain, ajoutant que *Jim Watkins, du forum 8chan, qui se cacheraït selon certains derrière Q, a cité Qohelet, le nom de plume du personnage Q, dans des vidéos.*"

Autre concordance troublante: l'idée d'une conspiration "pédosataniste" chère aux QAnon. Si le roman *Q* ne l'aborde pas en tant que tel, le sujet a été, dans les années 90, au centre d'"actions" menées par ses auteurs dans la Botte. À l'époque, les Wu Ming ne s'appelaient pas encore comme ça, mais ils étaient déjà membres d'un autre collectif, le Luther Blissett Project, qui tirait son nom d'une éphémère star du foot anglaise, et était essentiellement formé de jeunes issus des combats estudiantins, avec un goût particulier pour le situationnisme. Le collectif se spécialise alors dans les canulars. Il fait notamment courir la rumeur d'un prétendu rite satanique à base de messes noires qui se développerait en Italie. Appâtées par de faux communiqués, les rédactions tombent dans le piège. "Plus tard, quand notre roman *Q* a été publié en anglais, plusieurs articles ont parlé du parcours du collectif, de ses canulars et de sa guérilla contre la prétendue panique 'pédosataniste', explique Roberto Bui. Le premier *Q* a sans doute lu ces articles. Ou peut-être qu'il sait lire l'italien."

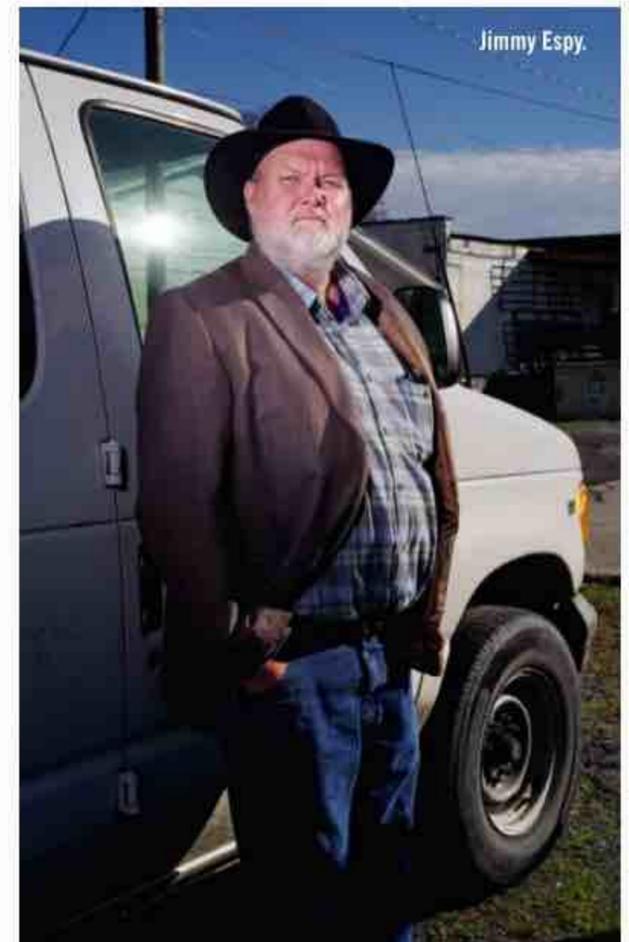
TOUT EST À TOUS

Roberto Bui, qui a, depuis 2018, longuement exploré la nébuleuse QAnon et s'apprête à publier, en mars, un livre-enquête sur le sujet en Italie (*La Q di qomplotto*, "Le Q du

complot"), n'exclut pas non plus que le Q de QAnon se soit inspiré du *modus operandi* mis au point par le collectif: à savoir le canular. "Cela a peut-être commencé sur les forums par une blague, qui aurait été prise au sérieux et récupérée par des gens réactionnaires, les trumpistes..." Ironie de l'histoire, c'est de l'autre côté de l'échiquier politique, à l'extrême gauche, que le roman *Q* s'est pourtant d'abord fait connaître, à sa sortie. Les soulèvements paysans et les révoltes populaires qu'il met en scène font alors écho à l'essor du courant altermondialiste. Lors des émeutes de Seattle contre la tenue du sommet de l'OMC en novembre 1999, les manifestants scandent l'expression "*Omnia sunt communia*" ("Tout est à tous"), prononcée dans le livre par un des chefs de la révolte paysanne. D'autres slogans faisant référence à l'ouvrage apparaissent au moment des protestations anti-G8 à Gênes, en 2001, auxquelles d'ailleurs le collectif prend part. Depuis, Wu Ming a produit d'autres romans à succès, avec à chaque fois la même formule: des romans historiques collectifs, choraux, où le récit n'est pas écrit par les vainqueurs, mais par les vaincus. *Manitwana* raconte ainsi la lutte des Mohawks pour la survie de leur tribu durant la guerre d'indépendance des États-Unis; *54* met en scène des personnages vaincus par l'histoire pendant l'année 1954; quant au dernier, *L'armata dei sonnambuli* (non traduit), il se focalise, lui, sur le rôle des femmes pendant la Révolution française. Pourtant, les membres de Wu Ming n'ont plus fait de politique après Gênes, en 2001. Écœurés par la tournure violente des événements, ils avaient décidé de mettre un terme à leur activisme. Roberto Bui avait alors eu cette phrase: "On écrit des romans, pas des tracts." ● MARGHERITA NASI



Le Walker County Confederate Monument,
à la Chattooga Academy, à LaFayette.



Jimmy Espy.

LE CANDIDAT DU PARTI DÉMOCRATE, LE DÉBUTANT KEVIN VAN AUSDAL, A ÉTÉ MITRAILLÉ DE MENACES DE MORT EN LIGNE DÈS SES PREMIERS PAS

démocrate Daniel Eason. *Je n'ai jamais vu tant de haine. À chaque fois, nous avons dû appeler la police.* Le candidat du parti de l'âne, le débutant Kevin Van Ausdal, a quant à lui été mitraillé de menaces de mort en ligne dès ses premiers pas. On lui a écrit: "Tu vas mourir pour ça", ou encore: "Fais bien attention à toi." Résultat: au bout d'un petit mois de campagne seulement, Kevin Van Ausdal a abandonné la course et filé se mettre au vert chez ses parents, à des milliers de kilomètres de là. Plus récemment, un commerçant en vue de Cartersville, dans la région, a posté en ligne une vidéo le montrant en train de tirer à balles réelles sur des pancartes Biden/Harris, tout en se demandant si ces derniers n'allaient pas légaliser la prostitution. Peut-être plus significatif encore, le conflit physique semble désormais faire partie du quotidien, dans ce qu'il a de plus routinier. Ainsi, alors que l'on discute de Marjorie Taylor Greene dans un café de Rome, un homme se met à prendre des photos de la scène. Puis il lance à la volée "Vous n'aimez pas Marjorie?" et envoie valdinguer une chaise devant lui, prêt à la

bagarre. "QAnon est un facteur terrible de violence. Il y a cette idée que les démocrates sont des gens répugnants, moralement faibles, qu'il faut à tout prix combattre, examine la démocrate Ruth Demeter. En relayant ces discours, Marjorie Taylor Greene ajoute de l'huile sur le feu. Avec tout son bruit, elle envenime les choses."

Tout en conduisant, le vétéran Mack MacGregor explique qu'il ambitionne de se présenter en 2022 à l'élection au poste de lieutenant-gouverneur. Déjà, il imagine en Marjorie Taylor Greene une "parfaite alliée". Mais pourra-t-il encore capitaliser sur les idées complotistes l'an prochain? Depuis l'arrivée de Joe Biden à la Maison-Blanche, les réseaux QAnon ne savent plus trop à quoi se vouer. Ils croyaient dur comme fer à la victoire finale de Donald Trump contre les forces du mal à l'occasion de ce que leur mythologie d'Internet avait baptisé "la tempête", mais rien ne s'est passé comme prévu. Dans un post qui a fait grand bruit, le dénommé Ron Watkins, ancien administrateur du forum 8chan et que beaucoup soupçonnent d'être le

fameux Q, a même appelé ses partisans à rendre les armes: "Nous avons tout donné. Désormais, nous devons reprendre le cours de nos vies tout en gardant la tête haute." Même Marjorie Taylor Greene a pris soin d'effacer soigneusement ses posts Facebook qui pourraient la lier d'une manière ou d'une autre à QAnon. D'ailleurs, elle avait commencé à se couvrir dès l'été, en déclarant à Fox News: "J'étais comme n'importe lequel de ces millions d'Américains qui ont commencé à chercher des informations alternatives. Je me suis renseignée sur Q, j'ai publié des choses dessus, j'en ai parlé. Mais dès que j'ai vu qu'il y avait là des informations fausses, j'ai décidé de prendre une autre direction." Selon Jimmy Espy, le rédacteur en chef du *Chatsworth Times*, les idées QAnon finiront par mourir, dans le 14^e district comme ailleurs dans le pays. "QAnon, c'est un produit des réseaux sociaux, et ça partira très vite." En revanche, prévient-il, "ce qui va rester localement, c'est la haine pour les démocrates de Washington. Les gens du Sud ne supportent pas qu'on les prenne pour des ploucs, avec leurs pick-up et leurs armes. Ils se sentent humiliés". La clope au bec, le vieux journaliste sort alors sur la terrasse de son bureau et, regardant la fumée qui sort de derrière la voie de chemin de fer, il philosophe sur les deux Amériques qui se font face: "Quand je suis né, on parlait de ça, et quand je mourrai, on parlera encore de ça. Ici, rien ne change vraiment. C'est le Sud." ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR RM

"TRAITER LES COMPLICITÉS D'IMBÉCILES

NE NOUS MÈNERA NULLE PART"





Ethan Zuckerman, professeur à l'université du Massachusetts, est l'ancien directeur du MIT Center for Civic Media. C'est l'un des plus grands spécialistes mondiaux des réseaux sociaux, et plus largement de la manière dont Internet transforme la société. Ce qui l'a amené à étudier en profondeur QAnon, et ce, depuis les débuts.

PROPOS RECUEILLIS PAR ANTHONY MANSUY

X X X

Maintenant que Donald Trump n'est plus au pouvoir, doit-on s'attendre à une disparition du mouvement QAnon? Le mouvement a perduré malgré la défaite de Trump en novembre, et malgré le fait que 'Q' sorte de moins en moins d'informations. Il ne faut pas oublier que la plupart des gens qui étudient Q de près savent que c'était, au départ, une blague ou un jeu. C'est ce qu'on appelle le 'LARPing', qui consiste, sur des forums comme 4chan, à prétendre que vous êtes par exemple un agent secret (*voir encadré*). Si ça a si bien marché, c'est que Q a joué dès le départ sur tous les fantasmes de la droite américaine, à savoir l'idée que les démocrates n'ont pas juste tort politiquement, mais qu'ils incarnent le mal. Dans le scénario QAnon, ils sont satanistes, ou pédophiles, ou les deux. Donc, pourquoi est-ce que Q perdure? D'abord, ça a toujours été un processus ouvert, assez vague pour qu'on puisse y greffer différents événements ou préoccupations. Aujourd'hui, les sympathisants de QAnon ne croient pas tous que les démocrates sont satanistes ou pédophiles; certains s'intéressent surtout à 'l'État profond', d'autres au fait que le Covid-19 serait, selon eux, engendré par la 5G. Beaucoup de gens intéressés par le 'bien-être' ont aussi fait la bascule. Dans ce cas précis, on a observé une porosité entre les anti-vaccin et les blogueurs 'bien-être'. Lorsque le Covid est devenu un sujet politique, ces gens, qui rejettent souvent les traitements médicamenteux, se sont mis à remettre en question les sciences de manière plus large. C'est ainsi que QAnon regroupe désormais de nombreuses théories du complot majeures et c'est pourquoi je ne le vois pas s'arrêter à court

terme. Je pense même que Q a un pouvoir de séduction plus grand aujourd'hui, qui devrait se transformer en scénario d'oppression: l'État profond a gagné, Trump est en exil, il va renaître et revenir pour purifier la nation. Avec le temps, j'ai compris quelque chose: le cœur même de QAnon, ce n'est pas l'excitation de voir un agent secret révéler des informations sensibles ni même l'idée que Trump serait le sauveur de l'humanité, mais celle que le concept même de gouvernement est une entreprise criminelle et que seule la révélation de ces secrets nous permettra d'obtenir réparation.

En quoi cette théorie du complot est-elle différente des précédentes, et plus efficace?

Elle est participative. Les gens ont aussi envie de contribuer, ils ont besoin de se sentir utiles, et c'est peut-être le vecteur d'attraction le plus puissant. QAnon est un véritable mouvement de gens qui croient qu'ils vont faire advenir un monde meilleur. Et ça, ils ne le trouvent plus dans la politique aujourd'hui, un domaine dont ils se sentent exclus. En outre, l'écosystème médiatique actuel permet de monétiser son public, avec les podcasts, les chaînes YouTube... On peut plus facilement devenir son propre média et donner aux gens ce qu'ils attendent.

Ça peut aussi avoir des conséquences dans 'la vraie vie'.

Il y a une anecdote que j'aime bien, ou qui en tout cas montre où ça peut mener: il y a un ou deux ans, l'ancien directeur du FBI, James Comey, viré par Trump avec pertes et fracas en 2017, a décidé de participer à un hashtag sur Twitter, #FiveJobsIvehad ('Cinq boulots que j'ai occupés', *ndlr*). C'était une manière

pour des personnalités de montrer que, elles aussi, étaient proches des gens. Comey liste donc cinq boulots qu'il a effectués, comme caissier dans un supermarché, chimiste, professeur et, donc, directeur du FBI. Les gens de Q se sont mis à analyser le tweet, et selon eux, #FiveJobsIvehad voulait en fait dire #FiveJihad. Ils ont ensuite pris les premières lettres de chaque poste occupé par Comey, ce qui donnait 'GVCSF'. Lorsque vous le cherchez sur Google, vous tombez sur la Grass Valley Charter School, une école en Californie qui, quelques jours plus tard, organisait son gala annuel de levée de fonds. Cela a suffi pour que des gens de QAnon appellent les responsables de l'établissement afin de les prévenir d'une attaque imminente. L'école a décidé d'annuler l'événement, non par peur d'une attaque, mais parce qu'elle craignait la présence de membres de QAnon, qui se seraient inévitablement pointés pour la 'protéger'. Ce phénomène a un nom: 'l'apophénie'. C'est la tendance à faire le lien entre différentes bribes d'informations. Notre créativité vient de ce phénomène, mais à l'excès, cela peut se révéler dangereux. On entend souvent que les conspirationnistes sont fous ou malades, mais je n'y crois pas vraiment. Selon moi, ils ont surtout une tendance à chercher de l'ordre là où il n'y en a pas. Ils prennent des informations çà et là, émises par une société désordonnée, font des liens entre elles, créent une histoire et vous disent: *'Non, non, non, il y a un sens derrière tout ça, et si vous m'écoutez assez longtemps, vous le verrez, vous aussi.'* Ce genre de discours séduit surtout les gens qui n'acceptent pas le hasard du cours des choses, de l'évolution de l'univers.

Il y a justement un aspect quasi 'religieux' dans la manière dont la théorie s'est construite. Si vous dites à ces gens: *'Mais regardez, la tempête n'arrive pas, Trump a quitté la Maison-Blanche'*, ils vous répondront simplement: *'Faites confiance au plan.'* Ce qui ressemble assez, effectivement, à *'Remettez-vous-en à Dieu'*. Il n'y a aucune base factuelle sur laquelle discuter, à ce niveau-là. C'est ce qu'on appelle, en sociologie, l'épistémologie fermée, une expression qui décrit la manière dont certains groupes sociaux n'acceptent que certaines

"Q EST UN VÉRITABLE MOUVEMENT DE GENS

POLITIQUE, UN DOMAINE DONT ILS SE SENTENT EXCLUS"



ET ÇA, ILS NE LE TROUVENT PLUS DANS LA

QUI CROIENT QU'ILS VONT FAIRE ADVENIR UN MONDE MEILLEUR.

sources d'information, et pas les autres, dans leurs débats internes. Tenter de raisonner quelqu'un de très religieux avec des arguments scientifiques ne sert à rien. Il en va de même en ce qui concerne QAnon, qui s'organise autour d'une méfiance sévère envers les médias 'mainstream' et n'absorbe que les informations de certaines chaînes et sites alternatifs. L'autre rapprochement que l'on peut faire avec la religion est plus historique. La religion a été le moteur et la justification première de la plupart des conflits, et je crois que c'est le monde

vers lequel nous retournons. Bientôt, il deviendra impossible de tenir une conversation avec certaines personnes, car ce qui est réel pour elles ne le sera pas pour d'autres.

Vous avez une expression pour qualifier ce moment dans lequel nous sommes: 'the unreal'. Pouvez-vous expliquer? *Unreal*, ça veut dire qu'on débat sur la nature même de la réalité, pas sur différentes interprétations d'une réalité communément admise. Dans une année électorale normale, on aurait vu à la télé

des démocrates dire: *'Biden a gagné car il y a eu une participation très élevée'*, et des républicains déclarer: *'Notre parti a perdu à cause de la crise du coronavirus.'* Ce n'est pas ce qu'on observe aujourd'hui, où l'on entend plutôt des discours du type: *'Ma réalité est plus réelle que la tienne.'* J'ai peur qu'on ait du mal à s'en sortir, car cette rhétorique donne un sentiment de pouvoir à des gens qui, dans d'autres sphères de leur vie, n'en ont pas vraiment. Et tant qu'on aura des politiques qui, à la télévision, diront qu'il existe plusieurs réalités, les médias ne pourront pas régler le problème.

La grande question, c'est: comment en sommes-nous arrivés là? Il y a toujours eu des théories du complot. Les gens ont toujours trouvé le moyen de se laisser embrigader dans des cycles de désinformation. Ce qui est unique dans notre écosystème médiatique actuel, c'est qu'on peut s'enfermer soi-même, et très vite, dans un cocon informationnel où notre version de la réalité se voit confortée par des signaux qui viennent de tous les côtés. Nous avons une tendance naturelle à la triangulation, c'est-à-dire que nous prenons le temps d'étudier différents points de vue pour nous assurer que nous avons raison. Sauf qu'aujourd'hui, ce qui a changé, c'est qu'il y a Google, des sites d'info, des forums, des podcasts qui, tous, vendent la même version de la réalité. Ça commence souvent de la manière suivante: une personne tombe sur une affirmation délirante, et elle se dit: *'Attends, attends, je dois faire mes recherches.'* Elle va sur Google et tape des phrases ou des mots-clés bien précis. Le problème, c'est que ceux-ci ont été depuis longtemps capturés par les complotistes, car ils sont les seuls à s'intéresser à ces problématiques sur le Web et ils inondent la zone de contenu. À force de recherches, vous tombez sur toujours plus de gens qui disent la même chose, sur YouTube, puis sur Newsmax, puis vous faites de nouvelles recherches sur Google, et ainsi de suite. Là, il se passe deux trucs. Un: vous avez de bonnes chances d'être converti(e). Et deux: vous pourrez dire: *'J'ai fait mes propres recherches!'* Autrefois, il fallait tomber sur la 'bonne' librairie et sur le 'bon' bouquin pour se laisser avoir. Aujourd'hui, vous pouvez vivre dans la librairie, sans même le savoir.

Certains membres de QAnon admettent passer plusieurs dizaines d'heures par semaine sur des fils de discussion, des forums, YouTube, à traquer les secrets de l'État profond. Pourquoi, d'après vous, ne passent-ils pas ce temps à enquêter sur des problèmes concrets, comme l'évasion fiscale, les rouages du système financier ou du commerce international? Parce qu'il n'y a rien d'excitant là-dedans! Au fond, vous allez découvrir quoi? Que les gens sont cupides, et c'est bien moins trépidant que de débusquer des pédophiles ou des satanistes sur le point d'asservir le monde entier. La question d'après, c'est: pourquoi les gens ne canalisent-ils pas leur défiance au profit de théories critiques légitimes, ou traditionnelles, de la société? Pourquoi ne deviennent-ils pas de vrais journalistes d'investigation? Ça demanderait de développer des techniques, et surtout d'adopter une posture véritablement sceptique, car il faut être capable de se remettre en question en permanence. On reconnaît un bon journaliste au fait que, quand il voit qu'il n'y a rien ou que les preuves ne tiennent pas, il sait laisser tomber une enquête.

Dans un article pour une revue du MIT, vous faisiez le lien entre la rhétorique de QAnon et les campagnes menées par les grandes entreprises du tabac, notamment la manière dont elles ont su semer le doute dans la population. Que vouliez-vous dire par là? Voilà encore un terme barbare issu des sciences sociales: l'agnotologie. C'est la science de l'ignorance, ou l'étude du doute. Et la théorie derrière, c'est qu'il est possible de transformer le doute en arme de dissuasion, car il est très utile pour paralyser une population. Ce que les compagnies pétrolières ou les géants du tabac ont bien compris, c'est qu'en laissant planer la confusion sur la nocivité de leurs produits, elles pourraient continuer comme si de rien n'était. Elles ont financé des études remettant en cause les conclusions de nombreux scientifiques indépendants, et ont dit: *'Vous voyez, il y a un désaccord.'* Il est ainsi possible de fabriquer le doute dans la société, pour ralentir les régulations, notamment sur des sujets comme le réchauffement climatique. C'est une grande force d'inertie. C'est exactement ce que Trump a fait après l'élection de novembre,

en avançant l'idée qu'elle était frauduleuse. Ça lui a permis d'aller jusqu'à encourager une manifestation devant le Capitole. Et on a vu ce que ça a donné.

N'y a-t-il pas, en miroir à QAnon, des 'élites libérales' qui, elles aussi, croient à des théories du complot? Il y a notamment eu le Russiagate, ou Cambridge Analytica, pour lesquels aucune preuve de collusion entre Poutine, le Brexit et Trump n'a pourtant pu être apportée. Le Brexit et l'élection de Trump, en 2016, ont été deux événements inattendus qui ont bouleversé les establishments politiques. Certaines personnes, qui estiment que nos systèmes sociaux, marchés financiers, infrastructures et dynamiques politiques marchent plutôt bien, n'arrivaient tout simplement pas à comprendre comment cela avait pu arriver, elles n'acceptaient pas le fait que les votes pour Trump ou le Brexit puissent exprimer un mécontentement contre ces systèmes. C'est ce qui explique le fait que beaucoup ont accepté sans esprit critique le scandale Cambridge Analytica, basé sur l'idée farfelue qu'une entreprise peut vous manipuler à distance grâce à des publicités Facebook, et permettait également, de manière simpliste, de mettre Bannon, Poutine et Facebook dans le même sac. Beaucoup de gens 'éduqués' y ont vu la seule explication à la montée de ces votes. Cela devrait peut-être nous rendre un peu plus bienveillants envers les gens qui croient en QAnon. En réalité, les théories du complot sont, je crois, le symptôme d'une société dont certains rouages ne fonctionnent plus, et nous devrions les appréhender comme des indicateurs de quelque chose qui cloche. Se battre contre les théories du complot, ce n'est pas inutile, mais c'est s'attaquer aux symptômes de la maladie et non à la maladie elle-même. Traiter les complotistes d'imbéciles, ou de fous, c'est déjà particulièrement inélégant, et surtout, ça ne nous mènera nulle part. C'est justement le moment d'écouter, d'aller tenter de comprendre, d'échanger. Dans le fond, les complotistes, ce sont seulement des gens qui ont envie de comprendre le monde. ● PROPOS RECUEILLIS PAR AM

EN France

"IL FAUT SE RÉVEILLER"

Difficile d'estimer la portée du mouvement QAnon en France, mais une chose semble sûre: son discours complotiste anti-élites séduit. Au point d'inquiéter en haut lieu.

En pleine cérémonie d'investiture du nouveau président américain, Joe Biden, à Washington, ce 20 janvier, l'excitation monte sur les fils de discussion Telegram de la communauté QAnon francophone, comme "Les Soldats Digitaux" (12 000 membres), "Les Pangolins" (1 300 membres), ou "Groupe: Se réveiller – C'est S'informer" (570 membres). Tous attendent que le "plan" se déroule, que Joe Biden soit arrêté par l'armée et que le pouvoir retourne à Donald Trump, censé sauver le monde. "Le jour de gloire est arrivé", sonne un certain Fredux. Cat Adley: "C'est dingue, depuis quelques jours, je vois le chiffre 17 revenir sans arrêt. Un signe?" Précision: la lettre Q est la dix-septième de l'alphabet. Sur le live Twitch de Léonard Sojli, sans doute la figure la plus visible du mouvement Q en français, le compteur de spectateurs monte à 35 000. "Vous vous rendez compte le moment qu'on est en train de vivre? C'est la tour Eiffel de l'histoire du monde!" Hasard (ou pas?), Joe Biden fait son entrée à 17h17. "À chaque pas qu'il fait, t'as l'impression que quelqu'un va lui sauter dessus", s'exclame Raphaël, un acolyte de Sojli. Mais finalement, rien. À 18h, Joe Biden est officiellement président des États-Unis. Sur les fils Telegram, l'ambiance ressemble à une défaite en finale de Coupe du monde. "Quel mauvais film", lance Marti.

Pourquoi une telle frénésie autour de la politique américaine? Pourquoi une théorie impliquant des élus démocrates dont personne n'a jamais entendu parler en

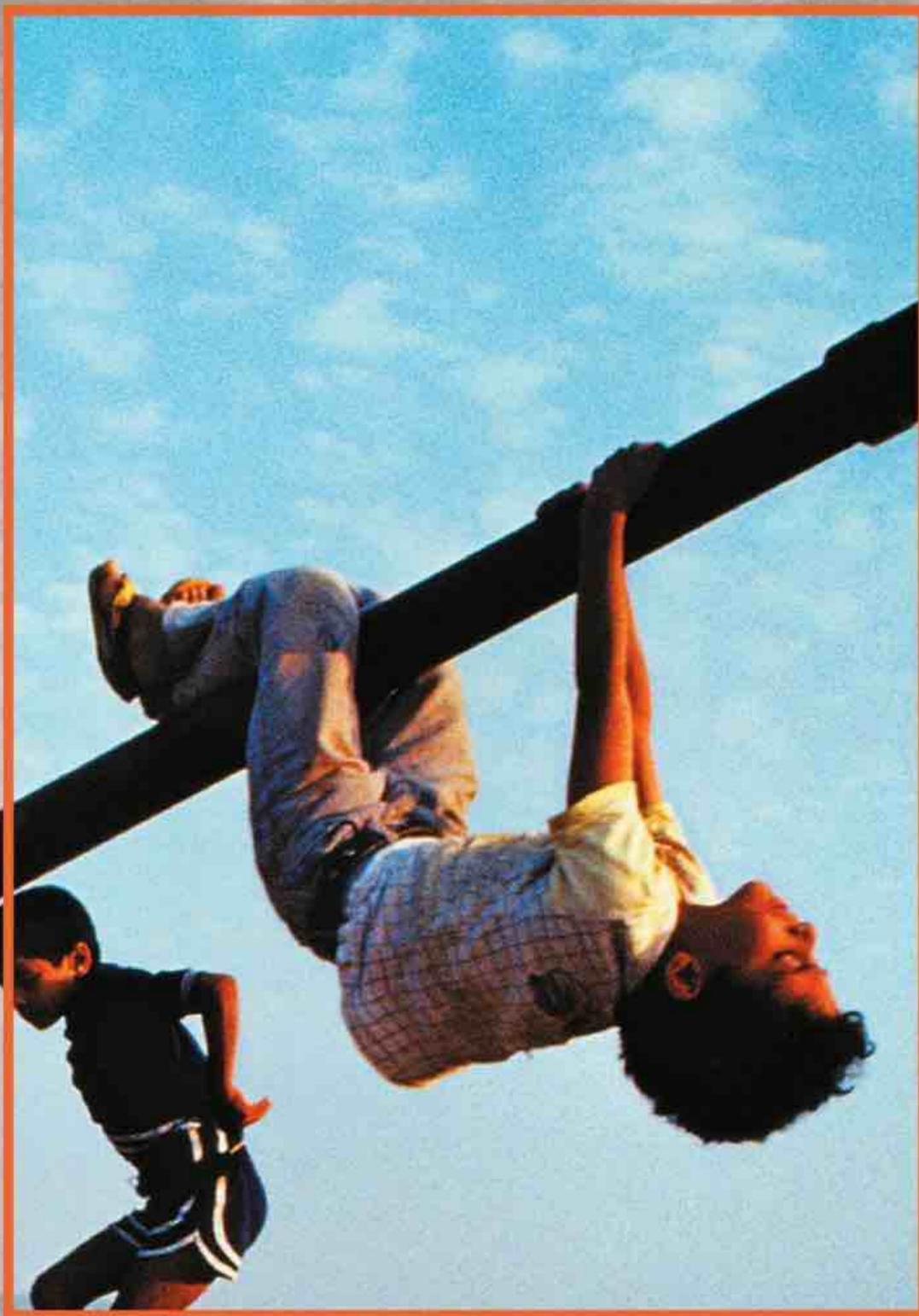
France soulève-t-elle autant d'intérêt ici? "On pense que si le changement se produit aux États-Unis, ça impactera les autres pays", explique Nicolas*, traducteur pour la chaîne YouTube Se réveiller C'est s'informer. Pour autant, l'adhésion aux thèses QAnon semble plus limitée qu'il n'y paraît. Fils de Pangolin, qui affirme dans ses vidéos que l'élection présidentielle américaine a été volée, déclare ainsi "ne pas être lié à QAnon". Christine*, qui gère la chaîne Quantum Leap Traduction, non plus. Ce qui marche, c'est plutôt le sous-texte: les élites nous mentent, sur tout, tout le temps. Peut-être pas un hasard si les demandes d'adhésion aux groupes QAnon et le nombre de vues des vidéos issues de la mouvance sont, en France comme partout ailleurs, montés en flèche à partir du printemps 2020 et du début de la pandémie, qui a fait croître la méfiance des peuples envers leurs dirigeants.

GROUPE DE RÉFLEXION ET MESURES

Dans un pays où le site d'Alain Soral a pu atteindre le million de visiteurs uniques par mois et où les théories du complot autour du 11-Septembre ont pris plus qu'ailleurs (Thierry Meyssan a vendu 250 000 exemplaires de son livre *L'Effroyable Imposture*), le terrain était fertile. Depuis des années, les sondages s'enchaînent, montrant que 28% des 18-24 ans adhèreraient à au moins cinq théories du complot, ou que 40% des Français douteraient de la responsabilité

humaine sur le réchauffement climatique. Le succès du film *Hold-up*, qui a engrangé six millions de vues en quelques semaines, a récemment fini par placer le complotisme au premier plan. Jusqu'à ce que l'assaut du Capitole achève d'inquiéter tout le monde, y compris les politiques. "Il faut se réveiller! Nous devons réarmer nos démocraties pour lutter contre ceux qui veulent les faire tomber", s'alarmait ainsi le délégué général de LREM, Stanislas Guerini, le 18 janvier dernier dans les colonnes du *Monde*. Deux anciens députés de la majorité, Paula Forteza et Matthieu Orphelin, avaient de leur côté annoncé dès le 4 janvier la création d'un groupe de réflexion transdisciplinaire. "Face à cette méfiance qui semble insidieusement tout envahir et se traduit par une montée des complotismes, avouons-le: nous sommes démunis", écrivaient-ils. Que faire alors? Un rapport cordonné par la Miviludes et les services d'enquête de la police et de la gendarmerie sera bientôt remis au gouvernement. Il servira de "cartographie" des nouveaux types de dérives sectaires, lesquelles ne sont "plus le truc à l'ancienne de Charles Manson", avertit-on du côté du cabinet de Marlène Schiappa, ministre déléguée auprès du ministère de l'Intérieur, chargée de la Citoyenneté. Après étude du rapport, le gouvernement annoncera de nouvelles mesures pour lutter contre QAnon, donc, mais aussi la scientologie, le survivalisme, le développement personnel et les médecines alternatives. ● ANTHONY MANSUY

*Le prénom a été modifié



ICI,
LES ENFANTS
BAIGNENT DANS
L'INSOUCIANCE.

LÀ-BAS,
DANS LA VIOLENCE.

1 enfant sur 4 vit dans une zone de conflits ou de catastrophes.

Grâce au parrainage, nous créons des espaces dédiés pour qu'ils puissent recevoir un soutien psychologique, apprendre et jouer en toute sécurité.

Aidez-nous à continuer.

PARRAINEZ UN ENFANT

Vision du Monde



CHAMPS MAGNÉTIQUES





Cela dure depuis plus de huit ans. En Loire-Atlantique, sur les terres des éleveurs Didier Potiron et Céline Bouvet, **les vaches meurent par dizaines**, sans explication. Au total, une trentaine d'experts sont passés: vétérinaires, nutritionnistes, électriciens, géologues. Mais le mystère demeure.

PAR MARINE DUMEURGER, À SAFFRÉ
PHOTOS: THÉOPHILE TROSSAT POUR SOCIETY



est une histoire à rendre fou. Attablés dans le salon autour d'un café filtre et des dernières papillotes du réveillon, les voisins Céline Bouvet

et Didier Potiron ressassent une énième fois cette sale affaire qui les poursuit depuis huit ans. Hier encore, chez Didier, une vache s'est écroulée dans la salle de traite, épuisée. Il fronce les sourcils, et son sourire laisse tout à coup place à un air de dégoût. *"Venez chez moi, j'en ai trois de crevées qui attendent l'équarrisseur!"* Céline désigne une chaise vide près de la table: *"Un type de la Direction départementale des territoires (DDTM, ndlr) est venu. Il était assis à cette place, et il a fait un malaise. Il a dû sortir. Il y a des endroits dans la maison où l'on ne peut pas rester. C'est la folie."* Quelques jours plus tôt, au téléphone, Céline avait déjà dressé un tableau digne d'un film d'horreur raté: *"Les trois quarts des personnes du village souffrent de maux étranges. On se réveille la nuit, tous à la même heure, suffoquant, avec des maux de tête."*

En ce début d'année maussade, sur la plaine de Châteaubriant, entre Rennes et Nantes, les champs boueux émergent péniblement d'un brouillard dense. C'est une journée sans vent et pourtant, on distingue clairement, suspendu dans le ciel, le glissement entêtant des pales d'éoliennes, leur lumière hallucinée clignotant comme un avion en perdition. Peu avant les fêtes, Didier avait posté sur Facebook la photo d'une de ses normandes, morte, pleine comme un œuf, étalée sur l'herbe, deux pattes en l'air. Depuis la construction du parc éolien des Quatre Seigneurs, en 2012, l'éleveur et sa collègue chiffrent à 400 le nombre de vaches décédées de façon inhabituelle, surtout des fausses couches et des veaux mort-nés. Un bilan auquel il faut ajouter les problèmes de comportement dans le troupeau, les difficultés de reproduction, la baisse de la lactation. *"Les vaches stressées refusent tout net de se rendre à la salle de traite"*, disent-ils. Selon eux, tout a commencé en septembre 2012, lorsque les fondations des huit éoliennes du parc des Quatre Seigneurs ont été coulées par ABO Wind, une entreprise toulousaine spécialisée dans les projets d'énergie éolienne. Pour arrondir les fins de mois, les deux agriculteurs acceptent alors d'héberger un mât sur leurs terres.

Ce sera une éolienne chez Didier Potiron, pour 4 000 euros par an, et une demi-éolienne – *"le terrain est partagé"* – chez Céline Bouvet, pour 2 000 euros. *"Au début des soucis avec les bêtes, on a pensé à un problème sanitaire ou alimentaire, dit cette dernière, puis quand le parc a été mis sous tension, à l'été 2013, les problèmes ont redoublé."* Et dans le cheptel, le décompte macabre a débuté.

Vétérinaires, nutritionnistes, électriciens, géologues... Depuis huit ans, tous se sont succédé dans le petit hameau de Malville, à Saffré, pour faire leur batterie d'analyses – une trentaine au total. Tous s'accordent à dire qu'il y a un problème. Mais aucun d'entre eux n'arrive à expliquer la situation. En 2015, à la demande de la Chambre d'agriculture, de la préfecture et des éleveurs, *"nous avons autopsié les vaches mortes pour voir s'il y avait des lésions ou pas"*, dit Arlette Laval, vétérinaire et experte au GPSE, le Groupe permanent pour la sécurité électrique, un organisme monté en 1998 par le ministère de l'Agriculture pour aider les éleveurs à résoudre des problèmes vétérinaires pouvant être liés aux manifestations électriques. Les données du robot de traite de Didier ont aussi été analysées, pour mettre en évidence les variations dans la production du lait. Et? *"Après études, conclut Arlette Laval, on constate en effet qu'il s'est passé quelque chose en 2012, au moment du terrassement des éoliennes, mais on ne trouve pas la source des nuisances."* En l'absence de réponses, les recherches – qui, selon le fonctionnement du GPSE, sont financées par les industriels concernés, en l'occurrence ABO Wind, le constructeur et exploitant du parc, et KGAL, le propriétaire – se sont finalement arrêtées. *"Très vite, nous avons manqué d'argent et nous n'avons pas pu aller plus loin"*, concède Arlette Laval. Très vite aussi, l'affaire est devenue plus grave. Car comme le raconte Céline Bouvet, les animaux ne sont pas les seuls à souffrir de la situation. Dans les environs du parc des Quatre Seigneurs, au fil des années, plusieurs habitants se sont mis à se plaindre de troubles croissants. Parmi eux, Emmanuel Raffray. Au début, cet électricien, autre voisin de Céline, ne ressentait rien, ou pas grand-chose. *"On a mis ça sur le dos de nos enfants en bas âge, à cause de la fatigue et des nuits blanches"*, avoue-t-il. Désormais, ce quadragénaire affirme être devenu électrosensible, intolérant au portable, au Bluetooth, au GPS, au wi-fi. Comme une trentaine d'autres personnes, il est aujourd'hui suivi au CHU de Nantes par le professeur Tripodi. Ce spécialiste de la santé environnementale et de la santé au travail a été sollicité l'an dernier par l'Agence régionale de santé et la préfecture pour recevoir les riverains qui le souhaitent et faire un point sur leur état général. Chez eux, il a recensé les mêmes maux énigmatiques: migraines, troubles du sommeil, douleurs musculaires, sensations de tête prise dans un étau, vertiges, bourdonnements. Ceux situés à moins d'un kilomètre du parc, a-t-il aussi noté, sont plus touchés que les autres. *"Ces maux sont d'une intensité variable, mais quand les patients s'éloignent, ça va mieux"*, explique le professeur.

Le flash des éoliennes

Que se passe-t-il donc aux abords du parc des Quatre Seigneurs? Si le mystère demeure, les soupçons sont nombreux. Les détracteurs pointent notamment les fondations de deux éoliennes, qui auraient été coulées dans des nappes phréatiques porteuses de courant. Autre installation dans leur ligne de mire: les fuites suspectées sur le câble Enedis, conduisant l'électricité du parc jusqu'au transformateur de Nort-sur-Erdre, situé à une dizaine de kilomètres. Face à ces questionnements, Enedis assure appliquer les normes en vigueur. Même discours chez ABO Wind. *"Nous travaillons main dans la main avec les autorités depuis le départ et répondons à toutes les demandes d'études"*, argumente Cristina Robin, responsable de la communication



“Les trois quarts des personnes du village souffrent de maux étranges. On se réveille la nuit, tous à la même heure, suffoquant, avec des maux de tête”

Céline Bouvet

Didier Potiron et Céline Bouvet.

Une pyramide en shungite.



du constructeur et exploitant du parc. À ce jour, plus de 300 000 euros ont été dépensés pour faire des recherches et aucun lien de causalité avec le parc éolien n'a été trouvé."

Fatiguée d'être toujours dans le viseur, elle évoque un territoire rural chargé en infrastructures diverses: lignes à haute tension, antennes relais... "Ces autres installations alentours devraient aussi être étudiées."

Des études plus poussées, c'est justement ce que demandent les riverains et les agriculteurs. Face à la grogne montante, le ministère de la Transition écologique a pris le dossier en main en 2019.

Une mission, menée l'été dernier, doit rendre son rapport dans les prochains jours. Elle soulève la possibilité d'un arrêt complet du parc éolien pendant une dizaine de jours, afin d'étudier les retombées sur les animaux. En 2017 déjà, les agriculteurs avaient connu une trêve. À la suite d'un problème technique, le parc éolien avait cessé de tourner quelques jours. Céline s'en souvient comme si c'était hier. "Mon fils partait au lycée. Dans le bus, il m'a appelée pour me dire qu'il ne voyait plus briller le flash des éoliennes. Pendant ce temps-là, les vaches sont retournées toutes seules à la traite. Elles étaient moins stressées, donnaient plus de lait."

À l'ombre des pales, au fil des années, Céline Bouvet et Didier Potiron sont devenus amers. D'abord contre l'État. "Les constructeurs ont respecté les normes. C'est l'Etat qui aurait dû appliquer le principe de précaution", relève Céline, qui vient de porter plainte contre quatre ministres pour "complicité par aide à l'administration de substances nocives" et "omission de combattre un sinistre". Puis contre la profession. "On a essuyé beaucoup de critiques. On a dû faire des certificats, prouver que notre réseau électrique était aux normes, qu'on ne maltraitait pas nos animaux." Le dernier rapport vétérinaire, réalisé en 2019, pointe par exemple un état sanitaire dégradé dans l'exploitation Potiron. Dur à avaler pour l'agriculteur. Il évoque aussi son épouse en arrêt maladie et ses risques de convulsion quand elle se rend dans la salle de traite. Céline, de son côté, s'est séparée, petit à petit, de la moitié de ses vaches. "Normalement, la traite, c'est un plaisir, mais là, c'était devenu trop stressant. Et puis, avec moins de vaches, moins de naissances, et donc moins de lait, je travaille à perte!" Elle a entamé un bilan de compétences pour une reconversion, loin de l'agriculture.



Olivier Ranchy, géobiologue saharié à la chambre d'agriculture.

Les deux exploitants ne sont pas non plus contre l'idée de déménager, mais à quelles conditions? "On est propriétaires de nos terres, avec des crédits sur le dos. Qui payera pour cela?" interrogent-ils. Le ministère de la Transition écologique évoque vaguement la possibilité d'une aide pour leur déménagement. Récemment, on leur a demandé de chiffrer leur délocalisation. Depuis, plus de nouvelles...

Pourtant, depuis le début de cette histoire, il y en a bien qui établissent un lien direct entre les éoliennes et la situation dans les exploitations. Ce sont les géobiologues. Aussi appelés sourciers ou radiesthésiste, selon les époques, ces derniers étudient les variations énergétiques, les champs magnétiques et les relations entre l'environnement (constructions, énergie dégagée par celles-ci, etc.) et le vivant. Considérée comme ésotérique par beaucoup, leur discipline, controversée, n'est pas reconnue scientifiquement. Même si à la campagne, les agricultures font couramment appel à eux, à tel point que la Chambre d'agriculture des Pays de la Loire en a salarié un. Dans la cour de sa ferme, Céline Bouvet hausse les épaules. À l'origine, celle qui a modernisé l'exploitation familiale a plutôt les pieds sur terre. "Je ne croyais pas à tout cela. J'étais même méfiante", souligne-t-elle. En 2013, elle a finalement accepté de recevoir chez elle Alexandre Rusanov. D'origine russe, formé à l'université de l'Amitié des peuples

Ce n'est pas une question de croyance. Les ondes électromagnétiques influent sur les humains et les animaux"

Yves Daniel, député et ancien éleveur

de Moscou, ce géobiologue spécialiste des failles dit que la première fois où il est venu à Saffré, il s'est tout de suite senti mal, à cause des vibrations. Contacté par Skype, il détaille un long PDF d'une soixantaine de pages reprenant les cartes géologiques de la France et de la Bretagne, énumère une série de facteurs cosmiques influant sur les champs magnétiques (orages solaires, activités volcaniques), cite en référence des travaux lointains de collègues russes et ukrainiens. Pour lui, aucun doute: à Saffré, "une faille d'eau court du parc éolien jusqu'aux bâtiments agricoles". L'installation des éoliennes aurait modifié le champ magnétique naturel, des perturbations accentuées par la présence d'eau et de failles rocheuses.

Après lui, une dizaine de géobiologues sont passés chez Céline Bouvet et Didier Potiron. Piquets en cuivre, œuf en terre, pyramide en shungite rapportée de la presqu'île de Crozon et censée protéger des ondes: tous ont proposé leurs solutions pour canaliser les nuisances. Céline n'en a éliminé aucune. Et la ferme a pris des allures de poupée vaudou. Olivier Ranchy, le géobiologue salarié à la Chambre d'agriculture des Pays de la Loire, fait partie de ceux qui se sont déplacés. Pour lui, pas de doute non plus que les exploitations de Céline et Didier souffrent d'un problème

énergétique. "Je ne suis pas contre l'éolien, mais il faut faire attention où on l'implante afin de limiter les effets sur l'environnement. D'autant plus que les animaux, vivant constamment dans un milieu humide, sont très sensibles au courant."

Cet avis est partagé par Yves Daniel, député de la sixième circonscription de Loire-Atlantique et ancien éleveur à Mouais, une petite commune du département. Il évoque la Bretagne, son granit et son schiste, un territoire très touché par les failles, et aussi son expérience personnelle: "Dans notre GAEC (Groupement agricole d'exploitation en commun, ndlr), on avait énormément de mortalité chez nos porcelets. On a tout essayé, sans pouvoir les sauver." C'est finalement un radiesthésiste – autre nom des géobiologues – qui a trouvé la solution en réorientant le courant grâce à des fils de cuivre. Ancien socialiste devenu marcheur, le député se garde bien de passer pour un anti-éolien. Il estime d'ailleurs "seulement" à 200 sur 1500 le nombre de parcs éoliens qui causeraient des problèmes d'ondes en France. Mais il aimerait que l'avis des géobiologues soit intégré en amont, dans les études d'impact. "Ce n'est pas une question de croyance, dit-il. Les ondes électromagnétiques influent sur les humains et les animaux. Éoliennes, pylônes de lignes à haute tension ou piquets de retour à la terre, lorsqu'ils sont posés sur une faille tellurique, peuvent avoir un effet cocktail."

Prochaine étape du feuilleton: l'Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail (Anses) a été saisie – signe que l'affaire est devenue politique – et doit rendre un rapport l'été prochain qui, reprenant toutes les études menées jusqu'ici mais aussi la littérature française et étrangère sur le sujet, émettra un avis sur la situation. Un énième document pour les agriculteurs. Didier Potiron soupire: "J'espère que la vérité éclatera enfin." Au-dessus de sa tête, les éoliennes de Quatre Seigneurs tournent toujours. ● TOUTS PROPOS RECUEILLIS PAR MD

ALIBI

VOUS EN AUREZ TOUS BESOIN UN JOUR

LE MOOK DU POLAR ET DES FAITS DIVERS

Chaque trimestre, *Alibi* dresse un panorama complet du monde noir !

Dans ce nouveau numéro, découvrez un dossier spécial *Au cœur des prisons*, l'interview exclusive de **Pierre Lemaitre**, une BD-reportage sur le mystérieux métier de **nettoyeur de scènes de crimes**, une enquête sur l'affaire du **tueur de l'Oise...**



Nouveau
numéro en
librairie



Pour ne rien rater de l'actualité du monde noir, abonnez-vous sur www.alibimag.com

JEAN-PAUL

V Le quatrième épisode des *Tuche* aurait dû sortir en décembre, puis le 3 février, puis on ne sait pas quand. Tant mieux. JEAN-PAUL ROUVE, interprète de Jeff, le père de famille de la saga la plus populaire du moment, avait donc du temps à accorder pour évoquer une plâtrée de sujets: fracture sociale, *Actors Studio*, *Gilets jaunes* et Gérard Depardieu. Entre autres.

PAR VICTOR LE GRAND ET THOMAS PITREL, AVEC CHARLOTTE BOUVIER / PHOTOS: FRANKIE ET NIKKI POUR SOCIETY



I paraît qu'après le troisième volet des *Tuche*, Emmanuel Macron est allé voir Richard Grandpierre, le producteur, pour lui dire: 'Merci. Grâce à vous, on a eu les Gilets jaunes.' C'est vrai? Ouais, c'était une boutade, hein! Mais c'est fou: dans le film, la famille Tuche organise une manifestation dans la cour de l'Élysée et tout le monde porte un gilet jaune, alors que le mouvement n'existait pas encore... En vrai, l'écriture des *Tuche 3* a été très *touchy*. On a fait très attention à toutes les vanes, on ne voulait pas être donneurs de leçons, tomber dans le 'tous pourris'.

Il y a tout juste dix ans, le premier opus des *Tuche* sortait en salle et faisait 1,5 million d'entrées au box-office. En 2016, le deuxième a réuni 4,6 millions de spectateurs et le troisième, en 2018, 5,6 millions. C'est très rare, un film dont les suites marchent mieux que l'original. Ça n'arrive jamais! Après, comment l'expliquer? Difficile à dire... À sa sortie, le premier a une image pourrie –celle d'une comédie de merde, en gros–, on fait 1,5 million, ce n'est pas si mal, mais tu ne fais pas une suite pour ça. Puis, quand même, je remarque qu'on commence à me sortir des répliques dans la rue, que ça amuse les gens. Le film passe ensuite sur TF1 (en 2014, *ndlr*) et fait plus de huit millions de téléspectateurs. D'un coup, Pathé appelle: 'Il faut faire le 2.' C'est comme *Piège de cristal*: le premier n'a pas fait beaucoup d'entrées, mais tout le monde a maté le DVD juste avant la sortie du deuxième qui, du coup, a cartonné.

Quand on regarde le premier *Tuche* en 2021, dix ans après sa sortie, donc, certaines vanes ne passent plus tellement. Le plaisir que Jeff Tuche a de se retrouver au chômage; le fait qu'il traite des enfants de 'petits PD' en permanence... (Il coupe) Moi, qu'il soit content d'être au chômage, j'adore. Il y a un côté punk, à notre époque où tout doit être très carré. Après, la vanne sur les coupes de cheveux de 'petits PD', aujourd'hui, on ne la ferait plus! Dans *Les Tuche 2*, Jeff apprend que son fils est homo. S'il l'avait accepté tout de suite, ça n'aurait pas été crédible, selon moi. Le personnage a des certitudes dans lesquelles il est bloqué, il faut qu'on lui montre comment en sortir. Il fait des vanes pourries sur l'homosexualité, sa femme lui dit 'Arrête, maintenant', et il comprend de lui-même. Ça m'intéresse qu'il ait besoin de faire ce chemin. Le but, c'est que chaque personnage soit cohérent dans sa façon de penser et d'agir. Or, souvent, dans les comédies, les personnages ne sont qu'au service du scénario.

C'est-à-dire? Exemple: t'as une bonne vanne, une bonne scène, et tu fais agir ou penser ton personnage en fonction; sauf que la plupart du temps, il n'agirait ou ne penserait pas comme ça. Il faut toujours demander son avis au personnage, qu'on soit d'accord avec lui ou non. Perso, je suis très souvent en désaccord avec Jeff Tuche, et j'adore ça.

Au-delà des vanes qui vieillissent mal, la frontière est toujours mince entre l'humour et une certaine forme de mépris quand on décide de se moquer de personnes modestes. On ne se moque pas, on rit avec! Rire des défauts, des traits de personnalité des personnages, ce n'est pas les mépriser; c'est les respecter puisque, pour moi, tout est justement sujet à drôlerie. Mais la fracture sociale, ça fait longtemps qu'on la voit dans le cinéma. En France, t'as les entrées province et les entrées Paris.

Il y a donc un coefficient de différence, et depuis que je fais du cinéma, je vois bien que ce coefficient augmente. Avant, il était à deux ou trois; aujourd'hui, il peut monter jusqu'à dix. Pour chaque film, le premier chiffre, c'est la séance de 9h à l'UGC des Halles, à Paris: pour *Les Tuche 3*, on a fait deux entrées. À l'inverse, les films que je réalise ne vont pas marcher dans un grand complexe de province.

Tu écris principalement des comédies romantiques qui sont, en effet, assez loin de l'univers des *Tuche*... J'essaie d'écrire sur ce que je connais. Je serais incapable d'écrire un film sur ce qui se passe en banlieue, par exemple. Comme je serais incapable d'écrire quelque chose dans un milieu très bourgeois. Je n'ai pas les codes.

Ce que tu connais, c'est quoi? J'ai une belle vie, je n'ai pas de problèmes d'argent. Mais j'essaie de garder un pied dans une France que j'ai connue, une France ouvrière, mais pas la zone non plus. Classe moyenne basse, on va dire.

Ton père a perdu son boulot à 50 ans –il travaillait sur les chantiers navals, c'est ça? Ouais, quand les chantiers navals de Dunkerque ont fermé, avec la crise de la sidérurgie.

Il n'a jamais retrouvé d'emploi? À 50 ans, sans diplôme, en 1985? Impossible! Mon père n'a même pas son certificat d'études. Aujourd'hui, il a une retraite misérable alors qu'il travaille depuis l'âge de 12 ans! Heureusement que je suis là... Ma mère a même essayé de recontacter des anciens employeurs pour qu'ils lui fassent une attestation et qu'il gagne des points. Quand il a perdu son job, elle s'est mise à bosser. Elle a travaillé à la bibliothèque d'un lycée, a fait des travaux d'utilité collective, les TUC, à l'hôpital de Dunkerque, mais elle ne gagnait pas grand-chose.

Comment tes parents se sont-ils rencontrés? Ma mère vient d'une famille, disons, petite bourgeoisie de province, un peu à la Mauriac, avec des secrets de famille. J'adore ça, moi, les secrets de famille, les enfants cachés quelque part –j'en ai trouvé. Mon père, lui, il vient d'Agen. Il a dix frères et sœurs. Son père était agriculteur, un salopard: il faisait des mômes pour avoir de la main-d'œuvre, il les battait, une vraie saleté! Un jour, mon père l'a chopé par le col, plaqué au mur et lui a dit: 'Tu touches encore aux petits, je te démonte la gueule.'

"C'est un cliché, mais comme j'étais timide, j'ai très vite trouvé l'humour pour me faire remarquer, notamment avec les filles. J'étais hypercomplexé, donc je cherchais à faire le malin. Et faire le malin est devenu mon métier"

Il a fini par se tirer de chez lui à 16 ou 17 ans. Il a fait des boulots un peu partout, s'est retrouvé trois ans en Algérie. La sidérurgie était en plein essor en France, il a atterri aux chantiers de Saint-Nazaire, puis à Dunkerque. C'est là qu'il a rencontré ma mère, lors d'un bal. Évidemment, le fait qu'elle se mette avec un ouvrier est mal passé. Mais il se sont mariés en 1962 et je suis arrivé en 1967.

Tu as commencé le théâtre à l'école. Puis un jour, tu as fait un exposé sur le III^e Reich en imitant Régis Laspalès... Ouais, comme je n'avais pas trop bossé, j'ai parlé de Goebbels et Himmler en Laspalès. Mon prof m'a dit que, bon, historiquement, c'était un peu limite, mais qu'on s'était bien marrés, donc il m'a mis une bonne note... Il était sympa, on l'appelait 'le Boucher' parce qu'il était tout rouge avec une petite moustache. C'est un cliché, mais comme j'étais timide, j'ai très vite trouvé l'humour pour me faire remarquer, notamment avec les filles. Je ne leur plaisais pas, j'étais hypercomplexé physiquement, donc je cherchais à faire le malin. Et après, faire le malin est devenu mon métier.

Et paon!



Au cours Florent, en première année, tu suis les leçons d'Isabelle Nanty, qui deviendra ta partenaire dans *Les Tuche* des années plus tard. Beaucoup de comédiens, comme Édouard Baer par exemple, disent avoir été très marqués par ses cours. Elle avait quoi de si spécial? Déjà, elle n'était pas beaucoup plus vieille que nous – on a six ans de différence. Elle est devenue prof très jeune, elle devait avoir 27 ans quand j'ai rejoint sa classe, elle n'avait pas encore fait *Tatie Danielle*. Et elle ne nous apprenait pas à jouer un personnage – elle s'en foutait –, elle voulait qu'on joue juste. La vérité, la vérité, la vérité.

C'est quoi, la vérité? Je te donne un exemple: tu dois jouer Richard III. Neuf acteurs sur dix vont arriver sur scène, mettre un bout de tissu sur leur épaule, faire la bosse et marcher bizarrement. En gros, ils vont faire la forme avant le fond, parce que ça peut t'aider. Isabelle, elle, te dit: '*Non, ce sont des béquilles inutiles. T'as 20 ans, tu n'as jamais tué personne de ta vie, tu n'as pas le background du personnage, donc joue ce que tu es, toi.*'

C'est l'inverse de l'Actors Studio? Non, l'Actors Studio, c'est la même chose, mais par les sensations. Pour faire simple: nous, les Européens, on est plus dans une démarche instinctive-intellectuelle; les Anglo-Saxons, eux, recréent une sensation pour la redonner, la cherchent presque physiquement, comme de la musique. C'est une autre méthode, mais c'est la même recherche de vérité. C'est la différence entre Dustin Hoffman et Laurence Olivier dans *Marathon Man*. Sur le tournage, pour une scène de course, Hoffman fait trois fois le tour de Central Park pour être vraiment crevé; Olivier, il fait un truc physique qui fait qu'il est crevé de l'intérieur. Et le résultat est le même, ils sont tous les deux parfaits.

Vous vous êtes tous rencontrés au cours Florent, avec les Robins des Bois? Avec Pef (*Pierre-François Martin-Laval, ndlr*), ouais, on est devenus potes de cours, en première année, comme quand t'es pote au lycée: tu t'entends bien avec un gars, il est sympa, c'est ton pote. Ensuite, en troisième année, Pef rencontre Marina (*Foïs, ndlr*), Maurice (*Barthélemy, ndlr*) et Pascal (*Vincent, ndlr*), je crois. Je deviens copain avec eux aussi. Ils commencent à monter une petite compagnie, à jouer des pièces de Roland Dubillard, du théâtre de l'absurde, et un jour, Pef m'appelle: '*Avec Marina, on voudrait adapter une pièce d'Alexandre Dumas, Robin des Bois.*' Je ne savais même pas que Dumas avait fait un Robin des Bois, mais bref, ils décident d'en faire une adaptation marrante, foutraque, et me demandent de jouer dedans. Moi, je dis 'ouais'. Je bossais au Centre national du livre, des trucs du bureau, quoi; j'avais aussi des jours par-ci, par-là sur *Julie Lescaut*, mais pas assez pour vivre. On commence à travailler sur cette pièce, mais on n'a pas d'endroit pour la jouer. Jouer à Paris, c'est galère, en fait. Finalement, une dame nous prête un lieu à Fontainebleau. Pas un théâtre, hein, une grange.

C'est là-bas que Dominique Farrugia vous repère? C'est Lionel Abelanski, avec qui on était au cours Florent, qui un jour fait venir Michel Hazanavicius et Dominique. C'est fou, quand tu y penses, qu'ils soient venus jusqu'à Fontainebleau, dans une grange avec des gradins en cagettes de bois... D'ailleurs, personne n'était au courant à part Pef, qui ne nous l'avait

pas dit pour qu'on ne joue pas la peur au ventre. Fin de la représentation, Pef nous dit que Farrugia était là mais qu'il s'est cassé. Pas bon signe. Puis, c'est le plus beau coup de fil de ma vie: je suis chez moi, Pef m'appelle. *'Farrugia veut nous voir.'* Putain! On débarque à Paris, rue Ganneron, dans le XVIII^e arrondissement, où Dominique avait ses bureaux avec Alain Chabat, à l'époque. Il y avait une grande salle avec un flipper, autour duquel il y avait Chabat et Bacri en train de jouer! Ils nous font un signe, on est super-impressionnés. Puis, Dominique nous reçoit: il veut produire la pièce, alors qu'il n'a jamais produit de théâtre de sa vie... Il se met à démarcher des théâtres qui nous disent tous non. Sauf un, la Gaîté-Montparnasse. Mais c'est tous les soirs à 22h.

Dur. Non, normal, on n'est pas connus. Dominique fait lui-même la promo. Très vite, ça marche: on fait plus de monde que la pièce de Tchekhov avant nous. On part ensuite jouer la pièce au Splendid. Et parallèlement à ça, Farrugia lance la chaîne Comédie!, on fait *La Grosse Émission* tous les jours et on joue au théâtre le soir. On a tenu deux mois à faire ça, on était par terre de fatigue. On n'en pouvait plus.

Et vous avez donc privilégié la télévision. Alors qu'on n'avait jamais écrit de sketch de notre vie! Nos premiers étaient très mauvais, mais Farrugia nous a dit: *'Ce n'est pas grave, personne ne regarde. Allez-y, faites des trucs nuls.'* On produisait tellement de sketches que quand on a fait nos premières déclarations de droits d'auteur, la SACD (*Société des auteurs et compositeurs dramatiques, ndlr*) a appelé pour nous dire: *'Vous vous êtes trompés sur le minutage, c'est impossible de déclarer autant de minutes par jour!'* C'était vingt minutes par jour, c'est gigantesque. Aujourd'hui, deux minutes, c'est déjà pas mal.

Et ça a pris tout de suite? Ce n'était que sur Canalsat, hein, et très peu de gens avaient Canalsat. Mes parents, je leur envoyais les émissions sur VHS à Dunkerque. Ça a commencé à marcher parce que *La Grosse Émission* avait pour concept de changer d'animateur tous les deux mois, donc on a eu des gens comme Chabat et c'était drôle. Mais on en parlait avec Marina hier sur WhatsApp, Jean-Pierre Bacri... (*Jean-Pierre Bacri est décédé la veille de l'entretien, ndlr*)

Il a présenté *La Grosse Émission*, Bacri? Non, il venait faire des sketches avec nous, mais écoute bien ce qu'il faisait: de la figuration. Parce qu'il aimait bien nous voir, il débarquait à 19h, on lui disait *'mets-toi là, Jean-Pierre'*, et lui répondait *'OK'*. T'as donc des sketches avec Jean-Pierre Bacri en costume dans une salle d'attente, silencieux... C'est marrant quand même, la vie...

Tes parents venaient à Comédie!, de temps en temps? Ils venaient parfois, en fin de semaine, on en profitait pour les faire jouer eux aussi. Un jour, on a tué ma mère; Maurice lui cassait le cou et me disait: *'Ouais, ta mère est morte, Jean-Paul, c'est bon, on va passer à autre chose maintenant.'* Ça les faisait marrer, mes parents.

Il y avait beaucoup d'impro? Non, zéro. On était en direct, donc forcément, il pouvait y avoir une connerie, des fous rires, des accidents de plateau, mais sinon, franchement, non. C'était l'école Farrugia, l'école Chabat. Ça ne marche pas,



l'impro... Sauf si t'es Jamel, Édouard Baer, eux ont ce génie-là, mais nous, non.

Qui a trouvé le nom des Robins des Bois? Chabat, justement. On avait fait une liste de noms, mais un jour, il nous a dit: *'Les gens vous appellent comme ça, vous ne pouvez rien y faire. Nous, les gens nous appelaient Les Nuls parce qu'on a fait Objectif Nul, mais au départ on ne voulait pas...'*

Vous aviez quoi comme autres noms sur votre liste? Plein... Au début, on s'appelait La Royal Imperial Green Rabbit Company. Ça ne veut rien dire, mais on trouvait ça classe, il y avait un côté Shakespeare.

En 2004, vous êtes tous réunis, au cinéma cette fois, dans *RRRrrrr!!!*, réalisé par Alain Chabat. C'est là que tu rencontres Gérard Depardieu? Oui, c'est Alain qui le ramène dans le film. On se marre bien ensemble, parce qu'il est con. Il y a quelques mois, je suis en scooter dans Paris, je vois un mec de dos un peu gros sur un tout petit scooter: Gérard. Je m'arrête à côté de lui, on discute. Il me fait chier avec *Les Tuche*, et puis il me sort:



Borgne to be alive.

“J’ai fait un film sur Albert Spaggiari: un mec pas clair du tout –para, OAS, colonialiste, ça pue–, mais de ceux qui ont un charisme qui fait que tu les écoutes quand même. Ça, c’est fascinant chez l’être humain: il y a des gens qui sont vraiment des saletés mais qui sont très sympathiques”

‘Ça y est, je sais à qui tu ressembles, mon Jean-Paul: au père de Leticia Hallyday.’ Et il part. Ça ne veut rien dire... J’ai envoyé un message à Marina dans la foulée: ‘Mais il est complètement taré l’autre.’

Il va bien? Superbien! ‘Je ne veux plus habiter en Belgique, je veux habiter à Dubaï maintenant. Ah et j’arrête le cinéma, c’est tous des cons.’ Ça fait dix ans qu’il arrête le cinéma... N’importe quoi! Je l’adore, il me fait tellement rire! J’ai envie de refaire un film avec lui en tant qu’acteur ou réalisateur. Je disais à Chabat l’autre jour au téléphone: ‘Viens, Alain, on fait un film avec Gérard. Je veux passer deux mois avec lui.’ C’est le mec le plus de mauvaise foi du monde, il peut te dire tout et son contraire dans la même phrase avec un aplomb incroyable.

Tu as aussi fait *Boudu* avec lui, en 2005. Il ne connaissait pas son texte, si? Bien sûr que non! On avait mis un énorme panneau qui faisait tout mon corps, avec son texte dessus, j’avais juste ma petite tête qui dépassait. Ce qu’il m’a fait de mieux, c’est: un jour, on tourne, la caméra est sur moi, il est en contrechamp, je parle, j’ai du texte, et là, son téléphone vibre. Et le mec décroche. Il ne s’excuse pas, hein! Il dit: ‘Oui bah oui, prends des bulots, attends mais je tourne là, je peux pas te répondre, je tourne.’ Il raccroche et se tourne vers moi: ‘Oui, tu disais?’ Et on a continué la scène.

Tu as déjà tourné l’adaptation du livre *Soumission* de Michel Houellebecq par Guillaume Nicloux? Non, c’est prévu en 2021, mais avec la pandémie, c’est compliqué. Je n’ai pas encore rencontré Houellebecq, mais j’en rêve. Il me fait rire. Mon film préféré, c’est *L’Enlèvement de Michel Houellebecq*, de Guillaume Nicloux, justement. J’ai aussi une grande admiration pour l’écriture de Houellebecq. Même si parfois, il dit de la grosse merde, ça reste un écrivain majeur.

Quand on lit tes interviews, on sent que tu as une fibre plutôt à gauche... (Il coupe) Ouais, c’est vrai, mais j’aime bien les anars parce que souvent, il y a chez eux de la poésie et beaucoup d’humour. Brassens, Audiard, Houellebecq, etc. Un mec comme Sardou, en interview, il peut me faire marrer. C’est pour ça que j’ai fait un film sur Albert Spaggiari (Sans arme, ni haine, ni violence, sur l’auteur du ‘crime du siècle’, nldr): c’est un mec pas clair du tout –para, OAS, colonialiste, ça pue–, mais de ceux qui ont un charisme qui fait que tu les écoutes quand même. Ça, c’est fascinant chez l’être humain. Comme si la sympathie devait être une valeur morale, alors que non. Il y a des gens qui sont vraiment des saletés mais qui sont très sympathiques. Ça rejoint la question: est-ce qu’on peut être une saleté et un grand artiste? Bah oui.

On saute du coq à l’âne, mais tu as aussi connu Cyril Hanouna au tout début, à Comédie!. Il était assistant de Dominique Farrugia. À un moment, j’ai même failli racheter sa voiture. Je me souviens, je l’ai croisé dans la rue il y a quelques années, il ne bossait plus, il était dans une période de creux. Il n’était vraiment pas bien et regarde où il est maintenant! C’est marrant, les trajectoires, quand même. J’essaie de ne pas juger, il ne tue personne, et puis chacun sa route. Je ne sais pas non plus ce que la vie me réserve. Parfois, tu glisses, et ça finit mal. ● PROPOS RECUEILLIS PAR CB, VLG ET TP

DES VIES EN FLAMMES

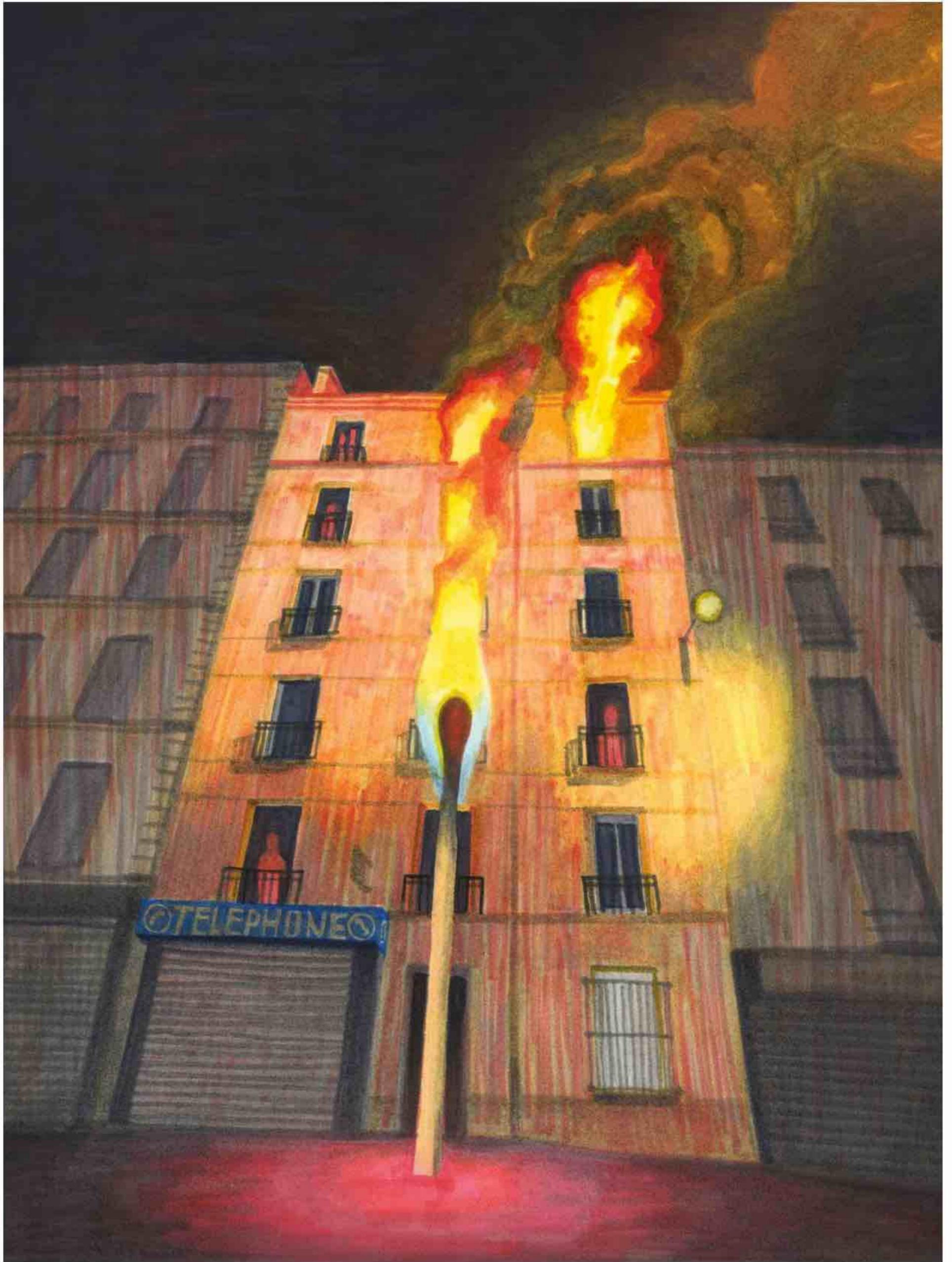
Le 1^{er} septembre 2015, un immeuble de la rue Myrha, à Paris, prenait feu, causant la mort de huit personnes. Et si le coupable était un de leurs voisins?

PAR DAVID ALEXANDER CASSAN

ILLUSTRATIONS: MANON MOLESTI POUR SOCIETY

Ce 1^{er} septembre 2015, c'est jour de rentrée pour Tiguidanke et Aliou Tandian. Elle au collège Marx-Dormoy, en troisième, lui à l'école Richomme, en CE2. Ils y sont extravertis, populaires, supporters assumés du PSG.

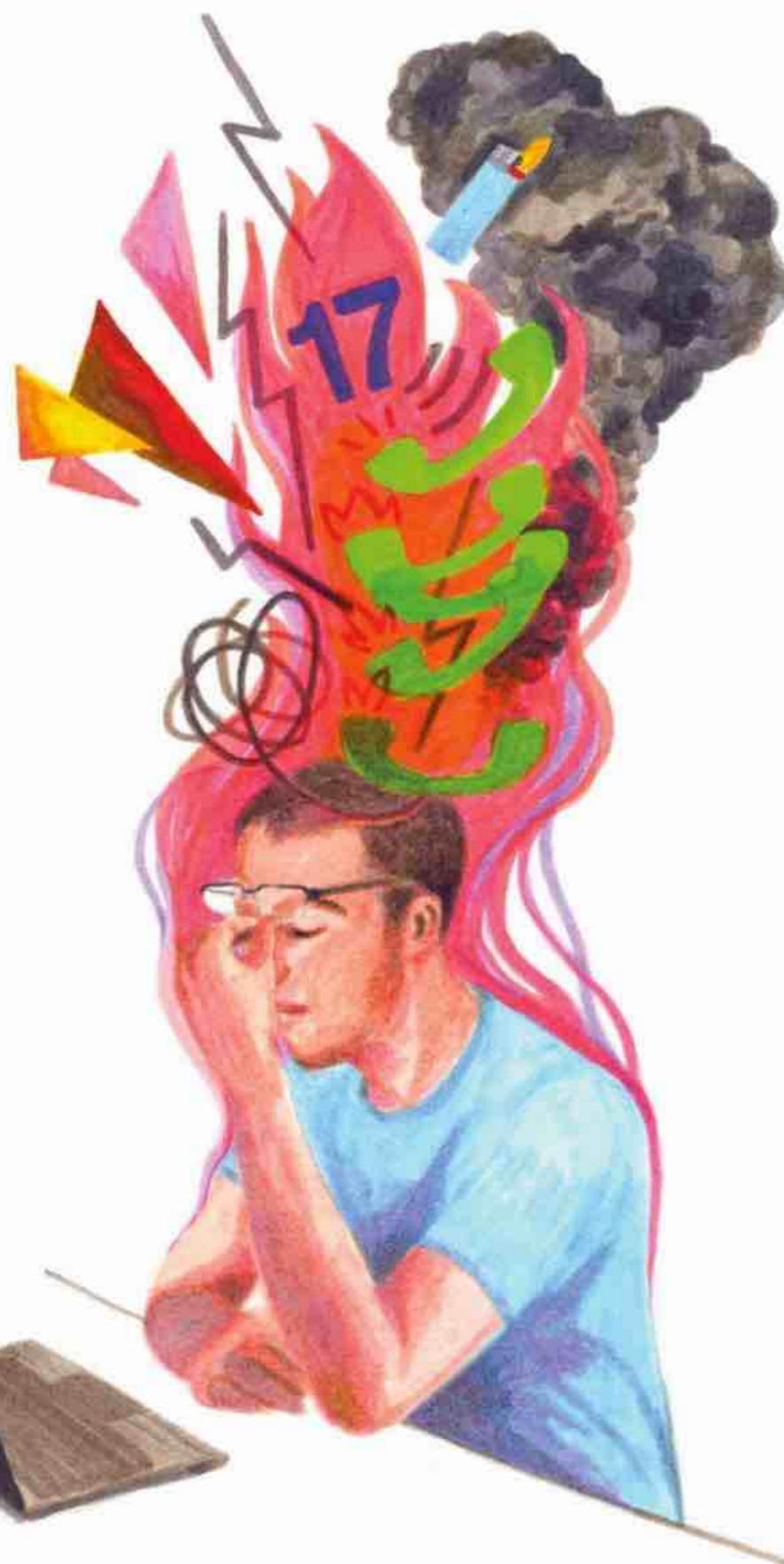
Le soir, à la sortie des classes, ils passent voir Alassane, le neveu de leur père, qui vit au troisième étage du 4 rue Myrha, dans le XVIII^e arrondissement de Paris, en plein cœur du quartier populaire de la Goutte d'Or. Ils lui racontent leur journée en diakhanké, une langue parlée dans le Sud du Sénégal et en Guinée, regardent un peu la télé sur l'écran plat qui meuble le studio de 25 mètres carrés et puis, sur le coup de 22h, ils montent deux étages au-dessus, au cinquième, se coucher avec leurs parents, Almamo et Fanta, eux aussi installés dans un studio – leur frère, Bengali, passe la nuit à quelques rues de là chez Sadio Dansokho, la première femme d'Almamo, et leurs demi-frères et sœurs. À côté, porte de gauche, leurs voisins Laurence Beyens et Yvan Gérard accueillent des amis dans leur F2 tapissé de livres aux tranches blanches. Ils ont bientôt ou déjà la trentaine, et ils sont passionnés de philosophie, de poésie, de politique. La nuit tombe. Alassane Tandian regarde sur TFX le film *Yamakasi*, seul – depuis deux semaines, sa femme emmène leurs deux fils dormir dans un foyer du XVII^e arrondissement pour qu'ils puissent y scolariser l'aîné. Il se couche vers minuit, à peu près au même moment que le célibataire épanoui du premier étage, Bruno Lory. Celui-ci porte une attelle à la suite d'une entorse récoltée en "faisant le con" au bar. Les trois autres célibataires présents ce soir-là logent au deuxième étage et veilleront plus tard: porte de droite, Laura Laventure traîne sur Internet; porte de gauche, Damien Le Devedec est rentré tard de sa formation à l'école 42, l'institut de formation lancé par Xavier Niel; porte de face, Thibaud Garagnon, un duvet au-dessus des lèvres qui le retient dans l'adolescence malgré ses 19 ans, chatte un peu avec d'autres *bronies*, ces fans du dessin animé *My Little Pony* qui ont construit une sous-culture internet à base de poneys multicolores. Il a passé une mauvaise journée au boulot, au technicentre SNCF du Landy, à Saint-Denis.



Au cœur de la nuit, à 2h17 exactement, Thibaud Garagnon compose le 18. Il donne son adresse, évoque une *“grosse odeur de brûlé”*, bafouille quelque chose sur des flammes ou de la lumière au rez-de-chaussée... Quatorze pompiers répartis dans trois camions quittent leur caserne du quai de Valmy et parcourent le 1,5 kilomètre qui les sépare du 4 rue Myrha, où ils arrivent vers 2h35. Le sergent-chef qui pénètre dans l'immeuble ne sent ni ne voit aucune trace de feu. À l'intérieur, il ne trouve qu'un flyer en partie consumé par terre et une trace noirâtre de combustion sur la boîte aux lettres numéro 13, étiquetée *“Garagnon”*. L'officier retire son gant et pose le dos de sa main sur le casier en métal. Froid. Les pompiers rassurent le locataire du deuxième étage face et repartent sans un pin-pon. À 4h39, le même Thibaud Garagnon rappelle le 18. Il est tellement paniqué que l'opérateur l'appelle *“madame”* pendant toute leur conversation. Réveillés par la fumée, la chaleur ou les *“Au feu! Au feu!”* du jeune cheminot, ses voisins de l'immeuble et des alentours gagnent leurs fenêtres. Cette fois-ci, la cage d'escalier en bois a bien pris feu. Elle joue même un rôle de cheminée, à la différence près que fumées et gaz chauds ne peuvent pas s'évacuer par le haut. Alors que les pompiers sont en route, un homme puis une femme doivent sauter du cinquième et dernier étage pour échapper aux flammes. Aucun témoin n'oubliera le son de leurs corps percutant la chaussée. Ils s'appelaient Nicolas Millet et Audrie Glotin, ils n'étaient pas ensemble dans la vie. Ils passaient simplement la soirée chez Yvan Gérard et Laurence Beyens, porte de gauche. Bruno Lory descend de son premier étage en claudiquant, avec l'aide d'un voisin de l'immeuble d'en face. Thibaud Garagnon, puis Alassane Tandian, eux, s'accrochent à la gouttière qui descend le long de la façade de l'immeuble pour retrouver le plancher des vaches. Une fois sur place, les pompiers déploient la grande échelle pour extraire les cinq membres de la famille Xu, au quatrième étage, avant de ramasser Laura Laventure et Damien Le Devedec, tétanisés, à leurs fenêtres du deuxième. Depuis la chaussée, tandis qu'une foule de badauds se forme avec le petit matin, Alassane Tandian tente d'appeler son oncle et sa compagne, prisonniers du cinquième étage avec ses petits cousins, qui étaient encore sur son canapé quelques heures plus tôt. Quand il voit les flammes sortir de leur fenêtre, il comprend que c'est fini. Leurs voisins de palier, Laurence et Yvan, ne ressortiront pas de l'immeuble non plus. Un peu après 7h, la maire de Paris, Anne Hidalgo, et le ministre de l'Intérieur, Bernard Cazeneuve, arrivent sur les lieux. L'incendie du 4 rue Myrha est déclaré éteint à 8h07. Il a fait huit morts.

L'enquête sur les circonstances de l'incendie le plus meurtrier à Paris depuis celui de l'hôtel Paris-Opéra (24 morts, en 2005) commence alors que les victimes pansent encore leurs plaies. Très vite, les pompiers localisent le départ du feu au rez-de-chaussée, au pied de l'escalier en bois. En l'absence d'un quelconque récepteur électrique à cet endroit, les enquêteurs privilégient dans leur rapport une *“mise de feu par une intervention humaine délibérée”*, celle-ci *“vraisemblablement réalisée par un moyen banal (flamme nue type briquet ou allumettes)*

sur des matériaux combustibles présents (par exemple textile de poussette, papiers, etc.)”. Si quelques flyers traînent toujours au rez-de-chaussée, les policiers s'attardent justement sur les carcasses métalliques carbonisées qui ont été retrouvées près du foyer: des poussettes, réputées très inflammables. Reste à savoir qui a bien pu y mettre le feu. Les enquêteurs interrogent pompiers, victimes, témoins, et un voisin de la rue Stephenson leur offre une piste clé en main: un *“individu bizarre et un peu dérangé qui traîne dans le quartier depuis plusieurs semaines”*, que le même délateur assure avoir déjà vu près d'un incendie du conteneur à vêtements de l'église Saint-Bernard, à quelques pas de là. Cet individu, que les pompiers confirment avoir croisé lors de leur première intervention nocturne, s'appelle Mourad Sadi. Il s'agit d'un SDF bien connu dans le quartier. Le 2 septembre, vers 11h, les pompiers arrosent encore les murs en pans de bois des troisième et quatrième étages quand le coupable désigné



est interpellé dans une rue parallèle à la rue Myrha, puis placé en garde à vue. On retrouve une bougie et quatre briquets sur lui, parmi le fourbi typique de ceux qui dorment dehors, et son alibi ne tient guère: alors qu'il prétend avoir dormi de 2h30 à 5h30 dans une laverie automatique de la rue Stephenson, les caméras de vidéosurveillance de la Ville de Paris le montrent déambulant dans la rue à 2h41 et 4h06. Sa personnalité intrigue, aussi: on rapporte aux policiers qu'il fait parfois des crises dans la rue, casse des bouteilles, renverse des poubelles. L'examen psychiatrique établit qu'il souffre d'une schizophrénie paranoïde, sans que l'expert ne puisse relier ses troubles mentaux aux faits qui lui sont reprochés. Même s'il nie fermement toute implication dans l'incendie, Mourad Sadi est placé en détention provisoire.

Les vies qui n'ont pas été enlevées par l'incendie sont suspendues, comme des cendres dans l'air. Les familles des victimes tentent de faire face à ce deuil impossible, ces existences raturées par un drame aussi trivial qu'incompréhensible. À Rennes, 400 personnes assistent aux obsèques d'Yvan Géralt, dans la salle de la Cité. D'abord relogé dans un hôtel de la rue Myrha, trop près d'une blessure encore à vif, Alassane Tandian s'envole pour le Sénégal, où il passe deux mois dans le Sud-Ouest du pays pour enterrer Almamo, Fanta, Tiguidanke et Aliou à Missirah, le village de leurs ancêtres. Damien Le Devedec décroche de sa formation à l'école 42. Bruno Lory crèche chez une copine et continue de faire ses cachets de décorateur pour la télévision, de parler et rire fort avec ses amis du quartier. Après avoir perdu son mémoire de master dans l'incendie, Laura Laventure renonce à son projet de thèse en anthropologie sociale. En prison, Mourad Sadi vit avec 20 euros par mois et refuse les seules visites qu'il pourrait avoir, celles de sa tante et sa cousine, parce qu'elles ne croient pas à son innocence. Le locataire qui a appelé les pompiers, Thibaud Garagnon, enchaîne, lui, les arrêts de travail jusqu'en février 2016, date à laquelle il est licencié par la SNCF pour insuffisance professionnelle. Il envoie des SMS à Alassane pour qu'ils aillent boire un café dès son retour en France et, quand ils se voient, c'est Thibaud qui pleure. Il se plaint que la police ne fasse pas son travail et veut se rendre utile: il écrit aux enquêteurs pour leur proposer d'ouvrir un journal web par et pour les habitants de l'immeuble, demande à être entendu pour évoquer une "rumeur" selon laquelle Mourad Sadi aurait autrefois squatté son studio du deuxième étage, ajoutant un potentiel mobile au dossier du principal suspect. C'est encore Thibaud Garagnon qui organise la commémoration du premier anniversaire de l'incendie et lui aussi qui pose, bouquet à la main, avec Alassane Tandian et Sadio Dansokho, veuve d'Almamo, pour une double page dans *Le Parisien*. Au journaliste, le jeune homme déclare: "On est là pour ne pas oublier", et puis ajoute: "On est là aussi parce qu'on se sent abandonnés par les enquêteurs, les juges en charge du dossier, les pouvoirs publics, la préfecture, les assurances."

"J'ai réussi à me persuader moi-même que ce n'était pas moi. Je suis vraiment un monstre"

Thibaud Garagnon

L'agitation de cette victime n'attire pas que l'attention des médias. Certains voisins s'interrogent sur ce jeune homme d'allure timide, qui boîte légèrement et utilise parfois une béquille anglaise pour se déplacer. Avec l'incendie, il semble avoir trouvé une bonne raison de revêtir son costume préféré, celui de victime. Il a été relogé tout près du drame, au 70 rue Myrha, et on souffle qu'il se rendrait au numéro 4 tous les jours, ou presque. Bien que Mourad Sadi croupisse toujours derrière les barreaux, les policiers, eux aussi, s'intéressent à l'autoproclamé ambassadeur des victimes. Ils retracent son histoire depuis que ses parents l'ont installé dans ce studio parisien, fin mars 2015, et découvrent que le locataire du deuxième étage est un voisin à problèmes. Dans sa première audition du 4 septembre, le pourtant pas très loquace Bruno du premier étage avait averti les policiers: "J'habite ici depuis huit ans et la résidence a toujours été calme. Mais depuis son arrivée, il y a environ six mois, ce jeune homme a posé de nombreux problèmes." Avant de se lier d'amitié avec Alassane Tandian, Garagnon s'est surtout plaint des bruits que celui-ci aurait émis depuis son appartement du dessus. À plusieurs reprises, il est venu taper sur sa porte avec sa béquille. Dans ses accès de colère, il aurait aussi lancé à son voisin sénégalais qu'il y avait "trop de Noirs dans l'immeuble" ou qu'ils "bénéficiaient de toutes les aides". Aussi, ses relevés téléphoniques montrent qu'entre le 24 juin et l'incendie, Thibaud Garagnon a composé à 59 reprises les numéros d'urgence, dont 27 appels à Police secours pour ces "problèmes de voisinage". Des appels qui cessent soudainement après le 6 août, quand

Garagnon compose, déjà, le numéro des pompiers pour un vrai/faux feu de paille, que son interlocuteur lui fait éteindre par téléphone.

Cette réputation d'emmerdeur et les appels répétés aux secours poussent les enquêteurs à placer cette étrange victime sur écoute, dès la fin septembre 2015. Un an plus tard, le matin du 20 septembre 2016, ils perquisitionnent son appartement du 70 rue Myrha. Ils y trouvent un extincteur, des bouteilles d'alcool ménager, des coupures de presse en rapport avec l'incendie. Garagnon n'est déjà plus partie civile, mais suspect. Le lieutenant qui l'interroge sur les faits introduit la garde à vue en lui demandant pourquoi, à son avis, il se retrouve là, devant lui. "Tout ce que j'ai fait, admet le suspect, c'est avoir déplacé les poussettes qui étaient dans le hall. Elles me gênaient et je les ai poussées." Le lieutenant le laisse mariner en lui faisant retracer sa soirée du 1^{er} septembre et la nuit fatidique qui a suivi. Puis il revient sur le positionnement de ces poussettes, desquelles ont sans doute jailli les flammes. Elles avaient été mentionnées dans la presse, mais jamais spontanément par le jeune homme, devant la police ou la juge d'instruction. Le lieutenant passe au tutoiement, et touche: "Thibaud, on sait que tu ne voulais pas provoquer ça..." Un an et 18 jours après la catastrophe, Garagnon craque. "Je suis désolé. C'était une simple

allumette que j'ai mise sur les poussettes. Je pensais pas que ça partirait si loin." Il pleure. Quelques minutes plus tard, il assure n'avoir partagé le poids de sa culpabilité avec personne: *"Le pire, c'est que j'ai réussi à me persuader moi-même que ce n'était pas moi. Je suis vraiment un monstre, je suis vraiment désolé."* Entendu à nouveau dans l'après-midi, il motive son geste par quelque chose comme la solitude contemporaine: *"Je me sentais seul, je voulais voir du monde, discuter avec des gens, autrement que par le biais d'un écran. Je voulais faire venir les pompiers."* L'expert psychiatre qu'il rencontre le même jour conclut qu'il souffre bien de stress post-traumatique dû à l'incendie, mais aussi qu'il n'y aurait *"aucune raison de présenter une cause d'atténuation ou d'abolition de sa responsabilité pénale"*. Mourad Sadi, le SDF de la Goutte d'Or, est libéré dans la précipitation, mais ne bénéficiera d'un non-lieu qu'en avril 2019. Il n'a toujours pas été indemnisé pour les 373 jours qu'il a passés en prison.

Le lundi 30 novembre 2020, Thibaud Garagnon se présente dans une salle annexe du palais de justice de Paris, sur l'île de la Cité, alors que le procès de l'attentat déjoué du Thalys y mobilise l'essentiel de l'attention. Le locataire filiforme du deuxième étage a changé depuis l'incendie. Il a désormais 25 ans, les cheveux longs attachés en queue de cheval, et ne se déplace plus sans l'aide de sa béquille. Il s'est empoté, aussi. Chacun des huit jours que durera son procès, dans le box des accusés, Thibaud Garagnon portera un t-shirt coloré différent à l'effigie de *My Little Pony*. Dans la salle, à l'ombre du balcon réservé aux journalistes, on ne peut, Covid-19 oblige, s'asseoir qu'une place sur deux, et ça pose problème, parce que les parties civiles sont venues nombreuses: la famille Tandian, bien sûr, mais aussi les parents d'Yvan Gérald, Laurence Beyens et Audrie Glotin, des survivants comme Damien Le Devedec et même certains locataires ou propriétaires absents le soir du drame. Au fond de la salle, dans l'ombre, trois femmes affublées d'un gilet "Paris Aide aux Victimes" se tiennent à leur disposition. La culpabilité de leur ancien voisin est acquise depuis ses aveux, mais tout le monde attend qu'il dise la vérité sur les raisons qui l'ont poussé à mettre le feu. Était-ce un geste raciste, comme pourraient le laisser penser certains des propos qu'il a tenus par le passé, en public ou en privé? Ou était-ce l'œuvre d'un pyromane, lui qui rêvait, enfant, de devenir pompier et a fait plusieurs recherches sur Internet en rapport avec le feu avant et après les faits? Au cours des dernières années, Thibaud Garagnon a été entendu à de nombreuses reprises, mais jamais il n'a apporté la moindre réponse à ces questions. Ses avocats, M^{es} Laurent Thieffry et Céline Blanchetière, le décrivent comme quelqu'un de *"pas très expressif, qui peut paraître un peu atone"*, qui a *"du mal à regarder les gens dans les yeux, même quand il échange avec [eux]"*, mais assurent que ce n'est

"pas du mépris ou de l'indifférence". Pour le procès, ils se sont fixé un objectif: *"faire comprendre qui il est, sans pour autant se cacher derrière"*.

Dans son box de Plexiglas et derrière un masque en plastique transparent, l'accusé se lève et décline son identité. Quand la présidente lui demande sa position sur les faits qui lui sont reprochés, la réponse fait trembler la salle. *"Je reconnais les faits, mais nous n'imaginons pas les conséquences."* *"Arrête de mentir!"* tonne un des fils d'Almamo Tandian. Ce "nous" n'est pas une erreur de langage sous le coup de l'émotion, et ce n'est pas la première fois que l'incendiaire l'utilise pour parler de lui seul. En juillet 2018, face à la juge d'instruction en charge de l'affaire, il avait déjà abandonné la première personne du singulier. Quelques jours plus tôt, la France avait éliminé l'Argentine (4-3) lors des huitièmes de finale de la Coupe du monde de football et le jeune homme atrabilaire n'avait pas supporté le raffut provoqué par le match dans la maison d'arrêt de Meaux. *"On ne s'est jamais rencontrés, mais je suis Light, l'amie imaginaire de Fox, de Thibaud, avait-il alors déclaré à la magistrate. Samedi (le jour du match, ndlr), il était pas bien du tout, on s'est battus parce qu'il ne voulait pas rester, j'ai pris sa place, il s'est réfugié dans son imaginaire."* Comme de nombreux *bronies*, les fans de *My Little Pony*, Thibaud a développé une *Tulpa*, une amie imaginaire *"très douce et très timide"*, qui le calme quand le monde est trop hostile. Puis, lorsque la juge en était venue aux faits, Light avait convoqué une troisième entité: la *"très violente"* Superbia, que Light et Fox *"suspectent"* d'avoir, ce 1^{er} septembre 2015, *"pris le contrôle"* au moment d'actionner le briquet sur la poussette. M^e Blanchetière, l'avocate de Garagnon, à qui son client n'avait jamais fait part de ces supposées identités multiples, était restée interdite. Avant de quitter le bureau, son client s'était tourné vers la juge d'instruction: *"Je signe comme aurait signé Thibaud?"*

"C'est le mal, et la seule chose que j'attends de ce procès, c'est qu'on réponde à cette question: on fait quoi du mal?"

**Charlotte,
sœur d'une victime**

À quoi joue Thibaud Garagnon? L'expert psychiatre qui l'a vu en prison a exclu le dédoublement de personnalité ou un quelconque trouble psychiatrique qui aurait altéré son jugement au moment de mettre le feu à son immeuble. Interrogé sur les faits lors du quatrième jour d'audience, l'accusé maintient sa version, aussi absurde soit-elle: il a mis le feu à sa boîte aux lettres parce qu'il se sentait seul, comme un *"appel à l'aide"*, mais les pompiers sont repartis, donc il est redescendu mettre le feu aux poussettes avant de remonter dans son studio, pensant bêtement qu'il allait à nouveau s'éteindre de lui-même. Le lundi suivant, lorsque la cour se penche sur sa personnalité, il se décrit lui-même comme un *"enfant différent"*, raconte sa



phobie scolaire et un syndrome d'Asperger qui aurait selon lui été diagnostiqué par un médecin généraliste, mais toujours contredit depuis. Les avis d'expert ou la réalité n'intéressent de toute façon guère Thibaud Garagnon: *"Je me comprendrais mieux si j'étais Asperger"*, avance-t-il à la barre. Cela semble plus fort que lui: qu'on l'interroge sur les faits, son enfance ou ses accès de colère envers des agents de la RATP, de La Poste ou de la SNCF, Thibaud Garagnon se retranche dans sa position favorite. *"Est-ce que vous arrivez à vous positionner autrement qu'en tant que victime?"* finit par s'impatienter la présidente. Trop à l'aise dans le rôle de sa vie ou trop *"atone"*, il réagit de la même façon qu'on lui montre des photos des corps calcinés, qu'il écoute Laura Laventure dire de sa vie que *"de toute façon, c'est pas ce [qu'elle aurait] voulu"* ou qu'Alassane Tandian déplore qu'*"il se soit comporté comme un frère avec [lui]"*: il retire son masque et s'éponge les yeux avec le coin d'un mouchoir. C'est tout. Quant à Superbia et Light, il fait attention à les décrire comme des *"extrapolations de [sa] personnalité"*. Sur le même ton monocorde, il parle aussi du plaisir qu'il trouve à porter des couches, de la relation polyamoureuse dans laquelle il s'épanouit depuis sa cellule ou de son envie, après la prison, de subir une augmentation de poitrine et *"[d'avoir] les deux sexes"*. Face à la solennité de la salle d'audience, ses hermines, ses bancs trop raides et ses gendarmes en uniforme, face à la douleur indicible des familles, les extravagances de l'accusé passent pour des provocations. Ou pire, pour de l'indifférence.

Le vendredi 4 décembre 2020, Laurence Beyens aurait fêté ses 34 ans. Ce jour-là, Charlotte, une de ses meilleures amies en même temps que la sœur adorée d'Yvan, pointe le box: *"C'est le mal, et la seule chose que j'attends de ce procès, c'est qu'on réponde à cette question: on fait quoi du mal?"*

Le jeudi 10 décembre, les jurés de la cour d'assises de Paris ont finalement condamné Thibaud Garagnon à 20 ans de réclusion criminelle, assortis d'un suivi socio-judiciaire de douze ans à sa sortie de prison. Si celui-ci n'était pas respecté, l'incendiaire risquerait une nouvelle peine de prison de sept ans. Après le verdict, au moment où les avocats des parties civiles se succèdent à la barre pour plaider sur les intérêts civils, Thibaud Garagnon semble sonné. Il ne fera pas appel. Pour la première fois, il se tourne vers la salle pour chercher les yeux de sa mère et croise enfin le regard de ceux dont il a irrémédiablement abîmé la vie, cette nuit de septembre 2015. Alassane Tandian, lui, a déjà quitté la salle. Depuis l'incendie, il ne peut plus dormir entre 20h et 4h. À moins qu'il y ait du bruit, des gens éveillés qui pourraient les protéger du mal, lui et sa famille. Malgré la peur, malgré la colère, malgré l'absence de pourquoi et de comment, ce qu'il regrette ou redoute le plus, c'est encore que Thibaud Garagnon purge l'essentiel de sa peine tout seul. *"Sa punition, ça devrait être de s'habituer à vivre avec les autres, comme nous tous."* ●

TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR DAC, SAUF MENTIONS



L'AUBE

OU

LE

PAR LUCAS DUVERNET-COPPOLA, À KAMPALA
PHOTOS: SUMY SADURNI POUR SOCIETY

CRÉPUSCULE



Le chanteur Bobi Wine, de son vrai nom Robert Kyagulanyi Ssentamu, 38 ans, était surnommé en Ouganda “le président du ghetto”. Mais il rêvait de plus: devenir le président du pays tout entier, et ainsi le “libérer” de la mainmise de Yoweri Museveni, au pouvoir depuis 35 ans. Alors, il s’est lancé dans la course à la présidence, s’attirant en retour ennuis judiciaires, arrestations arbitraires, tentatives d’assassinat. Society a suivi l’élection à ses côtés.

Dans un peu plus d’une heure, Robert Kyagulanyi Ssentamu, candidat à l’élection présidentielle ougandaise, cochera son propre nom sur le bulletin de vote. Pour l’heure, il se trouve dans son salon, à genoux, les mains jointes, les yeux fermés. Son révérend et sa femme l’entourent. Deux techniciens, venus réparer les caméras de sécurité de la villa, se joignent à eux. Tous sont prostrés autour de la table basse en verre, face à la télévision éteinte, et Kyagulanyi Ssentamu prie plus fort encore que les autres, comme si Dieu était la dernière chose qui lui restait. Ce n’est pas complètement faux: la plupart de ses collaborateurs sont en prison – une centaine de personnes en tout. Ses enfants sont partis loin du pays, au cas où les choses devaient mal tourner. Internet est coupé depuis la veille. Les téléphones fonctionnent par intermittence. Il est presque 9h, ce 14 janvier 2021. Le vote a officiellement démarré depuis deux heures, et Kyagulanyi fait ce qu’il peut pour collecter des bribes d’informations. Les nouvelles qui lui parviennent au compte-gouttes ne sont guère réjouissantes. Des militaires, aux ordres du pouvoir en place, ont arrêté ses

agents de surveillance chargés de veiller à l’intégrité de l’élection dans une dizaine des 135 districts du pays. Dans 22 autres, apprend-il, “ils sont en fuite comme des criminels”. La presse l’attend de l’autre côté de la porte, dans le jardin de sa villa. Il s’avance vers les journalistes, le visage creusé par les cernes et marqué par la peur. “La journée va être un long voyage, proclame-t-il. J’ai personnellement le cœur lourd, mais je fais ça pour les Ougandais.” Ensuite, il prend son épouse par la main et monte dans sa Mercedes ML350 noire. Kyagulanyi s’installe au volant: ses différents chauffeurs sont eux aussi portés disparus.

C’est la première fois que Kyagulanyi Ssentamu, 38 ans, est candidat à l’élection présidentielle de son pays. Son programme peut se résumer au mot d’ordre qu’il martèle depuis des mois: “Chasser le dictateur.” Autrement dit chasser Yoweri Museveni, le président du pays. Arrivé au pouvoir par les armes en 1986, réélu sans discontinuer depuis, Museveni, 76 ans, est en ce début d’année en lice pour un sixième mandat consécutif. Avant Kyagulanyi, un autre homme s’était déjà persuadé qu’il serait celui qui parviendrait à “libérer l’Ouganda”. Lors de quatre élections

présidentielles d’affilée, Kizza Besigye, ancien docteur personnel de Museveni, s’est présenté contre lui. À sa première tentative, en 2001, il avait été forcé à l’exil en Afrique du Sud quelques mois après les résultats. En 2006, il avait été accusé de viol et de haute trahison. En 2011, il avait manqué de perdre la vue après avoir été gazé à bout portant par un policier. En 2016, il avait été placé en “détention préventive” par le régime pendant 40 jours, au moment où la campagne battait son plein. Cette année, il a préféré jeter l’éponge et s’effacer derrière Kyagulanyi, plus jeune, plus frais, mieux placé. À 64 ans, Besigye sait que son heure ne viendra plus. Cela semble le soulager plus qu’autre chose. “Bien sûr, j’ai eu plusieurs impressions de déjà-vu pendant cette campagne, confie-t-il, quelques jours avant le scrutin, à propos des mésaventures de Kyagulanyi. Mais il s’est aussi passé des choses que même moi, je n’avais jamais vécues. Les candidats ont dû mettre un casque et un gilet pare-balles pour leurs meetings. Honnêtement, la violence et la terreur qu’ils ont affrontées sont sans précédent dans notre pays.” Cette terreur “sans précédent” est en réalité proportionnelle à la crainte, également inédite, qu’inspire au pouvoir Robert Kyagulanyi Ssentamu. Sous le nom de scène de Bobi Wine, Kyagulanyi est l’artiste le plus aimé de son pays depuis bientôt 20 ans et dispose d’un soutien populaire sans commune mesure avec celui d’un politicien classique. Son enfance à Kamwokya, l’un des principaux ghettos de la capitale, Kampala, où s’entassaient 10 000 habitants, lui assure en outre l’adhésion quasi inconditionnelle des bidonvilles du pays, où vit entre 49 et 64% de la population urbaine. Enfin, cette majorité se sent représentée, et cela apporte au chanteur un grand poids ainsi qu’une grande responsabilité: Bobi Wine représente des gens prêts à mourir pour lui.

Plateau d’argent

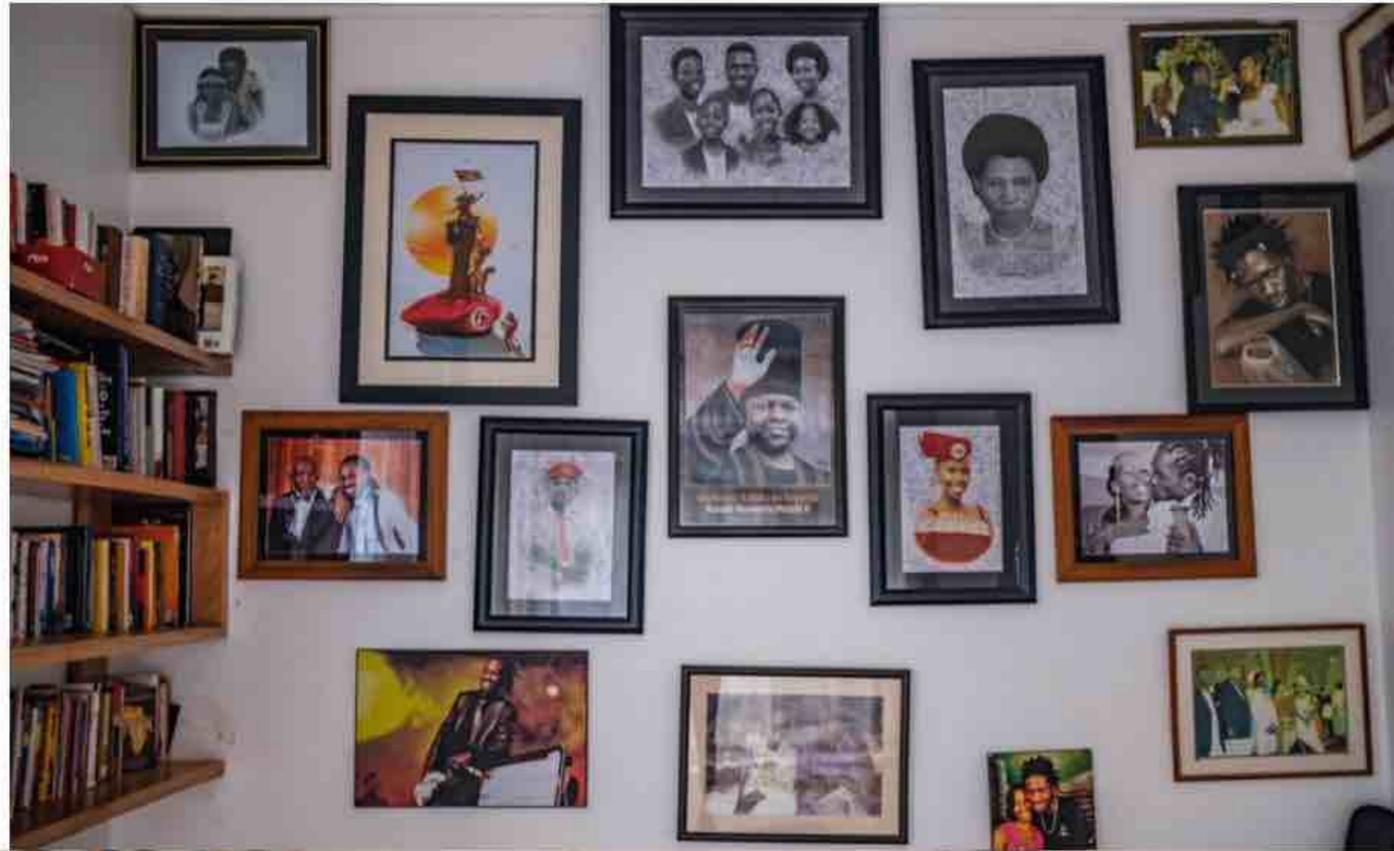
Au départ, Wine n’était pourtant qu’un chanteur du ghetto parmi d’autres. Grâce à une puissante mixture alliant dancehall, reggae et kidandali (l’afrobeat ougandais), il connaît ses premiers succès au début des années 2000, avec des textes revendiquant ouvertement un mode de vie dilette et l’envie de s’enrichir. Le tournant intervient avec son morceau *Ghetto*, enregistré en 2007.

À l'époque, l'Ouganda se prépare à accueillir la réunion des chefs de gouvernement du Commonwealth. Le régime souhaite donner l'image la plus lisse possible de sa capitale. Il chasse vendeurs à la sauvette, mendiants, petits voyous des rues de Kampala. Wine ne vit plus dans la misère mais il se sent personnellement visé par cette dérive sécuritaire, et décide enfin de le chanter. Le succès, immense, le persuade de poursuivre dans cette voie. Les mélodies sont toujours festives, mais les textes se font plus engagés. Il décide "d'éduquer les masses et de changer l'état d'esprit des gens contre la dictature". Corruption, prix de l'électricité, système scolaire défaillant, guerres civiles: Wine chante tous les maux de l'Ouganda. Il devient, pour ses concitoyens, le "président du ghetto", et trouve une expression pour baptiser son nouveau crédo: *edutainment*, contraction d'*education* et *entertainment*. Pour le reste, son mode de vie reste celui d'une rock star. Wine est alors capable d'enchaîner plusieurs concerts dans la même soirée, où il se rend dans son gros pick-up immatriculé "GHETTO", un énorme pochon de weed près du pommeau de vitesse. Il fume de façon frénétique, boit du Malibu pour se

désaltérer, reçoit ses salaires en grosses liasses, cache les billets dans son caleçon, recommence le jour d'après.

La réélection de Museveni en 2016 et l'arrestation des leaders de l'opposition qui s'ensuit font office de second déclin. "J'ai compris à ce moment-là que je ne pouvais plus me contenter de regarder

et de m'offusquer, explique Bobi Wine. La musique suffit jusqu'à un certain stade. C'est à nous, les jeunes, de nous engager. J'ai regardé autour de moi, j'ai vu que personne n'était en mesure de le faire. J'ai senti que c'était mon devoir." Cette année-là, les élections législatives qui devaient se tenir dans la circonscription qui abrite sa villa,



Avec sa femme, Barbis, chez eux, le 9 janvier.



“Chacun de mes amis est en prison, ou à l’hôpital, en train de lutter pour survivre. D’autres sont dans une tombe. Donc... c’est douloureux. Oui... douloureux”

Bobi Wine



dans le village de Magere, au nord de Kampala, sont annulées. Un nouveau scrutin est prévu. Dans une longue procession, les habitants viennent toquer à sa porte pour lui demander d'y aller, si ce n'est pour lui, au moins pour eux. Wine y va. Sans réel programme – ses chansons parlent pour lui – ni l'appui d'un parti politique, il est élu avec 77% des voix et entre au Parlement en juillet 2017. Bobi Wine embrasse ce changement de vie avec le plus grand sérieux. Il troque le survêtement large pour le costume cintré. Rase ses dreadlocks. Cesse de fumer de l'herbe. Pourtant, chaque révolutionnaire a besoin d'une cause plus précise à défendre que réclamer un monde plus juste et, à ce moment-là de l'histoire, Wine n'en a pas encore. C'est le régime qui, en pensant le contrer, va la lui offrir sur un plateau d'argent. La Constitution ougandaise dispose que le président ne peut pas être âgé de plus de 75 ans, ce qui reviendrait *de facto* à empêcher Museveni, 76 ans en 2021, de concourir à nouveau. Alors que le chef de l'État entame les démarches pour modifier le texte, Bobi Wine s'érige en principal opposant à cette tentative de putsch juridique. Le 13 septembre 2017, dans une allocution solennelle de douze minutes diffusée sur les réseaux sociaux, il demande aux autres leaders du pays de le rejoindre: *"Levez-vous avant qu'il ne soit trop tard (...). Nous sommes le futur, et le futur commence aujourd'hui."* C'est un appel à la révolution, qu'il entend conduire jusqu'à la victoire.

"Nous sommes des gens normaux"

Il faut maintenant se structurer sans perdre de temps. Pendant sa campagne des législatives, Wine avait lancé le slogan "People Power". Il le transforme en mouvement – People Power, Our Power. Établit ses locaux à l'entrée de son bidonville, fait décorer les murs de fresques en l'honneur des combattants de la cause noire et de la liberté, choisit un béret rouge et un poing fermé pour symboles, place une boîte à idées à l'entrée, invite tous ceux qui le souhaitent à réfléchir à demain, promet de dépasser les clivages et de rassembler le meilleur de chaque bord politique. *"Ce n'est pas un énième parti, explique Bobi Wine aujourd'hui. Nous savons que l'État a peur des gens qui se rassemblent sans se préoccuper de leurs affiliations politiques, de leurs tribus ou de leurs religions, mais qui souhaitent simplement se réapproprier*

le pouvoir. Nous sommes des gens normaux: des musiciens, des journalistes, des fermiers, des chauffeurs de moto-taxi, des avocats, des docteurs, des vendeurs de marché. Nous nous sommes réunis et disons simplement: 'Nous voulons changer l'Ouganda.'" Le premier cercle est composé d'amis de la musique, du lycée, du ghetto. Ali Buken, dit Nubian Li, qui l'épaule lors de ses concerts en chantant à sa place lorsqu'il reprend son souffle, devient chargé des arts et du divertissement; un ancien journaliste, accusé par sa rédaction d'être trop partial, devient le porte-parole; des universitaires et des avocats, parfois diplômés des facultés les plus prestigieuses, les rejoignent. Le mouvement fusionne avec un parti politique refondé pour l'occasion, le National Unity Platform (NUP), mais une même critique revient sans cesse: cet homme, ses troupes, n'ont pas la carrure pour gouverner le pays. Et alors? Pour battre Museveni, il faut surtout être capable d'organiser sa popularité. Et Wine s'exécute. De concerts en meetings, il parcourt le pays, la Constitution dans les mains. Le peuple l'acclame dans un immense délire, convaincu que le Grand Soir est enfin là, à portée de main.

Le régime pense la même chose, et agit en conséquence. En août 2018, l'un des chauffeurs de Bobi Wine est tué à Arua, au nord-ouest du pays, et Wine est arrêté. *"Cette balle m'était destinée, pense le candidat à la présidentielle. J'étais assis à cette même place deux minutes plus tôt."* En novembre 2020, il est à nouveau arrêté deux fois, à une semaine d'écart. La première, sans raison apparente. La deuxième, justifie la police, pour *"non-respect des mesures sanitaires liées à l'épidémie de Covid-19"*. Cette deuxième fois est celle de trop. Dans le centre de Kampala, les ghettos se soulèvent. L'émeute fait officiellement 54 morts, mais Wine et ses équipes estiment le nombre de tués à plus de 100. Puis la campagne officielle commence. Il faut imaginer le candidat, debout dans sa voiture, sortant le buste par un toit ouvrant, parcourir le pays du Nord au Sud et d'Est en Ouest, escorté par un flot incessant de motos, attendu comme le sauveur par des milliers de gens. Il faut le voir sortir de sa voiture, grimper sur le toit, avec un micro ou un mégaphone, parler de la loi, parler du peuple, parler d'espoir. Il faut visualiser l'enceinte placée à l'arrière de son pick-up cracher certains de ses tubes à plein volume, pendant



Denicity, un supporter de Bobi Wine et de son mouvement People Power, le 3 novembre, à Kampala.



que lui chante par-dessus, malgré les grésillements ; danse ; lève le poing au ciel, convaincu d'être tout près de faire ce que personne n'a réalisé avant lui dans son pays. Il faut, enfin, se représenter la panique du pouvoir devant ces rassemblements chaque jour plus importants, les grenades lacrymogènes envoyées au milieu de la foule pour la disperser, les balles tirées pour tuer quand elle n'obéit pas, parfois en direction des journalistes – au moins sept ont été agressés par les forces de l'ordre. Et Wine, au milieu du chaos, casque de militaire et gilet pare-balles, empêché de circuler sur les axes principaux, contraint d'emprunter les chemins de brousse, obligé de jouer à cache-cache avec militaires, policiers, forces spéciales, et de regarder ses

troupes fondre jour après jour, arrêtées, torturées, assassinées, ou simplement disparues. Martin, 24 ans, est l'un des chauffeurs qui conduisait la voiture de Bobi Wine ces derniers mois, avant d'être affecté à une tâche plus politique. Originaire de Magere, le village où vit l'artiste, il a obtenu un diplôme d'ingénieur sur aucun emploi à la hauteur de ses études. Un temps, il a travaillé à l'aéroport, avant

d'être remercié sans explication, pour plonger dans un chômage qui semblait sans fin. Mais au siège de People Power, où il était venu proposer ses idées et ses services, tout a été accepté. Il était là à Kalangala, une ville située à Bugala, une petite île du lac Victoria, quand la police a arrêté pour la troisième fois Bobi Wine et 126 de ses soutiens le 30 décembre dernier. Avec un camarade, dont il préfère taire le nom, ils ont été les seuls à réussir à fuir, grâce à l'aide de pêcheurs. Il était chez lui une autre nuit quand des militaires ont fait irruption dans sa maison en fracassant sa porte, et s'est enfui encore, cette fois grâce à ses voisins. Un autre jour, toujours à son domicile, il s'est retrouvé avec un pistolet sur la tempe, emmené

au poste. *“C'est un ordre du dessus”,* lui a simplement dit l'officier qui l'a interpellé, précisant qu'aucune charge ne pesait contre lui. *“On ne peut plus dormir chez nous, on est obligés d'aller dans des motels ou des hôtels, comme des fugitifs,* raconte Martin aujourd'hui. *Ils pensent qu'en nous menant cette vie dure, on oubliera la cause. Certains d'entre nous ont été achetés par le pouvoir. En deux ans, dix personnes nous ont abandonnés comme ça. En juillet dernier, la secrétaire du parti du président m'a fait une offre, que j'ai refusée. Ceux qui restent comme moi ont signé un pacte. On se promet une chose: ‘Si tu meurs, je n'arrêterai pas le combat.’ Que notre mort ne soit pas vaine. Que je meure pour une cause plus grande.”*

“Une vie aussi vide que la mort”

Bobi Wine a finalement reçu l'interdiction formelle de faire campagne début janvier, officiellement pour empêcher le virus de se propager. Dans le même temps, les autres candidats – ils sont onze en tout – et le général Museveni pouvaient, eux, continuer leurs déplacements. Ce n'est plus exceptionnel que Wine-Kyagulanyi soit ainsi empêché de se déplacer, mais la menace se fait cette fois plus pressante. Chaque accès à sa résidence est contrôlé par des militaires, qui resserrent l'étau au fur et à mesure. Mardi 12 janvier, il parvient

tout de même à se rendre à l'Hotel Africana, dans le centre de Kampala, pour une conférence de presse. Il n'est pas seul: pour la première fois dans l'histoire ougandaise, trois candidats à la présidentielle sont côte à côte sur l'estrade. Patrick Oboi Amuriat, pour le Forum for Democratic Change (FDC) et Gregg Mugisha Muntu, de l'Alliance for National Transformation (ANT), appuient le candidat du NUP. Ils disent être *"rivaux dans cette campagne, mais camarades dans la lutte"*. Oboi Amuriat prend la parole le premier: *"Il n'y a pas besoin d'en rajouter sur les tortures que nous avons endurées. La police fait ça pour effrayer les candidats, mais aussi la population. Museveni devrait penser à la nation plutôt qu'à son égoïsme."* Wine prend le relais, il décide de s'adresser aux *"femmes et aux hommes en uniforme"*. *"Je vous invite à étudier comment les dictateurs se sont servis des jeunes gens comme vous. Ne soyez pas utilisés pour tuer. Vous ne serez pas fiers de vous, déclare-t-il, avant d'ajouter: Nous, les leaders, sommes de simples serviteurs. Nous ne pouvons vous offrir que notre leadership, mais vous êtes les vrais décideurs. Servez-vous de ce vote pour dire non."*

Le même jour, quelques heures plus tard, dans sa villa. Le vote a lieu dans moins de 48 heures et Kyagulanyi est désespérément seul. Sa sécurité privée, qui le protège depuis douze ans, a reçu l'ordre de rendre les armes dans la nuit. Par loyauté, certains ont accepté de rester et sont à l'entrée, les mains ballantes, sans trop savoir qu'en faire. Le "président du ghetto" invite à prendre place sur une chaise à l'ombre, près de la bananeraie. L'atmosphère, d'ordinaire paisible, est troublée par le vrombissement incessant d'un hélicoptère de l'armée qui tourne juste au-dessus de la propriété. *"Je déteste encore plus la politique qu'avant, entame Bobi Wine. C'est pour ça qu'il faut que je règle ça, afin que mes enfants n'aient pas à la détester eux-aussi. Chacun de mes amis est en prison, ou à l'hôpital, en train de lutter pour survivre. D'autres sont dans une tombe. Donc... c'est douloureux. Oui... douloureux. Pendant la campagne, je vivais chaque jour comme si c'était le dernier. Je m'attendais à me prendre une balle à tout moment. Mais je me suis proposé pour jouer ce rôle, et je veux le jouer jusqu'au bout. Bien sûr, j'ai peur: tout le monde veut rester vivant. Mais je n'ai qu'à faire comme si j'étais courageux pour le devenir."* Parfois, sur la route, affirme-t-il, il a vu certains policiers lui faire des clins d'œil et l'encourager

discrètement quand leur chef avait le dos tourné, ou des anciens s'émouvoir au milieu de jeunes acquis à sa cause. *"Ça me donne des raisons de penser que je n'ai pas tort."* Il dit que *"vivre sans être libre, c'est une vie aussi vide que la mort. La liberté vaut toutes les choses, donc je ne regrette rien. À la fin du voyage, ça vaudra le coup. Mais là, au lieu de faire campagne, j'organise des enterrements, et ça fait mal"*. Est-ce qu'il regrette sa vie d'avant? Est-ce que le temps où il n'était qu'une star, et pas l'homme à abattre, lui manque? Il fait oui de la tête:

Il faut imaginer Wine obligé de jouer à cache-cache avec militaires, policiers, forces spéciales, contraint d'emprunter les chemins de brousse, de regarder ses troupes fondre jour après jour, arrêtées, torturées, assassinées, ou simplement disparues

"La musique me manque. Chanter me manque. La scène me manque. Le calme et la paix qui viennent avec la musique me manquent. J'ai hâte de pouvoir refaire de la musique. Mais je ne serai pas président pour toujours. Et quand je serai président, ça ne veut pas dire que je ne pourrai pas chanter de temps en temps. Je ne veux pas me perdre moi-même. Je veux rester naturel." L'évocation au futur de ce qui n'advientra sans doute pas fait passer un premier sourire sur son visage, et c'est comme s'il se réveillait d'un cauchemar. Lui, président? *"Première chose: libérer les prisonniers politiques. Deuxième chose: restaurer la Constitution et réintroduire l'âge limite pour le président. Troisième chose: abolir toutes les taxes abusives, en commençant par celles sur les réseaux sociaux. Je serai un leader savant. Un président free-style. Un président qu'il est marrant d'avoir, cool, qui place les*

gens au-dessus de tout, y compris de lui-même. Je serai le président avec le moins de pouvoir, parce que je veux le rendre au peuple, au Parlement, à la justice. La police n'aura jamais à me demander comment faire son travail et les militaires comment se comporter, car tout cela est inscrit dans la loi. Ce que je veux, c'est construire des institutions qui peuvent résister à l'avidité et aux émotions des hommes. Personne ne pourra mener le pays plus de deux mandats."

Soudain, l'hélicoptère se fait plus bruyant, il a l'air de s'approcher pour de bon, et Wine s'interrompt, fuse de sa chaise, vérifie que les militaires ne s'apprêtent pas à sauter sur la villa. Fausse alerte, l'engin retrouve de l'altitude. Il se rassoit. Son épouse arrive, elle lui tend un téléphone, ses enfants veulent lui parler, mais elle n'a plus de batterie. Il soupire, répond qu'il arrive dans quelques instants. La violence qui l'entoure va crescendo, au fur et à mesure que l'échéance se rapproche. Il pourrait, en un claquement de doigts, envoyer dans la rue des milliers et des milliers de gens, jouer le rapport de force, faire basculer le scrutin dans une autre dimension, peut-être en sa faveur, et pourtant il continue de prôner la non-violence, promet d'amnistier Museveni en cas de victoire, assure qu'il fera la première transition pacifique de l'histoire de son pays. *"On nous a enseigné que ce n'est pas l'obscurité qui amène l'espoir, mais la lumière. Les coups n'arrêtent pas les coups: seul l'amour en est capable. La violence n'a jamais arrêté la violence: seule la paix y met un terme. Museveni est violent, mais je ne veux pas jouer son jeu. Il pourrait tricher, nous savons que dans le passé, de très nombreux dictateurs ont employé la violence contre des citoyens désarmés. Mais la non-violence a toujours gagné. Et elle gagnera. Yeah!"* Quelques heures plus tard, les réseaux sociaux sont mis hors service par le régime. Le lendemain, Internet tout entier est coupé. Bobi Wine n'a de toute façon aucun rendez-vous de prévu pour le mercredi 13. Il doit se rendre 60 kilomètres au nord, à Luweero, enterrer l'un des siens, tué par balle quelques jours plus tôt.

"Tu pourras être la première dame"

Il est 10h35, le 14 janvier, jour de l'élection présidentielle, quand la ML350 de Wine-Kyagulanyi sort de sa résidence. Les militaires ont provisoirement levé le camp de son entrée, ils l'escortent simplement. Le village entier l'ovationne,



Sa voiture bloquée par la police, Bobi Wine continue son chemin à bord d'un boda boda, les moto-taxis locaux.

dernière réminiscence des moments de campagne où tout semblait possible. Lui ne dit rien. Il a un masque noir, est collé à sa femme, regarde devant lui ou bien le sol, vote, sourit enfin, remonte dans sa voiture, tend un poing par la fenêtre sous les hurras, parcourt à nouveau les 400 mètres jusqu'à chez lui. Sa femme lui dit: "J'ai voté pour toi." Il répond: "Tu pourras être la première dame."

Les bureaux de vote ferment à 16h, et le comptage des voix commence dans la foulée. Dans la capitale, le dépouillement se fait de façon transparente. Les bulletins sont sortis de l'urne, brandis à la foule qui s'amasse, comptés à voix haute en anglais et en ougandais, sous les vivats ou les sifflets. Dans ce bureau du quartier Bugoloobi, Bobi Wine l'emporte avec 195 voix, contre 160 pour Museveni, alors la centaine de personnes qui patientait klaxonne, chante, hurle. Mais ailleurs, que se passe-t-il? Le pouvoir a refusé la présence d'observateurs américains, comme ceux de la Commission européenne, qui en avait déployé 94 en 2016. Des diplomates, présents dans certains bureaux de vote du pays, font certes le "constat d'une transparence des opérations de vote", mais dans les villages reculés? Pour parer à d'éventuelles fraudes, Wine et le NUP avaient mis au point une application pour faire leur propre comptage, rendue inutile par la coupure d'Internet. Ils ont alors demandé à leurs soutiens de filmer et d'enregistrer tout ce qui méritait de l'être, convaincus que la victoire ne pouvait mathématiquement leur échapper: l'Ouganda est l'un des pays les plus jeunes du monde; les trois quarts de la population ont moins de 30 ans et

“Les candidats ont dû mettre un casque et un gilet pare-balles pour leurs meetings. La violence et la terreur qu'ils ont affrontées sont sans précédent dans notre pays”

Kizza Besigye, qui s'est présenté quatre fois contre Museveni

n'ont pas connu d'autre président que Museveni. Dans leurs têtes, selon leurs propres sondages, ceux-là les soutiennent et ont voté pour eux. La Constitution est en tout cas très claire: la commission électorale a l'obligation de donner les résultats au plus tard 48 heures après la fermeture des bureaux de vote.

Vendredi 15 janvier au matin, Bobi Wine convoque les journalistes dans sa villa. Il arrive à 11h25 et s'excuse de son retard: "Je n'ai pas encore l'habitude d'être le président élu." C'est l'une des rares fois où il lit un discours, et cette solennité ne lui sied pas vraiment. Il hésite sur des mots, bute sur d'autres. "What a joke", dit-il en substance à propos de la journée d'hier, alors que les premiers chiffres donnent déjà Museveni en tête. Il évoque des bulletins truqués et des urnes bourrées. "Tous ceux qui ont participé à ce complot devront assumer les conséquences,

prévient-il. Le régime se retrouve nu. S'il n'avait rien à cacher, pourquoi nous plonger dans le noir?" Il promet de diffuser bientôt les preuves, affirme avoir "une confortable avance sur le général Museveni", tourne autour du pot, finit par dire: "Nous sommes en train de gagner, de beaucoup." Après quoi il s'éclipse pour mettre au point une stratégie avec certains de ses soutiens. Coup de poker ou vraie information? Cinq heures plus tard, l'un des bras droits de Wine appelle les journalistes en panique: des militaires sont en train de mener un raid sur la villa. Wine remercie la presse d'être arrivée si vite: "Je ne peux pas appeler la police, vous appeler est la seule chose que je puisse faire. Le seul moyen d'assurer ma sécurité est de faire savoir au monde comment on me traite." "Nous sommes assiégés, complète Barbie, son épouse. Nous avons le droit de venir ou de partir de notre maison et de recevoir qui nous voulons comme visiteurs, mais on nous en empêche, et c'est illégal. Nos téléphones portables ne fonctionnent plus. Nous ne pouvons plus communiquer avec personne." Wine n'a pas réussi à mettre au point une stratégie avec son équipe. La nuit tombe sur Magere, quand les journalistes rebrousse chemin.

“Il n'y a plus de lait pour le bébé”

Le lendemain matin, jour des résultats, s'ouvre sur la nouvelle suivante: en dehors de tout cadre juridique, Bobi Wine et son épouse sont effectivement contraints de ne plus sortir de chez eux. Le porte-parole de l'armée, Deo Akiiki, justifie la mesure "dans l'intérêt de sa propre sécurité". À 13h, Wine a déjà tenté de s'échapper deux fois, et deux fois les militaires l'ont repoussé. Il a réussi à prévenir certains membres de People Power, et Francis Zaake, 30 ans, député, chef de la jeunesse du mouvement, est le premier à arriver sur place. Il ne reste que quelques minutes devant la grille avant d'être arrêté et placé dans un camion-cellule. Des hurlements de douleur s'échappent des grilles quand le fourgon repart en sens inverse. Joel Ssenyonyi, le porte-parole de People Power, arrive quelques minutes plus tard, déclare qu'il n'a "pas besoin de dire aux gens d'être en colère car ils le sont déjà", et rebrousse chemin. C'est peut-être vrai, mais cette colère ne se voit pas. Plutôt: tout a été fait pour qu'elle ne s'exprime pas. Le déploiement des forces armées à chaque carrefour de Kampala empêche

toute velléité de contestation. Une large partie des habitants de la capitale, effrayée par les prévisions apocalyptiques du régime, est de toute façon partie se réfugier dans les villages. Vers 16h, les résultats tombent et, comme prévu, Museveni est déclaré vainqueur avec 58,64% des suffrages exprimés, tandis que Wine est second, avec 34,83%. Le taux de participation est de 52%. D'un coup, 200 *bodas bodas*, les motos-taxis locaux, surgissent de nulle part, brandissent le portrait du général, klaxonnent, chantent, tournent dans la ville, guidés par un camion qui crache de la musique, et ce qui se veut une fête ne ressemble à rien d'autre qu'un convoi funéraire traversant une ville fantôme.

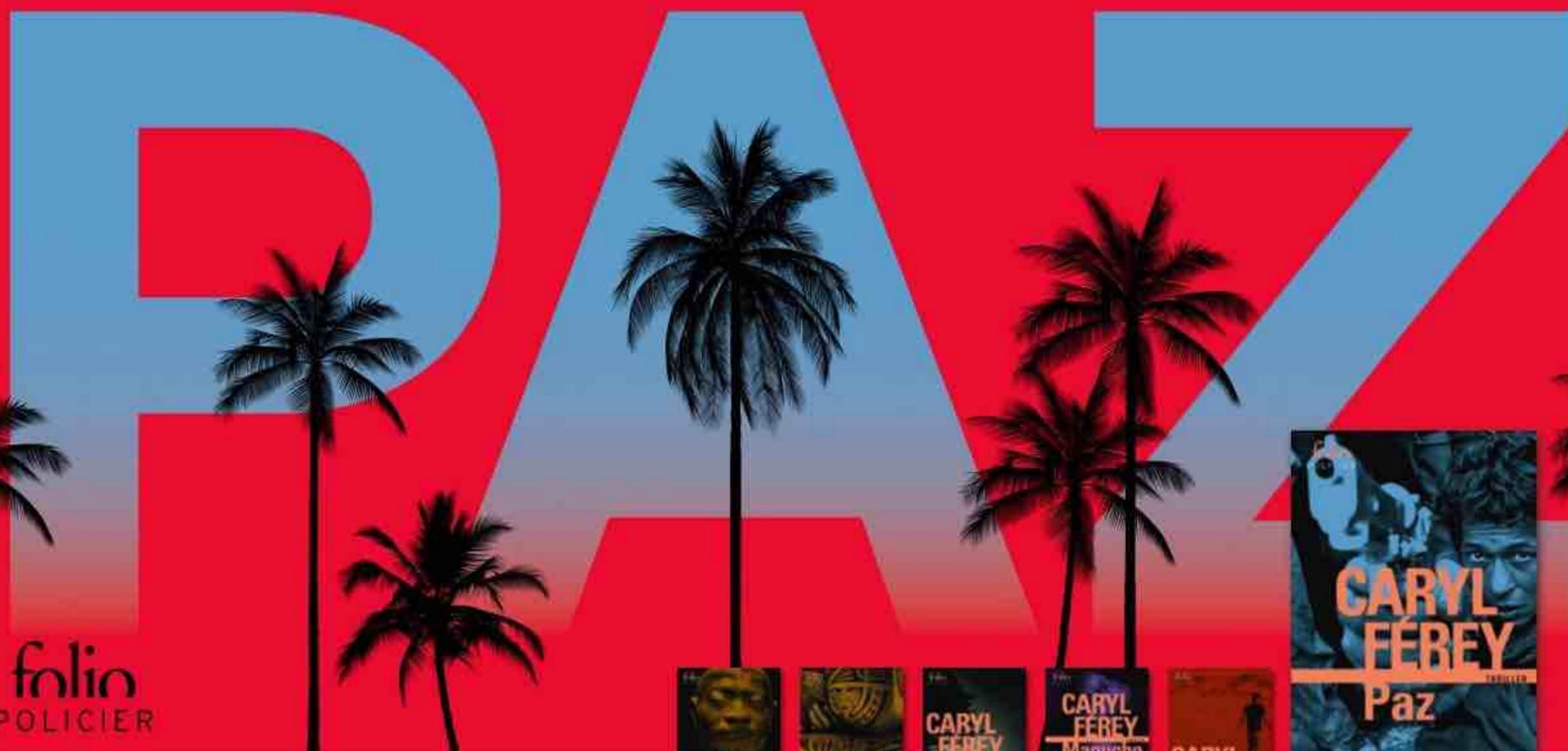
Jeudi 21 janvier, cinq jours après les résultats officiels. Alors que People Power a engagé "toutes les options légales pour les faire annuler", Wine entame ce matin son sixième jour aux arrêts domiciliaires. "Je suis bloqué avec ma femme et l'une de ses nièces, un bébé de 18 mois, raconte-t-il par téléphone, alors que les pleurs d'un nourrisson résonnent dans le combiné. Le père de la petite n'a pas eu le droit de

venir la reprendre. Nous sommes sur le point de ne plus avoir aucune nourriture. Il n'y a plus de lait pour le bébé. Nous ne vivons qu'avec de l'eau." Dans quelques heures, ses avocats déposeront un recours officiel pour le faire libérer. Ils ont été autorisés à rendre visite à leur client et lui apporteront les victuailles nécessaires. Wine a-t-il encore confiance en la loi, quand ceux qui la font la malaxent à leur guise? "J'ai confiance en la loi, mais pas en ceux qui l'appliquent, répond-il. Nous avons toutes les preuves que Museveni a truqué cette élection, et elles sont accablantes. Quand nous pourrons, nous les montrerons aux Ougandais et au reste du monde." Parce que "des dictateurs plus puissants que le général ont été renversés, comme Kadhafi", parce que chez ses "voisins du Soudan, Al-Bachir a été chassé sans violence", Robert Kyagulanyi Ssentamu, dit Bobi Wine, ne peut s'empêcher d'y croire encore. "L'Ouganda n'est pas une île, le pays fait partie de la communauté internationale, et bientôt le monde se rendra compte de ce que nous vivons." Mais la communauté internationale est-elle prête à tourner le dos à Museveni, qu'elle considère comme l'un des facteurs de stabilité de la région,

et dont elle continue de financer l'armée, en première ligne dans la lutte contre le terrorisme, notamment en Somalie, face aux combattants islamistes chabab? Wine n'a pas la réponse, mais il a commencé à distiller sur ses réseaux sociaux quelques vidéos de triche lors des élections, sans susciter, pour l'instant, le tremblement de terre escompté. Que faire, sinon attendre? "Heureusement, j'ai ma guitare avec moi, philosophe-t-il. Quand je broie du noir, quand ma femme va mal, quand le bébé pleure, je leur joue des morceaux. Des berceuses, bien sûr, et quelques ballades." C'est d'ailleurs en musique qu'il entame, le lendemain, sa première adresse à la nation, en direct sur son compte Facebook. Poing levé, a cappella, il chante ce qui est devenu l'hymne de sa campagne. C'est un gospel, dont les premiers vers récitent: "Quand la lutte sera finie, nous porterons la couronne de la victoire, pour un nouvel Ouganda." Il ne promet qu'une chose: "Rien n'arrêtera cette révolution." Quatre jours plus tard, la justice ordonnait la remise en liberté de Bobi Wine. Au moment où ces lignes sont imprimées, toutes les options sont encore envisageables. ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR LDC

UN PÈRE, DEUX FILS, UNE TRAGÉDIE FAMILIALE
SUR FOND DE GUÉRILLA COLOMBIENNE

CARYL FÉREY



folio
POLICIER

Retrouvez tous les thrillers du bout du monde
de Caryl Férey

CARYL
FÉREY
Haka

CARYL
FÉREY
Utu

CARYL
FÉREY
Zola

CARYL
FÉREY
Mapuche

CARYL
FÉREY
Condor

CARYL
FÉREY
Paz





LE VISA FRAMBOISE

Plus de 8000 kilomètres
séparent le Népal du PORTUGAL.

Chaque année, ils sont
pourtant des milliers à faire
le voyage vers l'Europe,
attirés par un eldorado
économique: la culture
des framboises, des fraises
et des myrtilles, demandeuse
de main-d'œuvre. Mais aussi
par un idéal: obtenir au bout
de six ans de bons et loyaux
services, comme le propose
la loi portugaise, un
passeport européen.

À quel prix?



PAR FABIAN FEDERL

PHOTOS: KRISTIN BETHGE



À ODEMIRA ET SÃO TEOTÓNIO

3011



521 623 0042

Sujan Khanal.



“Mes parents veulent
venir me voir
l’année prochaine.
Je leur ai dit
que je travaillais
dans un bureau.
S’ils savaient que
leur fils bosse
dans les champs,
ils pleureraient”

SUJAN, CUEILLEUR DE FRAMBOISES NÉPALAIS

P

ar une soirée de fin d’été, Sujan Khanal, un jeune homme népalais de 27 ans aux yeux d’enfant, descend d’un bus délabré à Odemira. Il balaye du regard la gare routière, où des dizaines de personnes en turban et robe colorée semblent attendre quelque chose. Dans le restaurant situé à côté, trois Indiens musulmans sont assis autour d’une table. Sujan s’installe un peu plus loin. Il attend lui aussi, conformément à ce que son contact lui a dit de faire. Quelques instants plus tard, un minibus s’arrête. Le chauffeur lui fait signe, il monte, et le véhicule repart, accélère au niveau de la rue principale, passe devant les maisons aux tuiles blanches et bleues, dépasse d’autres personnes qui, comme Sujan, attendent impatiemment un autre minibus, qui les mènera lui aussi à ce qui deviendra leur maison. Pendant six ans.

Sujan Khanal est l’un des dizaines de milliers de Népalais résidant dans le district d’Odemira, une région peu peuplée du Sud du Portugal. Comme les autres, s’il est là, c’est parce qu’il a accepté l’offre de l’État portugais: six ans de travail en échange d’un passeport européen. Pas de procédure d’asile, pas d’immigration clandestine. Une transaction: un bout de la vie en échange de l’avenir. Cet accord est une concession faite à une autre sorte de migrants, plus fortunés: les multinationales de l’agroalimentaire. Depuis quelques années, ces dernières profitent en effet des conditions idéales offertes par la région en termes de production de fruits rouges: framboises, mûres, myrtilles, fraises. D’énormes plantations ont été créées. Dans un premier temps, pourtant, les fruits ont pourri dans leurs buissons. Parce que personne n’était là pour les cueillir. Puis la donne a changé. En mars 2018, le gouvernement de gauche a modifié la loi sur l’immigration au Portugal pour attirer de la main-d’œuvre. L’article 88 – surnommé le “visa framboise” dans la filière – a été créé. Les conséquences ne

se sont pas fait attendre: aujourd’hui, les rues de la région sont bondées. Et ont changé de visage. On y trouve des terrains de cricket, des supermarchés indiens, des agences MoneyGram. De la musique indienne s’échappe des fenêtres de vieilles fermes et l’odeur de poori frit flotte dans l’air. C’est le Nord riche qui rencontre le Sud pauvre, le capital qui rencontre le travail. Mais les entreprises n’achètent pas ce travail avec de l’argent – la paie suffit tout juste à vivre. Elles payent avec une promesse. Avec de l’espoir. Celui de devenir européen.

“Les fraises, ce sont les pires”

Après son premier jour de travail, Sujan envoie des photos par WhatsApp: une plantation, des framboises, des gants, des seaux attachés à sa ceinture. Commentaire: “C’était une dure journée.” Le lendemain, il est reconduit à la plantation. Il embauche à 5h45. Le troisième jour, lorsqu’on le retrouve au restaurant de la gare routière, Sujan est vêtu de ses vêtements de travail – coupe-vent, sweat à capuche et jean épais, pour se protéger des épines. La serveuse apporte de la bière. Sujan prend une gorgée. “Au Népal, je ne buvais pas une goutte d’alcool”, dit-il. Mais en Europe, a-t-il remarqué, tout le monde boit. Puis il sort un paquet de cigarettes de la poche de sa chemise et en allume une. “Je ne fumais pas non plus.” Les débuts ont été rudes: “À peine les framboises d’une rangée de buissons cueillies, le superviseur nous ordonnait: ‘Tourne-toi et refais-le’, soupire Sujan. Mais quand je marche dans une rangée qui a déjà été cueillie, il y a moins de framboises mûres. Et je suis payé au kilo.” La première heure, il a gagné quatre euros, la troisième, 20 centimes. Dans l’après-midi, il a reçu un appel d’une agence de travail temporaire. Elle lui a proposé un contrat à 5,50 euros de l’heure. Sujan a posé ses seaux de framboises et il est parti. “Je n’ai même pas attendu mon salaire”, dit-il. Le soir, il a apporté ses affaires dans son nouveau logement, aménagé par l’agence. Un appartement de trois pièces, avec cinq autres cueilleurs, pour 150 euros par personne. “Un lit, un bon wi-fi et une cuisine: que me faut-il de plus?”



Dans une plantation.

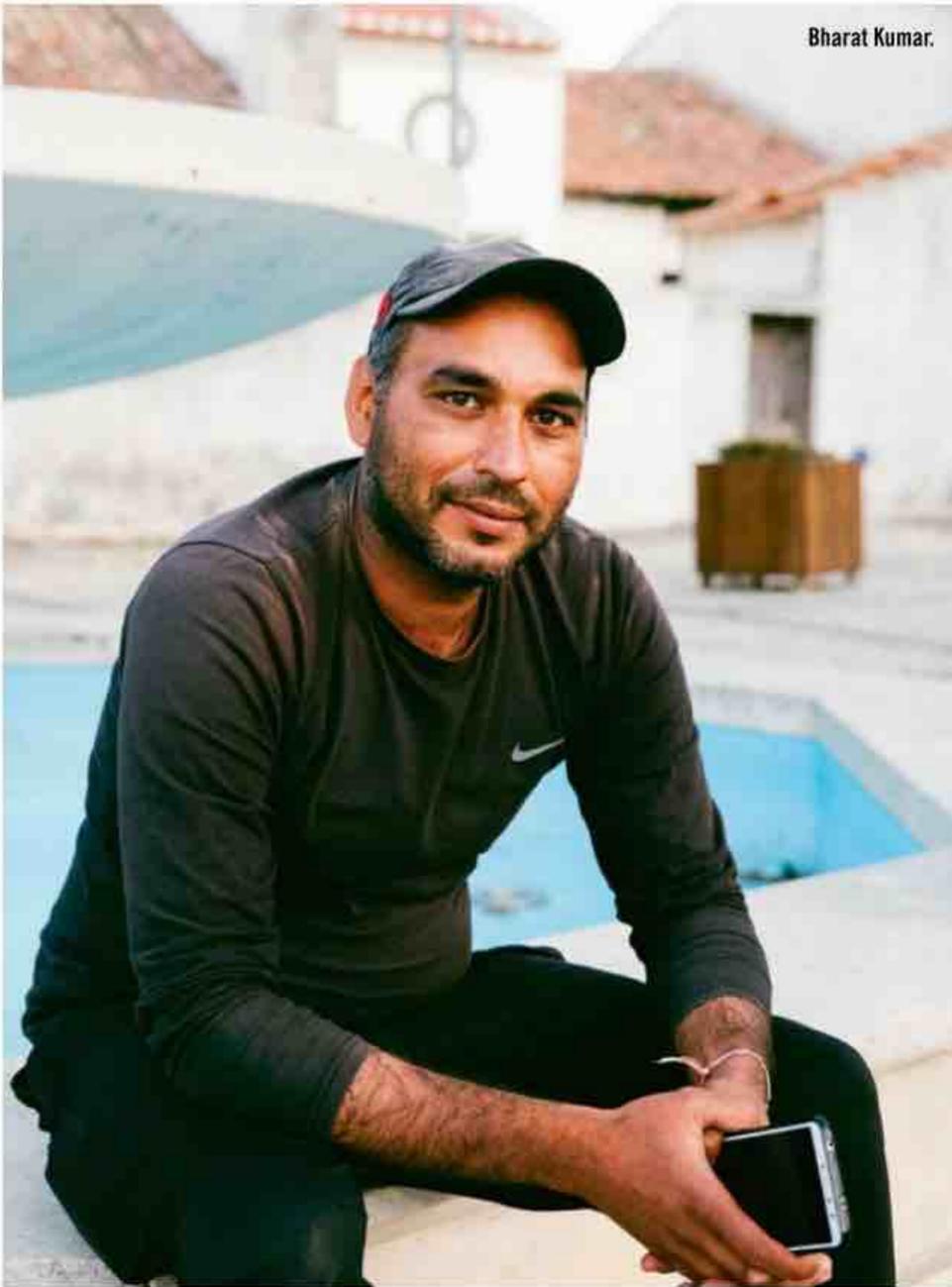
Sujan a grandi à Kapilavastu, un village au Népal. Il en parle avec des étincelles dans les yeux: *“On a tout: de l’eau, un sol fertile, des gens qui travaillent dur. Mais la politique a rendu le pays malade.”* Tout espoir de progrès a été anéanti par la corruption, explique-t-il. Le Népal, l’un des pays les plus pauvres au monde, survit grâce aux envois de fonds de ses expatriés, qui représentent 27% du PIB. Là-bas, la famille de Sujan appartient à la classe moyenne. Il a été scolarisé dans une bonne école et a commencé à étudier la gestion des technologies de l’information à Bangalore, la Silicon Valley d’Asie. Il avait d’excellentes notes, parle l’hindi, le népalais, l’anglais et a appris le français. Il voulait faire son master en gestion d’entreprise en Europe et il a été pris à l’INSEEC, à Chambéry. Les parents de Sujan ont payé les frais de scolarité pour la première année: 9 600 euros. Il avait prévu de financer le reste lui-même, mais il ne savait pas

qu’en tant qu’étudiant, il ne pouvait pas obtenir de permis de travail. Il a donc dû quitter l’université pour gagner de l’argent, et c’est ainsi qu’une vie de classe moyenne est devenue un récit d’immigré. C’est aussi à ce moment-là que Sujan a entendu parler du “visa framboise”. Pour lui, c’était probablement le moyen le plus direct – même si certainement pas le plus confortable – de devenir européen. Il a décidé de tenter le coup.

Le matin du sixième jour, Sujan donne rendez-vous devant son appartement. Il a l’air fatigué et le temps de se rendre à la voiture, il a déjà fumé deux cigarettes. Sur la route, le long de collines et de routes sinueuses qui s’approchent de la côte, des taches blanches apparaissent au loin. Des bâches. Des centaines de bâches. *“Les tunnels, nous dit Sujan. Des serres à toit ouvert.”* Un virage à gauche, puis un chemin de terre à droite. Les routes sont bordées de grands buissons qui protègent les plantations du bruit, de la terre et des

regards. Sujan s’arrête à une intersection, allume une nouvelle cigarette et repère, à travers une ouverture entre les buissons, l’entrée d’une plantation de fraises. À l’intérieur, un tunnel de culture de huit rangées et quatre kilomètres de long. *“Les fraises, ce sont les pires!”* dit-il en pointant les rangées de buissons. Il faut être plié en deux toute la journée. Personne ne tient bien longtemps, paraît-il. À l’inverse, *“les framboises, c’est ce qu’il y a de mieux”*. Le métier s’apprend *“sur le tas”*. D’abord, reconnaître les différents types: framboises noires et mûres pour le marché local, roses pour l’exportation. Ensuite, la technique: mettre trois doigts dans le buisson, passer les épines, atteindre le fruit et le tirer en le tournant légèrement. *“Le reste, c’est de la motivation.”* Les bons jours, Sujan cueille douze kilos par heure, *“mais la plupart du temps, autour de 50 kilos par jour”*. En échange, il gagne entre 30 et 50 euros par jour. *“En un an, je ramasse plus d’une tonne.”* Multiplié par 10 000 cueilleurs.

Bharat Kumar.



À São Teotônio.



“Un paquet de 200 grammes de framboises coûte deux euros au supermarché”, dit-il en calculant sa propre valeur dans ce commerce. Il hausse les épaules: “On ne fabrique pas non plus des iPhone.”

La Californie européenne

Quelques jours plus tard, sur l'une des plus grandes fermes de framboises de la région (80 hectares, des centaines de tunnels), un ouvrier agricole conduit un pick-up à travers les rangées de buissons, cueille une framboise rose et ferme, et dit: *“Diamond Jubilee.”* Puis dans un autre buisson plus foncé, finement pointillé, il montre une autre variété: *“Des Sapphires, qui poussent aussi en hiver.”* Des hommes masqués courent dans les tunnels, poussant devant eux des chariots sur lesquels sont empilés des bacs. L'un écoute de la musique indienne sur haut-parleur. Avec agilité, il cueille les fruits, les trie selon leur degré de maturité et les place dans des bols en plastique. Lorsque le chariot est plein, il le pousse sur une remorque vers la sortie du tunnel. Une fois par heure, ces remorques sont mises en chambre froide; deux fois par jour, un camion fait le trajet entre ici et l'Europe du Nord. Dans un ou deux jours, ces bols seront en place dans les rayons des supermarchés.

La plantation appartient à Hall Hunter, une société britannique qui s'est installée à Odemira il y a deux ans, en même temps que d'autres groupes agricoles. Tous ont suivi l'américain Driscoll's, plus grand producteur de baies au monde, qui a ouvert ici, en 2016, son premier bureau en dehors de la Californie. Le climat au Portugal y est similaire: étés chauds rafraîchis par l'air marin, hivers doux. Pourtant, aux États-Unis, les baies de Californie sont depuis longtemps disponibles en hiver. Alors que jusqu'à il y a peu, en revanche, les framboises européennes étaient chères en hiver et provenaient de culture sous serre. Driscoll's a changé cela. Au Portugal aussi, on cultive désormais toute l'année des baies de même qualité.

Les fonds structurels de l'UE soutenant les sociétés qui s'installent ici, en prenant en charge jusqu'à 55 % des coûts d'investissement, des groupes du monde entier ont afflué dans le sillage de l'américain: Sudoberry, de Grande-Bretagne, Frutadivina, des Pays-Bas, et Maravilha Farms, des États-Unis.

Ils bénéficient d'espace, de conditions parfaites pour la culture et de réductions d'impôts. Seulement une chose leur manquait: les travailleurs. Il a fallu les faire venir. *“Parmi ceux qui travaillent dans le secteur, presque personne n'est d'ici”,* confirme Nuno Pereira, président de l'association locale des producteurs de baies. Les cueilleurs viennent du Népal et d'Inde; Nuno Pereira de Lisbonne; les techniciens de la ferme de Hall Hunter, les agronomes et les attachés de presse du Nord du Portugal. *“Tout le monde est un étranger, ici. Ce sont ces gens qui ont fait passer Odemira d'une des régions les plus pauvres et les plus dépeuplées d'Europe occidentale à une zone en plein essor économique”,* continue Nuno Pereira. Il dit aussi: *“Je suis portugais, j'aimerais employer des Portugais, mais ils ne veulent pas. Le travail agricole est considéré comme honteux.”*

Sujan connaît les règles de l'accord –paragraphe, chiffres, délais, dates d'échéance. Les principes de base sont simples: entrée légale en tant qu'étudiant ou touriste; demande d'un permis de séjour –la *Residencia*– avec une confirmation d'emploi; obligation de payer la sécurité sociale. Une première prolongation au bout d'un an, une autre deux ans après, puis à nouveau deux ans plus tard. Ensuite, après six ans de *Residencia*, on peut demander le passeport, et avec cela la citoyenneté européenne. La première étape est la plus ardue. *“Les nouveaux arrivants ne peuvent trouver du travail que par l'intermédiaire d'un agent”,* dit Sujan. En général, cet agent conserve environ 40% des revenus gagnés par les travailleurs, au titre de “frais”. À partir du moment où ils obtiennent le permis de séjour, la plupart des cueilleurs passent ensuite par une agence de travail temporaire, où les salaires horaires de cinq ou six euros sont courants. L'objectif ultime est d'être directement employé, comme c'est le cas chez Hall Hunter, pour un salaire mensuel de 700 euros, sans compter les heures supplémentaires et les primes. *“Les entreprises veulent des travailleurs. L'État veut des impôts. Et on veut un meilleur avenir”,* dit Sujan. *“C'est une affaire. Ce n'est pas une bonne affaire, mais c'est une affaire.”* Alors Sujan paie les impôts, présente des preuves d'emploi, renouvelle son visa dans les délais. *“Plus que cinq ans, dit-il, six au maximum.”*



“Tout le monde ici est un étranger. Ce sont ces gens qui ont fait passer Odemira d'une des régions les plus pauvres et les plus dépeuplées d'Europe occidentale à une zone en plein essor économique”

NUNO PEREIRA, PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION LOCALE DES PRODUCTEURS DE BAIES

En fonction de la charge de travail, un employé peut ne gagner que quelques centaines d'euros et doit ensuite payer un loyer à l'agence d'intérim qui lui fournit un logement, ce qui peut parfois se traduire par un salaire négatif



À São Teotónio, désormais, il y a une maternelle, un gymnase, une aire de jeux. Tous ont ouvert durant ces trois dernières années. La ville rajeunit. À l'école primaire, 50% des enfants sont indiens ou népalais ; à la maternelle, ils sont 80%. La commune comptait 6 439 habitants en 2011, elle en a gagné 1 758 en 2016, 2 788 en 2017 et 3 767 en 2018. Pourtant, les habitants de la région ont des critiques à formuler. "Il n'y a presque pas un mètre de terre qui ne soit rempli de plastique", dit ainsi José Manuel Guerreiro, l'ancien maire, en parlant des tunnels de serre, tandis que Paulo do Carmo, président de l'ONG écologiste portugaise Quercus, qualifie l'expansion d'"illégale". La majeure partie de la région est en effet sous protection environnementale, mais les restrictions d'exploitation des terres ont été levées pour faire de la place à d'autres tunnels de culture. L'agronome Eugénio Sequeira a un avis encore plus tranché : "Les tunnels sont une aberration complète : socialement, économiquement et écologiquement." Face à l'afflux rapide de personnes, explique-t-il, les infrastructures ne peuvent pas suivre. Les rues, les maisons et même les canalisations s'effondrent. On doit désormais attendre des semaines pour obtenir un rendez-vous chez le médecin. Mais la critique la plus courante est la suivante : cette ruée vers la framboise crée une forme moderne d'esclavage.

Un rapport de la Commission européenne indique ainsi qu'en 2015-2016, le Portugal comptait une plus grande proportion de victimes de la traite des êtres humains que tout autre État de l'UE, à l'exception de Malte. Et selon l'Observatoire de la traite des êtres humains, il y a eu une augmentation de 40% du nombre de victimes de la traite travaillant dans l'agriculture au Portugal en 2019. La plupart de ces cas se situent dans la région d'Odemira.

Assistante sociale à São Teotónio au sein de l'ONG Claim, financée à la fois par l'OIM (Organisation internationale pour les migrations), l'État portugais et l'association de cultivateurs de baies Luso Morango, Tania Guerreiro semble sur la défensive au moment d'évoquer ce dossier brûlant. "Le travail sur le terrain est difficile, admet-elle. Les tunnels sont chauds et le travail est mal payé." Certains migrants, aussi, paient 15 000 euros à un agent au Népal ou en Inde pour "organiser" le visa alors qu'ils pourraient simplement entrer dans le pays eux-mêmes. "C'est regrettable, dit encore Guerreiro. Mais cela ne constitue pas de l'esclavage." Elle en veut pour preuve que sur les plus de 6 000 consultations qu'elle a eues en 2019, elle n'a saisi les tribunaux que quatre fois. Il existe pourtant bien un système qui ressemble à de l'esclavage moderne : certaines agences d'intérim emploient des cueilleurs de

baies avec un accès exclusif à leur temps et à leur travail, mais en les rémunérant à l'heure. En fonction de la charge de travail, un travailleur peut ne gagner que quelques centaines d'euros et doit ensuite payer un loyer à l'agence d'intérim qui lui fournit un logement, ce qui peut parfois se traduire par un salaire négatif – l'un des marqueurs de l'esclavage. Début 2019, Acácio Pereira, président du syndicat des inspecteurs du service de l'immigration portugais, déclarait d'ailleurs sans détour à Reuters : "L'exploitation de la main-d'œuvre dans les zones agricoles, en particulier dans la région de l'Alentejo, est incontrôlable."

Travail, sommeil, travail

Bharat Kumar, un père de famille de 32 ans arrivé en 2017, a été l'un des premiers cueilleurs de framboises d'Odemira. Au départ, il était ravi de son nouveau permis de séjour. Il avait les mêmes espoirs que Suján, les mêmes souhaits, les mêmes projets. Mais deux ans et demi plus tard, lorsqu'on arrive chez lui, dans une maison d'angle du centre historique de São Teotónio, Bharat sourit prudemment, comme absent. Il semble avoir vieilli de dix ans. La porte ne ferme pas. Elle cogne contre un matelas installé au sol. D'autres matelas sont couchés dans le couloir de l'entrée. Dans la première chambre, deux hommes dorment dans le même lit.



Les murs sont moisis, le plafond noir de suie. Dans une autre pièce, s'entassent deux lits superposés, trois lits de camp et un autre matelas. Partout, des jeunes hommes, écouteurs dans les oreilles, passent un appel vidéo avec l'Inde. Bharat s'écroule sur une chaise et dit qu'il est *"épuisé en permanence"*. Un colocataire sert du thé de leur région d'origine, l'Haryana, dans le Nord de l'Inde. Un autre homme, plus âgé et connu sous le nom de "Chacha", "oncle" en hindi, roule de la pâte pour les chapatis. La pièce est remplie de sacs de riz et de farine, de filets d'oignons, d'ail et de poivrons. De la fumée sort de la cuisine, l'huile de friture siffle. Derrière, quelqu'un prend une douche. Un autre colocataire est occupé à observer les cernes sous ses yeux dans un rétroviseur de moto cassé et fixé au mur. Douze personnes sur 40 mètres carrés; 120 euros par tête; 1 440 euros de loyer par mois. Un appartement ici coûtait auparavant 200 euros. L'article 88 a également changé la vie des propriétaires.

Bharat a emménagé ici il y a un an et demi, comme une solution temporaire. Depuis, il a dû faire venir de plus en plus de gens pour pouvoir payer le loyer. Comme Sujana, Bharat, qui a une femme et des enfants à Haryana, n'est pourtant pas issu d'une famille pauvre: il est titulaire d'un master en gestion informatique. Alors qu'il descend un verre de jus d'orange salé, son téléphone sonne. C'est sa femme qui

appelle. Son visage s'illumine brièvement. Il part au travail à 5h et quand il revient, à 19h, il est minuit passé en Inde. Bharat tourne la caméra. Une femme et un enfant souriants font signe. Il quitte la pièce pour aller dans la rue, où il a plus d'intimité que dans sa propre maison, puis revient au bout d'une demi-heure. Chacha propose de rester dîner, mais Bharat fait la moue. En raccompagnant à la porte, il jette un regard aux matelas par terre. Le lendemain soir, sur la place du marché, il s'assied sur une chaise en plastique dans un café, ne commande rien et ne veut rien, il s'excuse pour la veille. Il aime avoir des invités, dit-il, *"mais pas dans ces..."*, il s'arrête, cherchant le bon mot: *"...conditions"*. Il est assis là avec ses deux téléphones, un pour l'Inde et un pour le Portugal. Il n'est heureux que lorsque le premier sonne. L'autre signifie: des gardes de treize heures, un jour de congé par mois. Il gagne 800 euros avant imposition. Bharat hausse les épaules: l'argent n'est même pas le problème. *"Ma vie est devenue si ennuyeuse, dit-il. Travail, sommeil, travail."* Encore quatre ans, dit-il. Ensuite, il sera ouvert à toutes les opportunités. *"La vie commence après le passeport."*

Un homme à framboises

À Odemira, Sujana lui aussi se laisse tomber sur une chaise. Attablé dans un restaurant portugais, il mange avec précaution. Il ne s'est pas encore habitué à la

nourriture ici: trop peu de sel, trop peu de poivre, pas d'épices. *"Mais j'essaie d'être européen"*, dit-il. Il aime être ici: *"Je ne suis jamais malade, l'air est bon et propre."* Pourtant, cet air, il ne le sent pas beaucoup pendant ses jours de congé. Il ne va pas à la plage, ne voyage pas. *"Je gagne trop peu pour faire quoi que ce soit"*, concède-t-il. Le week-end, il parle à ses parents par téléphone. Il ne les a pas revus depuis qu'il est arrivé en Europe. *"Ils veulent venir me voir l'année prochaine, dit-il d'un air pensif. Mais je leur ai dit que je travaillais dans un bureau. S'ils savaient que leur fils bosse dans les champs, ils pleureraient."* Quelque temps après cette soirée de la fin d'été 2019, il envoie un message: *"Je me sens comme en enfer. Je n'ai pas de boulot en ce moment."* Au téléphone, il fait également part de sa crainte de ne pas être engagé comme intérimaire en hiver. Le chômage détruirait son rêve d'Europe. Et puis les choses s'améliorent. Sujana trouve du travail dans une ferme de patates douces pendant quelques semaines. Puis il cueille des myrtilles. Il écoute des chants de Noël portugais pour apprendre la langue, même s'il n'en a pas forcément besoin. Tout le monde parle l'anglais dans les champs et il ne veut pas rester au Portugal; dès qu'il aura le passeport européen, il pourra aller où il veut. Arrive mars 2020: alors que des mesures de confinement sont imposées un peu partout, Odemira ne compte que très peu de cas de Covid-19. Le travail dans les champs continue, Sujana enchaîne. En mai, il prolonge sa *Residencia*. Après quelques mois sans nouvelles, il appelle en novembre, enthousiaste, heureux, débordant d'énergie. Il a déménagé à São Teotónio. Il aime l'endroit et son appartement. Il a un nouveau boulot: il cueille des framboises pour Maravilha Farms, l'employeur pour lequel il voulait travailler depuis le début. Les heures supplémentaires sont payées, il a un poste permanent, un objectif clair. Sujana semble confiant. Il dit aussi que le coronavirus a empêché ses parents de venir. Tant mieux: il n'a pas eu à s'expliquer. Ses parents, toujours eux, lui ont trouvé une femme. Au Népal. Il veut aller à Kapilavastu l'année prochaine. Est-il prêt à rencontrer sa future épouse? *"Non"*, répond-il. Sujana doit aller travailler. Est-ce qu'il va bien? *"Je suis un homme à framboises, maintenant."* Il va très bien. Tout se passe comme prévu. ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR FF



UNE ANNÉE
(24 NUMÉROS)
65€
AU LIEU DE 93,60€

POUR VOUS ABONNER EN LIGNE:

- SIX MOIS**
- Recevez chez vous **12 numéros** (35€, soit 25% d'économie)

Ou sans engagement au choix:

- Abonnement au magazine papier à **durée libre** (3,50€/numéro)
- Tous les magazines de So Press en **digital** (9,90€/mois)

Et ne ratez plus un seul numéro!

abosociety.fr

↓ **Coupon à envoyer à Society Abonnements, 15 rue du Ruisseau 75018 Paris, accompagné d'un chèque à l'ordre de So Press**

NOM et PRÉNOM ou RAISON SOCIALE

N° APPARTEMENT ou de BOÎTE À LETTRE - ÉTAGE - COULOIR - ESCALIER ou SERVICE - IDENTITÉ du DESTINATAIRE

ENTRÉE - TOUR - IMMEUBLE - BÂTIMENT - RÉSIDENCE - ZONE INDUSTRIELLE...

N° et VOIE ou HAMEAU (Ex: AVENUE DES FLEURS)

MENTION SPÉCIALE DE DISTRIBUTION et N° (EX: BP - TSA - POSTE RESTANTE...) ou LIEU DIT

CODE POSTAL ou CEDEX LOCALITÉ DE DESTINATION ou LIBELLÉ CEDEX

TÉL.

E-MAIL

PAIEMENT PAR CHÈQUE

24 NUMÉROS / 65€

soit 30% d'économie
1 an* France métropolitaine

12 NUMÉROS / 35€

soit 25% d'économie
6 mois - France métropolitaine

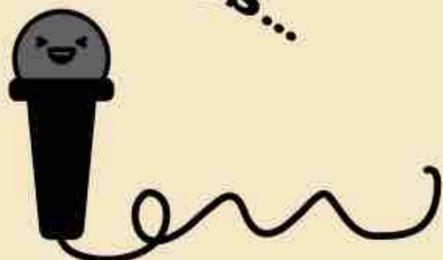
Votre abonnement à *Society* vous donne droit à 30% de réduction sur tous les autres magazines du groupe So Press à retrouver sur <https://abo.sopress.net>

*1 an = 24 numéros. **Offre réservée à la France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies sont nécessaires pour la mise en place et le suivi de votre abonnement. Elles font l'objet d'un traitement informatisé et sont destinées au service abonnement de So Press. Sauf opposition de votre part à exercer auprès de So Press comme indiqué ci-dessous, elles pourront être utilisées à des fins de prospection et/ou cédées à des tiers. Vous disposez d'un droit d'opposition, d'accès, de modification, de rectification et de suppression des données vous concernant (loi "Informatique et Libertés" du 6 janvier 1978) que vous pouvez exercer auprès de So Press, 15 rue du Ruisseau 75018 Paris ou abonnement@society.com. Toutes nos offres peuvent être réglées par prélèvement mensuel renouvelable automatiquement. Si vous acceptez ce mode de paiement, votre abonnement sera automatiquement renouvelé chaque mois (pour les offres à durée libre) ou à chaque date anniversaire, via un prélèvement sur la carte utilisée lors du paiement. Dans le cas d'un abonnement renouvelable, vous pouvez demander la suspension de votre abonnement, au plus tard 15 jours avant la date anniversaire, en contactant notre service abonnement. Les abonnements à durée libre se basent sur un prélèvement mensuel d'une valeur fixe. Les conditions générales de ventes complètes sont consultables sur <http://www.sopress.net/>

R É U S S I R S A V I E

PAR MAXIME CHAMOIX, NICOLAS FRESCO ET SYLVAIN GOUVERNEUR

PARLEZ-VOUS...



LE STAND-UP?

Parce que c'est bon de rire (parfois).

Aoun (Kader). À ne pas confondre avec la secte Aum, dont les victimes sont principalement situées au Japon.

Copy-Comic. Évolution rassurante du statut de corbeau, qui désormais se contente de poster des vidéos sur YouTube et ne ressent plus le besoin d'enlever des enfants pour exprimer sa jalousie envers un proche.

"J'ai pas raison, les mecs?" Question rhétorique par laquelle le(a) stand-upper(euse) s'enquiert de la question du consentement chez les hommes présents dans la salle.

"Je sais pas si vous avez remarqué..." "En général, je joue devant des personnes dans le coma, pas l'habitude des gens en pleine possession de leurs moyens."

"L'autre jour, j'étais dans la rue." Odeurs, couleurs, musique, lent travelling latéral: on y est, c'est dingue!!!

Louis CK. Humoriste américain à qui les cheveux roux et la tendance au surpoids ont tranquillement offert des années de vanes³ gratuites sans rien demander en retour. Voir aussi *conflit d'intérêts*.

Norman. Futur vainqueur des primaires de la droite en 2026 et créateur du buzz électoral "le président Norman" l'année suivante.

One-liner(euse). Catégorie de stand-upper(euse) aimant à condenser la puissance comique et la densité d'un sketch en une unique phrase de quelques mots. Ex: "Abonnez-vous à ma page."

Punchline. Facile à reconnaître, c'est le moment après lequel le(a) stand-upper(euse) prend généralement une gorgée d'eau pour laisser la place aux applaudissements. A remplacé "chute", jugé trop explicite.

Quatrième mur. Truc que le(a) stand-upper(euse) tend à abattre dès qu'il(elle) monte sur scène, après ses cartes et le moral de ses parents.

T-shirt. Modèle noir à col rond à partir de 12,99 euros chez Celio. Pour deux achetés, deux offerts.

***Vanne.** Blague avec des baskets blanches.

Verre d'eau. Ornement de tabouret.

L'UN

OU L'AUTRE

DESSIN ANIMÉ OU DANSEUSE DU CRAZY HORSE?

1. PRINCESSE SOFIA
2. KIKA REVOLVER
3. KIM POSSIBLE
4. LOLLY POP
5. SILLY SYMPHONIES
6. DORA DE JANEIRO



A. Dessin animé Disney produit entre 1929 et 1939. Ce qui signifie que si vous étiez enfant quand il est sorti, il est probable que vous fassiez encore pipi au lit aujourd'hui.



F. Danseuse du Crazy Horse qui déclare dans sa fiche de présentation que la femme qui l'inspire le plus est Marlène Schiappa. Non, on déconne, c'est Laetitia Casta.



E. Quatre-vingt-sept épisodes de 22 minutes sur une jeune fille qui doit sauver le monde tout en gérant sa vie d'ado, ses amours, sa carrière de pom-pom girl et le rat-taube qui lui sert de pote. Tout un programme.



D. Eh non, il ne s'agit pas ici d'un spin-off arrosé à la cachaça, mais bien d'une danseuse du Crazy Horse. Qui partage d'ailleurs son pseudo avec un cheval de course.



C. Série d'animation Disney dans laquelle on croise Blanche-Neige, Ariel, Pocahontas ou encore Cendrillon. Et qui pratique donc encore mieux le recyclage que l'Assemblée nationale.



B. Que les amateurs de blagues lourdes du type "C'est normal, c'est parce que c'est un canon ^^" retournent regarder une compil de Bigard en 480p, le nom de cette danseuse est inspiré de l'œuvre de Pedro Almodovar.

R É U S S I R S A V I E



COURRIER DES LECTEURS

Couvre-feu ou pas, on a coutume de dire qu'il n'y a pas de mauvaise question. C'est faux. Nos experts vous donnent quand même leurs meilleures réponses.

Enchanté. Dites, les semaines passent et toujours pas d'édition de *Society* à lire de droite à gauche. Ça se passe bien cette dyslexophobie? Et bonne année, ouais.

-- Théo (Rivesaltes)
Puisque vous posez la question, Théo: non, ça ne se passe pas bien du tout. Nous avons encore récemment reçu des dizaines de lettres de lecteurs visiblement mécontents, mais ces documents sont malheureusement totalement illisibles à l'œil non averti. Est-ce trop demander, au XXI^e siècle, d'envoyer vos missives de menaces en lettres bâton?

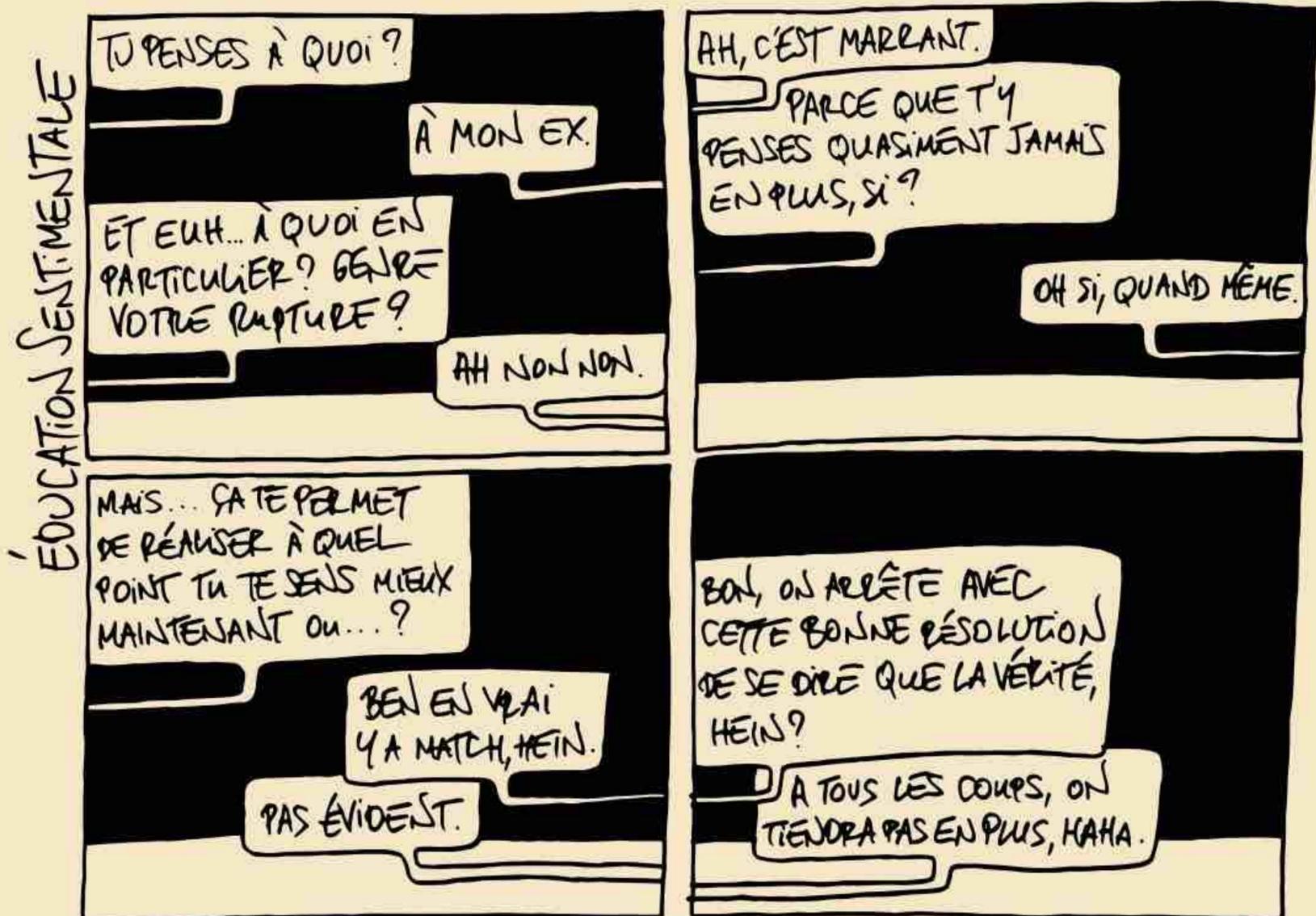
Bonjour Société, je suis retraité de la fonction publique et, à ce titre, j'aimerais interroger le gouvernement sur la possibilité de faire commencer l'émission *La Meilleure Boulangerie de France* à 16h30. Rapport au couvre-feu. Parce que ça ne sert plus à rien d'attendre si tard, si? Eh merkil!

-- Jacques (Bar-le-Duc)
Bonjour Jacques, enfin une question qui place l'intérêt de la communauté après son petit cas particulier! Saviez-vous qu'en jouant un peu de la télécommande, vous pouvez commencer votre soirée divertissement à 16h sur TFX avec *Mamans & célèbres* puis bifurquer sur M6 avec *Les Reines du shopping* à 16h30, qui vous emmènera directement sur le programme souhaité? Si ce n'est pas le service public, ça y ressemble!

Pfizer ou Moderna?
Bonjour.
-- Soraya (Lons-le-Saunier)
Sanofi. Rapport au Doliprane.

Si je devais me définir en deux mots? Je dirais mixologue citoyen. Bref, comme vous pouvez le constater, la convivialité, c'est dans mon ADN. Mais avec le couvre-feu à 18h, j'estime qu'on réduit les artistes apériveres au silence. J'organise une grande marche lundi en 8, vous en êtes?

-- Elliott (Paris)
Hello Elliott! Un peu sous l'eau, là, possible de faire ça en absentiel?



LES GRANDS ENTRETIENS DE

BEST OF

Society



JULIAN ASSANGE

GRETA THUNBERG

XAVIER NIEL

VIRGINIE DESPENTES

BILL GATES

MARINA FOÏS

CHRISTIANE TAUBIRA

GEORGE R.R. MARTIN

ANNE-SOPHIE PIC

ÉLISE LUCET

FABRICE ARFI

ZADIE SMITH

SOCIETY HORS-SÉRIE 13 - HIVER 2020/21

L 15467 - 13 H - F: 6,90 € - RD



EN VENTE CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE PRESSE

R É U S S I R S A V I E

Test comparatif LES BISCUITS DE GOÛTER

 <p>PRINCE Puissance iconique: ★★★★★ Ressemblance image paquet/réalité: ★★★★★ Croustillant: ★★★★★</p>	<p>On avait quitté nos années Prince sur une victoire: nos mains adolescentes séparant délicatement les deux palets de gluten dentelé sans en briser aucun, gardant le “bon” palet (celui sur lequel le chocolat avait choisi de s'accrocher) et offrant l'autre à Cédric, un ami fragile – devenu trader. En 2021, cette joie éphémère – comme beaucoup d'autres – n'existe plus. La faute à qui? À nos doigts devenus trop gros? Au stress devenu structurel dans nos vies de dingues? On en était là, prêts à accepter n'importe quelle explication jusqu'à la plus culpabilisante, quand soudain, cette info selon laquelle le poids du paquet de Prince serait passé de 330 à 220 grammes (!!!) entre l'été 2008 et 2019 – sans modification du prix. De quoi cet effondrement est-il le nom? Quelles conséquences sur la composition du biscuit? Silence...</p>	<p>Dans quoi le tremper? Des larmes de militants anti-vaccin.</p> <p>Note: 12/20</p>
 <p>VÉRITABLE PETIT ÉCOLIER Puissance iconique: ★★★★★ Ressemblance image paquet/réalité: ★★★★★ Croustillant: ★★★★★</p>	<p>Laurent Spielvogel, métro Porte des Lilas en 1992; Jean-François Dérec courant dans un tunnel en 1995; le même Jean-François Dérec sous un masque de Fabien Barthez en 2000... En plus d'être une aubaine pour les victimes d'alopécie précoce, les publicités Petit Écolier sont de celles qui propulsent les talents, qui explorent de nouveaux horizons. Surprenant de la part d'un biscuit qui n'a eu de cesse, depuis sa création en 1927, de clamer son amour pour les concepts immuables et épurés (un petit beurre + une tablette de chocolat, qui dit mieux?), tirant son charisme d'airain d'un conservatisme souriant mais inflexible. Mais nous n'en sommes pas à un paradoxe près chez ce biscuit de droite sympa, toujours pas décidé à lésiner sur le chocolat, même au plus fort de la crise économique. Un gâteau rare. RIP Marielle de Sarnez.</p>	<p>Dans quoi le tremper? Le lait de la tendresse humaine.</p> <p>Note: 16,5/20</p>
 <p>PÉPITO CHOCOLAT AU LAIT Puissance iconique: ★★★★★ Ressemblance image paquet/réalité: ★★★★★ Croustillant: ★★★★★</p>	<p>Chez LU, on est créateur de biscuits depuis 1846. C'est ainsi. Pas la peine de se lancer dans des études ou je ne sais quoi, quand on est un LU, on fait du biscuit comme papa “<i>et si tu veux faire des conneries genre maths sup', très bien pour toi, mais c'est sur ton temps libre</i>”. Implacable mouvement que celui d'une vie de LU: reproduire sans fléchir l'excellence de l'étalon biscuit Pépito; s'assurer inlassablement de la virginité de l'huile de palme; valider l'onctuosité du cacao; faire du goûter premium. Parfois, pourtant, la passion refuse de se laisser étouffer. Et comme par magie apparaît, à l'arrière du paquet, une petite équation: “Pépito + pomme ou verre de lait = un goûter complètement choco”. Une formule intrigante, qui donne, après quelques manipulations simples, le développement suivant: $\sqrt{\frac{\text{un goûter complètement choco} - \text{Pépito}}{\text{pomme ou verre de lait}}} = 1$</p> <p>Bluffant. Reprenez donc sa médaille Fields à Cédric Villani et décernez-la à Pépito.</p>	<p>Dans quoi le tremper? Un café 31, à la machine du CNRS.</p> <p>Note: 16/20</p>
 <p>BN CHOCOLAT Puissance iconique: ★★★★★ Ressemblance image paquet/réalité: ★★★★★ Croustillant: ★★★★★</p>	<p>En 2018, le comédien Jerry Seinfeld déclarait ceci: “<i>Le problème pour nous les vieux, ce sont les jeans. Il n'y a aucun jean qui aille aux vieux. Si j'en prends un à la mode pour avoir l'air cool, tout le monde trouvera ça ridicule, mais si j'opte pour un jean démodé, ça sera juste moche. Il n'y a pas de solution. Vieux, il faut abandonner le jean.</i>” Cette déclaration, la Biscuiterie nantaise l'a soupesée d'un air grave, avant de choisir de s'en tamponner complet. Et de fait, à bientôt 70 ans, BN continue de se packager comme un ado, pare son biscuit d'un casque de Walkman et glisse même dans un encart “BN Délire” une photo de chien en <i>hoodie</i> qui lance “Wesh, t'as pas un BN?” Soyons sérieux cinq minutes, BN: ce n'est pas grave de ne pas être cool. Tu es subtilement chocolaté, tu es croquant, un peu ringard et très bon. Va te changer, va. On t'aime pour ce que tu es.</p>	<p>Dans quoi le tremper? Un sérum de vérité.</p> <p>Note: 16/20</p>

SO FOOT



Hasta siempre.

Numéro collector – 484 pages

Chez tous vos marchands de journaux

100 bonnes raisons...

...de retrouver son mot de passe

•1• Parce que ça a l'air plus facile à retrouver que le *smile*. •2• Parce que vous allez voir, il était mortel notre Skyblog! •3• Parce que @Cynthiia_87459326 nous l'a demandé très gentiment. •4• Par flemme de cliquer sur "Mot de passe oublié". •5• Parce qu'on a l'air con(ne), là, en plein entretien pour entrer à l'école 42. •6• Parce que si on veut regarder Mediapro, c'est maintenant ou jamais. •7• Parce que vraiment, cette banque suisse est inflexible sur la sécurité. •8• Parce qu'on est Claude Guéant et qu'on doit retirer du liquide. •9• Parce qu'un mot de passe de perdu, pas dix mots de passe de retrouvés. •10• Parce que non, nous c'était pas "maga2020". •11• Parce qu'on préfère les accès aux excès. •12• Parce que surprise! on est en panne avec la Twingo et on a un peu de temps devant nous. •13• Parce que en le créant il y a huit ans, on aurait peut-être dû choisir la question de sécurité sur le nom de jeune fille de notre mère plutôt que "quel serait votre nom de super-héros(ine)?", mais on adore les défis (c'est pas "Fatman"/"Fatwoman" ni "Black Weirdo"). •14• Parce qu'on a bien coché toutes les cases où il y a des feux de signalisation. •15• Parce que c'est facile, c'est "IloveQuick59". •16• Parce que cette *weed* n'est pas si forte que ça. •17• Parce qu'on l'a rangé y a pas longtemps. •18• Parce qu'il nous manque. •19• Parce que ça se vend hyperbien sur Vinted, les trucs créés au milieu des années 2000. •20• Parce qu'on a mis sa photo sur des briques de lait. •21• Parce que ça fait partie de nos bonnes résolutions pour 2021. •22• Parce que généralement, c'est soit notre premier animal de compagnie, soit notre premier amour, mais du coup, ça doit être notre premier animal de compagnie. •23• Parce que rien, c'est juste que notre conjoint(e) est sous la douche et bon, il(elle) a laissé son portable en évidence. •24• Parce que facile, on se l'est tatoué sur le bras! •25• Parce qu'on a une notification LinkedIn, on est terrorisé(e). •26• Pour activer la 5G sur notre nanoparticule de vaccin. •27• Parce qu'au bout de trois essais infructueux, on écope d'une chronique d'Alex Vizorek. •28• Parce que si on le retrouve, on bloque tout le système qui gère les trottinettes électriques. •29• Parce qu'on vient de dire "c'est là-dedans" en posant notre index sur la tempe. •30• Parce que c'est l'arme nucléaire, quand même. •31• Parce que c'est facile à retenir, c'est le nom du seul sujet non clivant du moment. •32• Parce que notre horoscope nous l'a conseillé. •33• Parce que c'est gratuit. •34• Parce que c'est aussi notre code de carte bleue. •35• Parce qu'on est dans la même pièce que Jack Bauer. •36• Parce que cette boîte mail ne s'ouvrira pas avec une clé, pardi. •37• Parce qu'on est à fond dans le *retrouving*, en ce moment. •38• Parce qu'on entame une thérapie, c'est l'occasion d'apprendre des choses sur nous-même. •39• Parce que dis-moi quel mot de passe tu utilises, je te dirai de quel code de protection tu te sers. •40• Parce que tout n'est pas perdu. •41• Parce qu'il sert actuellement à acheter des organes vitaux sur le *dark web*. •42• Parce que c'est notre nom de famille et qu'on aimerait bien se rappeler comment on s'appelle. •43• Parce qu'on a pétié les plombs. •44• Parce que c'est le bon moment. •45• Parce que c'est celui qui a une lettre capitale, un chiffre, deux caractères spéciaux non redondants, au moins huit caractères et qui ne ressemble à aucun de nos 847 précédents mots de passe. •46• Ah parce qu'il faut s'actualiser tous les mois??? •47• Parce qu'on veut absolument rentrer dans cette soirée pour adultes. •48• Parce qu'on a un mail, c'est forcément important. •49• Pour le changer. •50• Parce qu'on a notre vie entière, dans ce *cloud*. •51• Pour poster le mème de Bernie Sanders, comme tout le monde. •52• Parce que c'est la date anniversaire de notre mariage. •53• Parce qu'on l'avait posé là, pourtant, on en est sûr(e). •54• Pour dire de la merde sur Twitter. •55• Parce qu'on ne supporte pas d'avoir ce petit "1" sur cette icône de smartphone. •56• Parce que finalement, on ne boycotte plus Amazon maintenant que ce sont les soldes. •57• Parce qu'on a un match!!!! •58• Pour pouvoir effacer notre compte. •59• Parce qu'il était super. •60• Parce que "code parental", on veut bien, mais enfin c'est *Peter Pan*, là, qu'on veut regarder. •61• Parce qu'on ne peut pas avoir amassé autant de caillasse avec le poker en ligne en dépouillant les bluffeurs de la crèche et se porter pâle au tournoi final parce qu'on a oublié un putain de mot de passe, quand même. •62• Parce que comment il s'appelle le chat, déjà? •63• Parce qu'on est quelqu'un de très important. •64• Parce qu'on s'appelle Justin Timberlake et qu'on aimerait relancer Myspace une dernière fois, pour voir. •65• Parce qu'on a un pistolet braqué sur la tempe. •66• Parce qu'on croyait que c'était "3615Alzheimer!", mais non. •67• Pour prendre quelques nouvelles de la famille. •68• Parce que ça fait 36 heures qu'on hurle "Sésame, ouvre-toi" devant la tablette et on le voit bien, qu'on fait de la peine à nos enfants. •69• Parce qu'il nous doit du fric. •70• Parce qu'on a reçu un message sur notre interface Pôle emploi, ça sent les stock-options bien grasses, ça! •71• Parce que avec la gueule qu'on se traîne en ce moment, la reconnaissance faciale ne fonctionnera jamais. •72• Parce qu'on n'est pas un(e) loser(euse). •73• Pour tout effacer avant de mourir. •74• Parce que putain quel(le) con(ne)! C'est Eureka! j'ai trouvé! •75• Parce que ça fait trois mois qu'on vit en ermite sans dormir pour gagner à *Virtual Regatta*, on ne va pas lâcher maintenant. •76• Parce que non, non, c'est pas nous qui avons envoyé ce mail, chef(fe)! •77• Pour pouvoir le changer et oublier aussi le nouveau. •78• Parce qu'on reprend le compte @POTUS et que les infos qu'on nous a filées sont bizarrement fausses. •79• Parce qu'on s'est brûlé les empreintes digitales pour un projet artistique, on vous expliquera. •80• Parce qu'on n'a pas tweeté depuis 1998. Ouais, on était là aux débuts. •81• Parce qu'on veut continuer à regarder Netflix sur le compte de ce con de Cédric. •82• Parce qu'on aimerait bien reprendre cette discussion sur la maladie de Crohn avec nos collègues du forum Doctissimo. •83• PaRc3 qU !l n'3sT pLu\$ asS3z_s3cuRisé. •84• Parce qu'il faut bien avoir un but, dans la vie. •85• Parce qu'il y a forcément une émission sur TF1 avec tout un tas de gens de bonne volonté réunis dans le seul but de nous aider dans notre quête. •86• Parce qu'on a 11 ans et ON. VEUT. DU. PORNO. •87• Parce que quoi, vous êtes flic? •88• Principalement pour recevoir des spams et du *phishing*. •89• Parce qu'on a créé ce compte un samedi à 3h. •90• Parce qu'on a un nouveau copain d'avant!!! •91• Parce que maintenant qu'on a retrouvé tous les légumes oubliés, on passe aux mots de passe. •92• Parce que le Covid-19 n'enlève pas encore la mémoire, à ce qu'on sache. •93• Parce qu'à défaut de retrouver le corps de nos 21 ans... •94• Pour débloquer nos 600 milliards d'euros en bitcoins. •95• Parce qu'on vous le jure, on avait reçu de quoi faire tomber la V^e sur cette putain de boîte mail. •96• Parce que vite, l'apéro Zoom va commencer!!! •97• Parce qu'on est résilient(e). •98• Parce que la dernière fois qu'on a regardé notre fiche de poste, on était censé(e) être le(la) community manager de cette entreprise. •99• Parce qu'on a déjà branché et débranché le modem trois fois. •100• Parce que tout s'arrangera après, c'est sûr.



SO PRESS ET ULULE
PRÉSENTENT

So good

POUR UN MONDE MEILLEUR

FEMMES
DES ANNÉES 2020

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, SORORITÉ

L 13096 - 3 - F - 6,90 € - RD
N°3
Décembre 2020 •
Janvier • Février 2021
MAGAZINE TRIMESTRIEL

LE MAGAZINE POUR UN MONDE MEILLEUR
CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE PRESSE

**VOS AMBITIONS
N'ONT PLUS
DE LIMITES.**

FORZA 750



NOUVEAU FORZA 750. POUR CEUX POUR QUI "TROP" N'EST PAS ASSEZ.

De l'aube au coucher du soleil, vos journées se vivent intensément. Avec un moteur de 58 ch et **4 modes de conduite**, combiné au **contrôle de couple** et à la **transmission à double embrayage**, le Forza 750 est le **scooter GT** idéal dans tous vos déplacements. Vous ne perdrez jamais le contact grâce à l'interface à commande vocale "**Honda Smartphone Voice Control**" couplé à votre smartphone Android™, il facilite la gestion de la navigation, des appels, des messages et de la musique via l'**écran couleur TFT 5"**. Performance, design sportif, confort et agilité, le Forza 750 est l'allié de ceux qui exigent toujours plus, sans compromis.



MOTUL

moto.honda.fr